This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

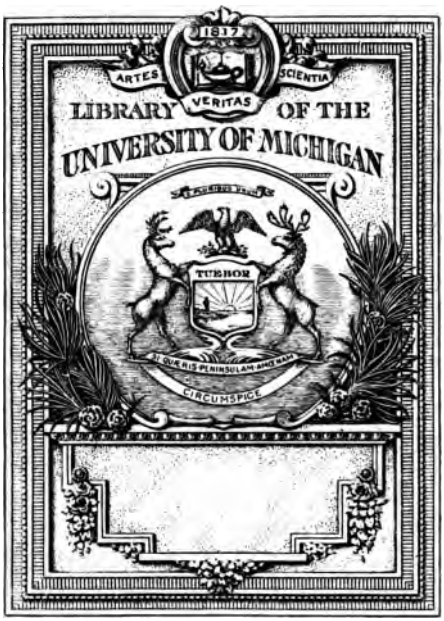
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


1817
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

A 459694 DUPL

SERMONS,

PANÉGYRIQUES,

ORAISON ET ÉLOGES FUNÈBRES,

DISCOURS DIVERS.

III.

IMPRIMERIE DE CASIMIR, RUE DE LA VIEILLE-MONNAIE, N° 12.

SERMONS,

PANÉGYRIQUES,

ORAISON ET ÉLOGES FUNÈBRES,

DISCOURS DIVERS,

PAR M. L'ABBÉ DE BONNEVIE,

CHANOINE DE LYON
ET VICAIRE-GÉNÉRAL DE TOULOUSE;

SUIVIS

D'UN SERMON INÉDIT

DU R. P. CHAPELAIN,

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

TOME III.

PARIS,

AUDIN, LIBRAIRE, QUAI DES AUGUSTINS, N° 25;
URBAIN CANEL, RUE HAUTEFEUILLE, N° 5.

1823.

BX
1756
.B72
v.3

0929363-190

TABLE

DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TROISIÈME VOLUME.

Pages

SERMON sur Jésus-Christ, pour le jour du Vendredi saint. 1

——— sur l'Immortalité de l'âme, pour le jour de Pâques. 44

——— sur l'Établissement du Christianisme, en présence de S. A. R. la princesse Caroline des Deux-Siciles, duchesse de Berri, dans l'église de Saint-Martin de Marseille, le 2 juin 1816, jour de la Pentecôte. 78

——— sur Marie, mère de Dieu, prêché dans l'église de Saint-Pierre d'Avignon, pendant le Carême de 1822. 123

PANÉGYRIQUE de saint Jean-Baptiste, dans l'église primatiale de Lyon. 163

——— de saint François de Sales, évêque de Genève, pour le jour de sa fête, à Lyon. 205

——— de saint Vincent de Paule, prononcé dans l'église paroissiale de Saint-Thomas-d'Aquin, en présence de S. A. R. Madame la duchesse d'Angoulême, et en faveur des écoles chrétiennes de la capitale, le 12 mars 1817. . . . 263

DISCOURS pour la bénédiction des drapeaux donnés par le Roi à la légion des Bouches-du-

principio erat Verbum; c'est-à-dire, remontez le torrent des âges, il étoit : *Erat.* Entrez dans les abîmes de l'éternité, il étoit : *Erat.* Et qu'étoit-il ? Il étoit comme son père, celui qui est, il étoit Dieu : *Erat.* M. F., si cette théologie ne vient pas d'en haut, d'où vient-elle donc ? Et d'où viendroit encore la théologie de notre salut par une croix sur laquelle ce Verbe expire? Un Dieu crucifié!.. à la vue de ce tabernacle qui n'est plus qu'un tombeau autour duquel les anges consternés pleurent; lorsque la tristesse du sanctuaire, le deuil des lévites, l'airain sacré muet, l'abattement profond de l'Église désolée glacent toutes les lèvres et serrent tous les cœurs, oserois-je dire les humiliations, les souffrances, la mort de celui par qui tout existe? Un Dieu crucifié !... Orgueilleuse raison ne murmure pas, mais adore.... Un Dieu crucifié !.... O France, oublie tes infortunes; que sont-elles auprès des siennes? Songe à ton Roi qui, comme lui, pardonna à ses bourreaux. Un Dieu crucifié! Univers qu'il a tiré du néant, cache-toi dans l'affliction, l'ouvrier va mourir pour son ouvrage. Un Dieu crucifié !... Ah! M. F., déchirons nos vêtemens, couvrons-nous du sac de la pénitence et de la cendre du repentir. Éloquence humaine, taisez-vous;

Évangélistes, parlez à ma place : il n'appartient qu'aux témoins de la passion de la raconter dignement à la postérité chrétienne.

Mais je tromperois votre attente ; et cette pensée m'encourage, qu'il ne faut point un panégyriste à Jésus, mais un interprète de vos sentimens unanimes. Conviendroit-il d'orner le cercueil d'un Dieu? seroit-il possible de mettre de l'ordre dans le désordre de notre commune douleur? Non, M. F., non, ce n'est point un discours étudié que votre piété réclame; mais le récit simple et fidèle des prodiges et des malheurs de l'homme-Dieu; c'est l'*oraison funèbre* de la victime du Calvaire, écrite sans art et avec des larmes; c'est le tableau abrégé de ces inénarrables mystères qui ont coûté tant de sang aux martyrs, et dont les rapports échappent à notre foiblesse : que dis-je, M. F.? il n'y a plus ici de rapports, toutes les idées sont confondues. Je rassemblerai donc, pour votre admiration et pour votre reconnoissance, les traits qui composent l'histoire de notre Jésus; j'irai du berceau au tombeau de mon Sauveur, je le suivrai sur le Thabor ainsi que sur le Golgotha : je rapprocherai les miracles de sa fin des miracles de sa mission, et les vertus du docteur des vertus du rédempteur; je prouverai que la divinité de Jésus

éclate dans toutes les circonstances de sa vie, comme sa royauté, dans toutes les circonstances de sa passion, et nous conclurons que ces choses ont été écrites afin que vous crussiez que Jésus est le Christ, fils de Dieu : et nous conclurons encore que si Jésus est Dieu, celui qui ne croit point à sa doctrine et qui n'observe point sa loi est un insensé : *Hæc autem scripta sunt, ut credatis quia Jesus est Christus, filius Dei.*

Instrument précieux de notre délivrance, ô croix de Jésus, vous n'êtes pas seulement le lit où il nous enfante à la grâce, et l'autel où il s'immole pour nos besoins ; vous êtes encore la chaire de laquelle il nous enseigne une morale sublime, le trône d'où il fait la loi au monde, le tribunal sur lequel il condamne les méchans, le trophée qu'il élève contre les démons, le char victorieux auquel il enchaîne ses ennemis : croix de Jésus, arbre immortel, nous nous jetons à vos pieds et nous vous saluons : *O crux ave !*

PREMIÈRE PARTIE.

Que d'imprudens se refusent aux plus formels témoignages, lorsqu'ils conviennent d'ailleurs que la beauté des Écritures les étonne et que la *sainteté de l'Évangile parle à leur cœur!* Voilà, M. F., les fruits de l'orgueil et la logique des passions. Ils voudroient bien de Jésus pour Dieu, mais ils n'en veulent pas pour juge. Chrétiens, je viens en ce jour, où nous pleurons sa mort, célébrer d'abord sa vie; je viens faire amende honorable à sa grandeur méconnue et à ses attributs outragés; je viens développer ses droits à notre culte et à notre amour. Son Évangile sera mon glaive, ma trompette et mon flambeau : comme ses *miracles* et ses *vertus* seront la preuve irrésistible de sa divinité.

Si mon plan n'étoit pas circonscrit en des limites étroites, je montrerois Jésus embrassant d'avance toutes les époques, le premier et le dernier, le commencement et le terme. Je le montrerois représenté par Isaac, qui, sous le couteau d'Abraham, est nommé le chef d'une famille aussi nombreuse que les étoiles du firmament : annoncé par Joseph, qui, revêtu de la pourpre après la trahison de ses frères, devient le libérateur de ses ennemis :

exprimé par Moïse qui se dérobe aux ordres barbares du despotisme contre les enfans d'Israël : figuré par Jonas qui, précipité dans les flots et trois jours après sorti des abîmes, va exercer le ministère de salut chez un peuple qui n'est point l'héritage de Jacob. Je vous le montrerois aussi connu d'Isaïe que de saint Jean. Je répéterois les accens de cette longue suite de chantres inspirés, dont les lyres semblent n'avoir résonné que de son nom : car ce n'est point ici un trait isolé, ce ne sont point quelques faits sans liaison que le hasard peut avoir devinés et ensuite justifiés : c'est la vie complète de Jésus, c'est Jésus tout entier dans le premier testament comme dans le second ; en sorte que, pour apprendre sa divinité, on peut lire également, ou les écrits de ses apôtres, ou les écrits de ses prophètes.

J'ajouterois que les dominateurs de l'Égypte et de la Syrie, les rois des Mèdes et des Perses, les héros de la Grèce et de Rome, les Cyrus, les Alexandre, les César, tous, sans le savoir, ne faisoient que prêter leurs bras à Jésus, ne combattoient que pour lui : que Jésus n'étoit pas né, et qu'il étoit déjà le dieu des batailles ; qu'il décidoit de l'élévation et de la chute des empires. Je demanderois à l'incrédulité : Qu'est-il, s'il n'est pas Dieu, notre Jésus dont l'histoire

commence avec l'histoire du monde, et avec lequel toutes les révolutions qui l'ont précédé ont une connexion si intime, qu'elles ne parlent que de lui, que si vous les séparez de lui, vous leur ôtez leur but et leur objet? Est-ce pour un homme qu'à travers les temps je descends et remonte tour à tour? Est-ce pour un homme, lorsqu'un jour converse avec un autre jour, et une nuit avec une autre nuit pour mûrir les plus petits événemens, que les âges tiennent aux âges, et versent à de grandes distances le germe fécond des événemens les plus mémorables? Est-ce pour un homme que tout est en efforts, que tout est en mouvement, que tout est en travail pendant quarante siècles? Lorsque le rideau tombe, est-ce un homme celui auquel se renouent tous les fils dispersés dans la vaste étendue de la création? Quel est cet enfant qui prélude dans son berceau aux miracles qui étonneront et changeront la terre? Et, par une admirable sagesse, c'est aux murailles délabrées d'une vile chaumière que se rattache cette chaîne de miracles qui, arrosée des larmes de l'indigence, va prolonger ses mystérieux anneaux sur toutes les nations! En effet, si Jésus avoit brillé, à sa naissance, de la majesté et de la pompe des rois, on n'auroit vu en lui que l'appareil ac-

coutumé de la magnificence à laquelle ils sont condamnés : mais qu'aux prodiges de sa venue se joigne le prodige de sa misère ; que la misère soit l'unique apanage d'un enfant à qui tout appartient dans la nature, puisqu'elle est ébranlée de ses premiers gémissemens : qu'une crêche soit son palais, qu'il ait des animaux pour serviteurs, pour couronne l'humiliation ; la foiblesse pour sceptre, de la paille pour trône et des haillons pour manteau royal ; à ce tableau, je me prosterne devant le Dieu Sauveur. La synagogue abusée croyoit que le Messie naîtroit dans la pourpre, qu'il régneroit sur la ville éternelle, et qu'il asserviroit l'univers. En quoi donc auroit-il surpassé tant d'hommes que les illusions de la gloire ont rendus le fléau des peuples ? Auroit-il été Dieu en ravageant la terre ? La foudre des dévastateurs et des conquérans convenoit-elle aux mains du libérateur pacifique qui vouloit éteindre, dans son sang, la foudre de son père irrité ?

Non, M. F., non, Jésus sera bientôt le pasteur du genre humain, et Jésus n'aura à son berceau que des pasteurs pour courtisans. L'orgueil est l'ennemi du prince de la paix, et le prince de la paix veut frapper l'orgueil de cette communication intime entre une étable

et le ciel, de ce langage inusité qu'aucune oreille n'avoit jamais entendu, de cet étrange renversement de toutes les idées reçues, qui remplit d'espérance la rusticité ignorante et de terreur la tyrannie superbe. Oh ! qu'elle est instructive la pauvreté de Bethléem ! Pour peu qu'on s'y arrête, on y découvre des attentions divines, on y voit la bonté souveraine empressée à nous secourir : nos sens, obtenant l'empire sur l'esprit, l'avoient fait leur esclave ; et l'idolâtrie, jetant entre la vérité et lui un nuage de vains fantômes, achevoit de fermer ses yeux à la lumière. Pour guérir un mal si profond, il falloit qu'une religion nouvelle substituât une école de sagesse positive à une école de sagesse imaginaire, qu'elle marchât à la suite du fondateur le plus extraordinaire et le plus capable de vaincre tous les obstacles ; il falloit que Jésus fût indigent devant nous pour que nous devinssions riches devant lui ; il falloit que des dogmes certains remplaçassent d'équivoques théories, que la plénitude d'une loi nouvelle couvrît l'insuffisance de la loi judaïque, et que les extravagances licencieuses du paganisme disparussent aux clartés d'un nouvel Évangile.

Mais hâtons-nous d'ébaucher sa vie qui n'est tout entière qu'un miracle. La puissance de

Jésus n'est pas cette puissance empruntée qui avoue sa fragilité par les appuis qu'elle se donne ; il trouve sa puissance en lui-même. On voit que, dans la privation de tout, il est indépendant de tout, et qu'au dernier rang des conditions humaines, sa grandeur est vraiment divine. Il demeure solitaire pendant trente ans, et des ombres de son abnégation jaillissent d'éclatans rayons qui le décèlent. Il entre dans le temple de Salomon, et la gloire de Salomon est effacée. La voix du second Élie retentit aux bords du Jourdain ; et Jean-Baptiste renvoie à Jésus les honneurs qu'on se prépare à lui décerner. Enfin l'heure de Jésus est arrivée, et la création obéissante reconnoît son maître. Pour compter ses prodiges, il faudroit compter ses pas : le ciel et ses messagers, l'enfer et ses habitans, la mer et ses tempêtes, ce qui est et ce qui n'est pas ; tout n'attend que ses ordres, tout semble lui dire : nous voici : *Ecce adsumus.*

Les aveugles voient, les boiteux marchent, les sourds entendent, les muets parlent, les démons fuient, tels sont les jeux de sa volonté. Un mot, un geste, un désir lui suffit pour opérer les plus grandes choses. Pénétrer l'abîme des affections humaines, est un attribut exclusif, essentiel à la Divinité : quel cœur n'est

pas sans voile pour Jésus ? D'un regard il démêle les projets et les penchans de ceux qui l'approchent : il lit dans le cœur de Judas sa trahison et son impénitence ; dans le cœur de Magdeleine, l'amertume de ses regrets et les pieux transports de son amour ; dans le cœur de Pierre, sa lâche défection et son noble repentir ; dans le cœur du peuple, son attachement volage et son ingratitude obstinée ; dans le cœur des Pharisiens, la fourberie de leurs discours et les complots de leur jalousie : Jésus sait tout en Dieu, et il n'invoque pas d'autre nom que le sien, et il n'en reporte point l'hommage à un autre Dieu. Le fils s'adresse-t-il au père ? Il déclare que la puissance de l'un est la puissance de l'autre : *Ego et pater unum sumus*. Si Jésus n'est pas Dieu, comment Dieu ne lance-t-il pas son tonnerre sur l'usurpateur de son culte ?

Et ces miracles de Jésus, qui oseroit les contester ! s'ils ne sont pas avérés, nous prions nos ennemis de nous indiquer un fait qui le soit. S'ils peuvent être révoqués en doute, la vérité n'a jamais paru sur la terre ; l'idée même que nous avons de la vérité n'est qu'une illusion. Qu'on exige le genre de preuves qu'on voudra pour établir un fait quelconque, nous nous chargeons de nous servir du même

genre de preuves en faveur des miracles de Jésus : enfin, est-ce que leur évidence n'est pas invinciblement démontrée par le caractère de Jésus, où tout est souverainement digne d'un envoyé céleste, où tout est marqué à des traits parfaitement inimitables, où tout seroit inintelligible sans l'hypothèse d'une mission divine et d'un pouvoir surnaturel : par le caractère des apôtres qui n'ont pas plus l'intention de tromper que la crainte d'être démentis ; on sent que c'est là vérité qui les presse bien plus que la manière de la dire : par le caractère des miracles, dont l'importance solennelle garantit la réalité : par le caractère des païens et des juifs, si intéressés à les nier, et qui, au lieu de s'inscrire en faux, préféroient de les attribuer à la magie : par le caractère de cette foule de lettrés et d'illétrés, enrôlés dans la milice de Jésus, qui n'admettent pas la certitude de ses miracles, parce qu'ils sont chrétiens, mais qui deviennent chrétiens parce qu'ils en ont la certitude : par le caractère des résultats que la raison a le droit et le besoin de rapporter à l'intervention d'en haut : enfin par le caractère de l'Évangile dont la rédaction est un miracle de précision et de candeur.

Mais un miracle bien signalé encore, et qui

reluit dans l'histoire de Jésus, est le choix des hommes qui doivent exercer avec lui et après lui les fonctions de son apostolat. Quoi! des simples et des idiots devenus les oracles et les précepteurs du monde! Les voyez-vous dans les places publiques le jouet et la fable de la multitude? Non, M. F., la parole de Jésus sur leurs lèvres est une souveraine qui fait tout ce qu'elle veut: elle dit à la raison d'obéir; et la raison obéit comme son humble vassale. Les riches se laissent convertir, les académiciens se laissent éclairer, les philosophes se laissent convaincre par des insensés. Eh quoi! l'impie demande de nouveaux miracles pour croire à la divinité de Jésus, et être, s'il le faut, le martyr de sa religion: mais ce qui seroit nécessaire aujourd'hui pour gagner un homme, ne l'étoit-il pas au commencement pour gagner le monde? Ce qui seroit nécessaire aujourd'hui pour faire un martyr, ne l'étoit-il pas au commencement pour faire d'innombrables martyrs? Enfin, et l'alternative est, ce me semble, péremptoire: ou Jésus a opéré des miracles pour fonder sa religion; et alors à quoi bon en solliciter de nouveaux? ou Jésus a conquis le monde sans miracles: et alors cette conquête ne seroit-elle pas le plus grand des miracles? Ah! on ne disputeroit point avec

les miracles de Jésus, si on imitoit ses vertus, second garant de sa divinité.

Les vertus de Jésus! Quelle voix suffiroit à les énumérer dignement? Écrivains profanes, qui enflez vos trompettes pour chanter vos héros, que sont-ils, comparés au héros de l'Évangile? Législateurs fameux à qui l'exagératrice antiquité éleva des autels, qui êtes-vous, comparés au législateur des chrétiens? Ici, ce sont des vertus surhumaines, des vertus inouïes; ici, c'est la guerre à vos vertus de théâtre. Qu'est votre modestie près de son humilité, votre mépris de la douleur près de la soif des souffrances qui le dévore, votre courage près de sa résignation, votre vie près de la sienne, et sa mort près de la vôtre? Ici, comme par miracle, nous sommes d'accord avec l'incrédulité dont l'admiration se trahit elle-même. Pas une tache qui console l'envie honteuse de ce premier revers, pas une action douteuse qui inquiète ses disciples : la conduite de Jésus est l'uniformité de la perfection. Et quelle foiblesse s'autoriseroit de son exemple! La mollesse des habitudes? Une carrière semée d'épines et humectée de sueurs, une fin de tribulations et d'opprobres; voilà toutes les jouissances du fils de David. L'intérêt? Un gibet, un tombeau d'emprunt; voilà toute la fortune du dispensateur

de tous les biens. Le vain bruit de la renommée? L'amour de la retraite, la fuite des honneurs, le commerce des petits; voilà toute son ambition. Le vit-on jamais capter les suffrages utiles, caresser les grands, employer ces ménagemens adroits, si connus des réformateurs ordinaires? Des vertus, et rien que des vertus: voilà l'unique cortége du Dieu réformateur.

Et quel langage elles tiennent les vertus de Jésus! Lisez leurs discours, mettez-les en parallèle avec les productions les plus rares: celui qui ne sent pas combien ils les surpassent en beauté, en simplicité, en onction; j'ose avancer qu'il manque de goût autant que de foi, et qu'il est aussi mauvais critique que mauvais chrétien. A quel *lycée* avoit-on reçu des leçons aussi sublimes que sur la montagne? Où est le type d'une recommandation aussi persuasive, aussi pathétique, aussi pénétrante en faveur des malheureux, avec des motifs aussi réprimans contre l'avarice qui n'a point d'entrailles, et la cupidité qui n'a point d'oreilles? Et le pardon des injures! Vertu si nouvelle, qu'avant Jésus, aux yeux des moralistes les plus estimés, le désir de la vengeance étoit le privilége des âmes fortes, et l'acte cruel qui la satisfait, l'exercice d'un droit légitime. M. F., il n'appartenoit qu'à un Dieu

de réformer ainsi la vieille morale des nations : car réformer ainsi, c'est créer; c'est une seconde création plus noble, en quelque sorte, que la première; c'est une œuvre si haute que si celui qui l'a faite n'étoit pas Dieu, Dieu lui-même l'envieroit à celui qui l'a faite. Pour moi, dit saint Chrysostôme (avec quelle confiance on oppose ces aigles de la vérité à ces oiseaux de ténèbres qui nous importunent de la monotonie de leurs cris sauvages!); pour moi, dit saint Chrysostôme, lorsque je considère Jésus, son Évangile et ses vertus d'un côté, et de l'autre, le monde avec ses opinions, ses erreurs et ses vices, il me semble voir Dieu, avant la création, ordonner au néant de produire une terre et un ciel. Encore, ajoute-t-il, le néant n'a pu résister au créateur : au contraire, avant Jésus, toutes les passions régnoient sur la terre, de manière à balancer la victoire; et toutes les passions domptées ont fui devant ses vertus.

C'est que le caractère de la sainteté de Jésus est de n'avoir point de caractère particulier, parce qu'elle réunit tous les caractères : sainteté de roi et de sujet, de chef et de serviteur, d'apôtre et de disciple. La sainteté de Jésus nous montre en sa personne une énergie que rien ne trouble dans la prédication de sa foi,

une sagesse infaillible dans le code de ses ordonnances, une munificence inépuisable dans la fécondité de ses sacremens. La sainteté de Jésus est comme sa religion : toujours elle a brillé de son origine éternelle. L'idolâtrie a menacé, l'hérésie a brouillé, le schisme a déchiré, la sainteté de Jésus est demeurée entière. L'impiété a voulu tracer des plans de morale et de doctrine ; mais, dans sa folle présomption, elle n'a jamais osé rivaliser de sainteté avec Jésus, jamais elle n'a essayé de la contrefaire. Ici, elle avoue le Dieu, préconise les vertus en blasphémant les mystères, copie nos lois et nos règles en insultant au reste de notre Évangile. Ainsi, moralistes inconséquens, vous enluminez, en quelque sorte, des vertus de notre Jésus, la jactance de vos déclamations et la témérité de vos principes. Qui est-ce donc qui nous sépare, chrétiens, incrédules ? Nous sommes tous aux pieds de Jésus, nous, en l'attestant, vous, en le supposant. Impies, votre fière indépendance se familiariseroit avec nos dogmes, s'ils n'étoient pas liés à des anathêmes.

Et d'ailleurs, quel si rare mérite y a-t-il dans les hommages forcés des impies ? Qu'ils fouillent toutes les annales, qu'ils interrogent toutes les traditions, qu'ils passent en revue

toutes les vertus qui ont ébloui le monde : Jésus à lui seul est plus grand que tous les âges; tout n'est qu'ombre, énigme ou figure devant la lumière, la solidité et l'excellence de ses vertus; il cumule en lui seul, et dans le degré le plus éminent, tout ce qu'on a loué, prôné, déifié. Quel est donc cet homme qui ne ressemble à aucun autre homme, qui dépasse toutes les bornes de l'humanité, qu'on adore et qu'on invoque, dont on baise tous les pas et dont on retient toutes les sentences, que la foule salue du nom de Dieu parce qu'autrement elle ne sauroit le comprendre? Quel est cet homme unique, insoluble problême s'il n'est pas Dieu, puisqu'il resplendit de toutes les qualités d'un Dieu, puisqu'il renonce à tout excepté au titre de Dieu, puisqu'il n'y a plus moyen, s'il n'est pas Dieu, d'expliquer sa venue, sa mission, sa charité?

Et de quelle autre bouche, que de la bouche d'un Dieu, tomberoient ces invitations touchantes dont retentissent les villes et les campagnes? *Venite ad me omnes qui laboratis et onerati estis, et ego reficiam vos.* Vous tous, que la misère oppresse, pourquoi vous livrer à la plainte et au désespoir? Jésus est au milieu de vous : les régions qu'il visite ne les couvre-t-il pas de ses miséricordes? Ne laisse-

t-il pas en tout lieu des marques de sa bonté? Qu'on ne craigne pas d'importuner sa tendresse, sa tendresse est sans exception, et il exauce jusqu'aux moindres désirs. Si d'abord il est sourd à la voix de la Cananéenne, ce n'est pas pour différer le bienfait, c'est pour récompenser la persévérance. Le paralytique de la piscine n'a pas encore prié Jésus de le redresser, et il en éprouve les faveurs. La veuve de Naïm retrouve son fils avant de l'avoir demandé. Que ses disciples appellent le feu vengeur sur une ville coupable, son indulgente commisération s'intéresse pour elle contre leur sévérité indiscrète. S'ils repoussent des enfans dont la naïve confiance se presse autour de lui, sa douceur s'offense qu'on veuille l'empêcher d'être accessible; et plus un zèle malentendu éloigne de lui les petits, plus sa clémence et son affabilité l'en rapprochent. Et les larmes qu'il répand avec les sœurs désolées de son ami, et cet élan d'un cœur affectueux: allons, allons lui donner une seconde fois la vie!

Oh! si je pouvois rassembler dans l'enceinte de ce temple tous les objets de la charité de Jésus, quelle réponse aux incrédules! Qui pourroit se défendre du spectacle ou du souvenir de tant d'infortunes adoucies, de tant

d'infirmités guéries, de tant de larmes taries, de tant de consolations recueillies, de tant de douleurs endormies? Écoutez, chrétiens, et vous aussi, impies : mon père, enchaîné depuis long-temps par un mal cruel, étoit prêt de descendre au tombeau; Jésus l'a rendu à la santé, au travail et à sa famille. Une fièvre brûlante dévoroit mon fils, j'allois perdre l'appui de ma vieillesse; Jésus a sauvé celui qui m'avoit déjà coûté tant de pleurs. Mes yeux étoient fermés à la lumière; et j'ai vu Jésus mon médecin. Notre frère étoit mort, couvert depuis trois jours du linceul funèbre; nous implorons Jésus, et notre frère est dans nos bras. Nous étions cinq mille dans un désert, exténués par la faim; il n'y avoit que cinq pains et deux poissons; Jésus les bénit, et on emporte des corbeilles pleines des restes du festin miraculeux. Mon époux, tourmenté d'une lèpre hideuse, effrayoit jusqu'à la pitié; la lèpre est disparue, à un signe de Jésus. J'étois en proie au remords et à la malice des hommes; un jugement de la charité de Jésus a rétabli le calme dans mon âme.

Car, M. F. (et ici, il n'y a rien, absolument rien de l'homme, tout est manifestement, décidément de Dieu); car, M. F., la charité de Jésus s'exerce sur les âmes comme sur les

corps. Quel bienfait plus singulier que le bienfait de la rémission des péchés ! L'homme devoit mourir dans son iniquité : voilà une porte au repentir. O homme ! ne cherche plus l'expiation de tes fautes dans le sang des animaux : quelles hécatombes satisferoient à la justice suprême? Voilà des eaux régénératrices qui coulent pour toi : voilà une fontaine publique qui lave les consciences : *Erit fons patens*. Qui l'a élevée ? il n'y a qu'un Dieu qui pardonne à ce prix. Mais un bienfait, qui seul constateroit la divinité de Jésus, c'est l'institution de l'eucharistie : Jésus abandonne sa vie aux méchans, et, pour les associer à son immortalité, il vivra au milieu d'eux, malgré eux et pour eux. O triomphe de sa charité ! que les exécuteurs aveugles de la colère céleste ensevelissent dans le cercueil de Jésus les sacrifices de l'ancienne loi; son amour, si criminellement outragé, ne laissera point le nouveau peuple sans sacrifice. Le sacrifice sanglant qu'il va offrir sur la croix, il l'éternise dans un sacrifice de paix qui est lui-même. Je demande si cette institution est l'ouvrage d'un homme; si cette magnifique idée a pu se former ailleurs que dans une intelligence divine; si une charité si prodigieuse et si nouvelle a pu naître dans un autre cœur que dans le cœur

d'un Dieu : et ne me seroit-il pas permis de conclure avec vous que la divinité de Jésus éclate dans toutes les circonstances de sa vie ? J'ajoute, ainsi que sa royauté, dans toutes les circonstances de sa passion. Écrions-nous donc, avec le psalmiste : Louange à notre Dieu, *psallite Deo nostro, psallite !* Louange à notre Roi, *psallite Regi nostro, psallite !* C'est ma *seconde partie*.

SECONDE PARTIE.

Quelle est cette domination nouvelle qui s'étend à tout et sur tout ? quelle est cette royauté universelle qui n'a point de bornes ? quel est ce maître puissant dont l'empire, quand il meurt, s'exerce sur le temps, sur lui-même, sur ses ennemis, sur la nature, sur les nations, et jusque sur les consciences ? est-ce d'un instrument d'ignominies, d'un théâtre d'abaissemens, qu'on devoit espérer ce que la terre n'avoit jamais vu ?

Oui, M. F., Jésus, dans sa passion, est roi du temps. Isaïe, car l'objet de tant d'oracles si clairement et si littéralement accomplis, pouvoit-il ne pas en être l'auteur ? Isaïe, c'est lui qui vous inspiroit, lorsque, sept cents ans avant la naissance du Messie, vous étiez l'historien plutôt que le prophète de ses tribulations : Za-

charie, c'est lui qui vous inspiroit, lorsque, six cents ans avant son apparition, vous indiquiez, avec l'exactitude d'un témoin oculaire, les honneurs qu'un peuple, alors fidèle, lui décerneroit dans sa capitale alors obéissante : Jérémie, c'est lui qui vous inspiroit, lorsque, cinq cents ans avant leur déicide, vous annonciez aux Juifs les malheurs de la ville criminelle : et vous David, c'est lui qui vous inspiroit, lorsque votre pinceau traçant à de si longs intervalles la fin de votre rejeton, en nuançoit toutes les circonstances avec une si douloureuse ponctualité. Oui, M. F., Jésus dans sa passion est roi du temps ! n'en avoit-il pas révélé les suites, que le temps a accomplies ? La subversion de Jérusalem, de son arche et de son culte, l'univers armé contre l'Évangile, ensuite soumis à l'Évangile, l'enfance de l'Église pleine de deuil et de larmes, et malgré tous les orages qui soufflent sur elle, sa continuité affermie : tout se développe devant Jésus et par Jésus; l'avenir n'est pas plus obscur à ses yeux que le présent, et les jours semblent n'avoir coulé que pour justifier sa parole. Or, il n'appartient qu'au roi du temps de l'avoir ainsi à sa disposition et de dire infailliblement : telle chose arrivera, quoique le fait dépende des causes libres qui doivent y concourir. Il

n'appartient qu'au roi du temps de scruter le fond des cœurs et d'en lire les secrets les plus intimes, jusqu'à savoir mieux que l'homme ce qui est, ou ce qui sera à telle heure dans la pensée et dans la volonté de l'homme. A l'entendre parler de sa mort, long-temps avant sa mort, on croiroit qu'il en parle comme d'un événement auquel il a déjà assisté. Prescience divine, miraculeuse vassalité du temps qui replie ses ailes et incline sa faux devant son roi, vous opérâtes la conversion du ministre de la reine d'Ethiopie.

Oui, M. F., Jésus, dans sa passion, est roi du temps, et rien ne peut se soustraire à sa pénétration infinie. Il voit dans les siècles futurs, son intarissable amour, payé de l'oubli le plus injurieux; le glaive de la persécution égorger ses apôtres; la licence, l'erreur, l'impiété qui désolent son héritage : il voit de faux docteurs enflés d'un faux savoir, et ivres d'une célébrité mensongère, profaner ses temples, abattre ses autels, chasser ses lévites : il voit la légion impure de leurs disciples habiller les animaux des ornemens du sanctuaire, poursuivre au dehors leur audace sacrilége, et, dans leurs festins dignes d'une horde de démons, salir les coupes destinées aux mystères redoutables : il voit l'indéfinissable régicide, commis sur

l'oint du Seigneur, dévouer à tous les fléaux la nation qui l'a laissé commettre : avec les yeux de la pudeur, Jésus voit sur lui les plus hideuses impudicités : avec les yeux de la charité, il se voit accablé de toutes les haines : avec les yeux de l'innocence, il se voit chargé de toutes les iniquités, épouvantable amas qui fond sur sa tête par torrens : *Torrentes iniquitatis conturbaverunt me.* Oh! je ne suis plus surpris de sa défaillance au jardin des oliviers. Que dis-je, M. F. ? en même temps que tout est en silence contre lui, qu'il est anéanti devant la rigueur de son père, que le visage inondé d'une sueur de sang, le cœur serré de tristesse, l'esprit agité des plus funestes tableaux, il éloigne le calice offert à ses lèvres tremblantes, il renverse en même temps la troupe armée qui s'approche pour le saisir, guérit un soldat blessé, déconcerte la perfidie qui vend son Dieu, et qui a trouvé, de nos jours, des imitateurs de sa bassesse et de sa lâcheté dans les méchans qui ont vendu leur prince ! Est-ce un infortuné qui succombe, ou un roi qui commande ?

Mais est-il roi dans l'épaisseur de cette nuit funeste où il reste exposé à l'insolence brutale et aux abjectes moqueries d'une vile populace impatiente de sa mort, qui n'attend le jour

que pour voir recommencer avec plus d'éclat les scènes cruelles de la nuit? Oui, M. F., cesseroit-il d'être roi parce qu'il est affligé? Il y a quelques jours il étoit entré dans Jérusalem au bruit des acclamations publiques, comme un triomphateur que la gloire couronne. C'étoit la fête de ses prodiges et de ses vertus. Il ne marchoit point entouré d'esclaves, mais des heureux qu'il a faits. Les airs retentissoient des hymnes de la joie, l'amour jetoit des palmes sur son passage; on racontoit à l'envi les œuvres de sa bonté et les axiomes de sa sagesse; ses discours étoient sur toutes les lèvres, et ses exemples dans toutes les mémoires; les pères invoquoient sa miséricorde sur leurs enfans, et les enfans invoquoient sur eux-mêmes les grâces du premier ami du premier âge: Jamais roi fut-il plus unanimement proclamé? O barbare légèreté! et c'est le même peuple qui, pressé de boire son sang, met sa fureur dans les bassins de la justice: ô ingratitude, que de grandes victimes ont péri sous tes coups! que de larmes tu as fait répandre à des yeux qui ne devoient jamais pleurer! au moins, suis Jésus dans la longue carrière de ses humiliations, et laisse-toi fléchir à la royauté personnelle qui y est empreinte.

Quel calme! quelle sérénité! quel courage!

comme par son silence ou par ses réponses il étonne les juges prévenus devant lesquels il comparoît! Est-ce un accusé? est-ce un roi? Oui, soit que dans ses réponses libres et simples il déclare la vérité à ces magistrats iniques qui la craignent; soit qu'il écoute dans sa douceur muette les calomnies que vomit contre lui une multitude séduite; soit qu'il supporte sans se plaindre les superbes dédains du roi de Galilée auquel il n'accorde pas même une parole; soit enfin que chez Anne il n'oppose à une réception hautaine que la dignité de son origine : il est leur roi à tous, parce qu'il l'est de lui-même. Il respecte dans Caïphe l'autorité dont il est le dépositaire; mais il le cite en quelque sorte à son tribunal, en lui annonçant que ce fils de l'homme, maintenant traduit au sien, viendra un jour sur les nuées du ciel, pour juger l'univers. Pontife déloyal, au lieu d'abdiquer l'emploi dont tu es si fier, interroge les merveilles que personne n'avoit faites avant lui; interroge les confidens de sa vie; interroge les Écritures, toi qui as la clef de la science; interroge le ciel qui s'est tant de fois ouvert sur sa tête; interroge l'enfer auquel il a tant de fois donné la loi; interroge Pilate lui-même qui, ému de la tranquillité inaltérable de son air, absoudroit Jésus, si la fer-

meté du gouverneur égaloit sa droiture..... mais le règne de sa passion n'étoit pas achevé, et il falloit, à ses grands desseins, de nouvelles preuves de sa royauté sur lui-même.

Quelle est cette colonne à laquelle Jésus est lié, et où toutes les dérisions se le disputent comme une proie? Hélas! l'architecte, qui a donné les astres pour vêtement à son ouvrage, est réduit à la confusion de sa nudité! Son corps n'est déjà qu'une plaie, et rien ne lasse la patience de cet agneau. On lui jette une robe de pourpre, on place entre ses mains un roseau, on lui entrelace une couronne d'épines qu'on enfonce dans sa tête meurtrie (femmes, ornez encore les vôtres de fleurs et de diamans pour perdre ce qu'il sauve); le sang ruisselle; ces traits augustes, qui le rendoient le plus beau des enfans de la terre, sont effacés; ces regards éloquens qui amollissoient naguère des satellites implacables, sont éteints. Patriarches, prophètes, rois et pontifes d'Israël, dont le vœu le plus ardent étoit de vivre sous l'empire du Messie, et de partager ses pacifiques conquêtes, le reconnoîtriez-vous, celui que vous aviez tant désiré? Voilà donc le médiateur promis depuis la création! voilà donc le fondateur de la seconde alliance! voilà donc le libérateur du genre humain. Oui! nobles aïeux de Jésus,

vous reconnoîtriez votre noble descendant à son langage de maître et à ses royales menaces : hâtez-vous, dit-il aux tigres qui le déchirent, hâtez-vous d'assouvir votre rage jusqu'à ce qu'on *me cherche en ma présence :* que vos bras redoublent leurs coups, ils sont comptés de toute éternité : quand le nombre en sera rempli, vous serez frappés à votre tour. C'est l'arrêt de votre roi.

Car, dans sa passion, Jésus n'est pas seulement roi de lui-même, il l'est encore de ses ennemis, avec les siècles qui le vengent ! O nation d'Israël, de quel crime tu t'es souillée ! hélas ! tu en éprouveras bientôt le châtiment : ô nation d'Israël ! parce que tu as livré le juste par excellence, une nation étrangère, députée par le ciel, fondra sur toi avec l'impétuosité de l'aigle, détruira tes murailles et dispersera tes tribus. Ton sanctuaire lui-même ne sera pas épargné : la sentence est fulminée d'en haut, qui atteindra partout tes fils et les fils de tes fils errans, sans autel et sans sacrifice, se renouvelant sans cesse de génération en génération dans le sein de l'oppression et de la misère, les uns courbés sous le sabre infidèle près du seul tombeau qui *n'aura rien à rendre au dernier jour ;* les autres exilés dans les royaumes, les républiques et

les déserts, sans pouvoir se fixer à aucun lieu, sans crédit, sans territoire et sans espérance. Nation infortunée, comment le Seigneur, qui te favorisoit autrefois de ses bénédictions, peut-il te traiter avec cette sévérité inexorable? Tu ne peux résoudre le problême de tes destinées : te souviens-tu de l'anathême de tes pères? que son sang retombe sur nous et jusque sur notre dernière postérité! Le Seigneur a exaucé l'anathême, il ne finira qu'à la fin des temps : *Occidetur Christus et usque in finem perseverabit desolatio.*

Enfin, on charge sur les épaules du véritable Isaac le bois du sacrifice; et c'est sur la montagne, couverte des ossemens odieux des scélérats qui ont subi la peine due à leurs forfaits, que Jésus va consommer la rédemption du monde. Lorsque les plus grands coupables obtiennent quelqu'intérêt de la pitié, *l'immaculé* n'entend autour de lui que les cris de la haine insultante et les applaudissemens de l'envie satisfaite. Épuisé par les blessures de la flagellation, il tombe sous le fardeau de la croix. Quelques femmes, touchées de ses malheurs et de ses vertus, pleurent sur ce dieu orphelin qui se relève pour leur ordonner en roi de ne pas pleurer sur lui, mais sur elles : c'est-à-dire sur les habitans de la ville

inexplicable qu'il a remplie de ses bienfaits et de ses miracles, et où aucun courage ne se montre pour le défendre. Jérusalem, que se passoit-il dans l'âme de Jésus, lorsque, de la colline sur laquelle il va clore son dernier testament, il regarde pour la dernière fois l'aveugle meurtrière du plus grand de ses prophètes? Ah! il n'invoque pas sur toi les vengeances de son père, il sollicite ton pardon de sa clémence. Tous les fléaux s'apprêtent contre toi, mais son sang va couler pour laver ton injure. Jérusalem, si tu dois être pour toutes les nations un monument de justice, au moins qu'elles puissent y voir gravé ton repentir...

Que la terre frémisse d'étonnement et de désolation; et vous-même, ô ciel, quoique plus près des conseils d'en haut, soyez aussi dans la désolation et dans l'étonnement: *Obtupescite, cœli super hoc, et desolamini.* Votre roi et le nôtre traité en séditieux, ses pieds et ses mains percés, ses habits divisés par l'avarice; l'indifférence de son père dont le tonnerre sommeille; un peuple qui fait un sujet de risée d'une extrémité si déplorable; tous les genres de tourmens qui se succèdent avec une lenteur calculée; la plus sublime résignation déployée contre les raffinemens du plus honteux supplice! Sa mère, elle l'avoit suivi,

elle auroit voulu recueillir chaque goutte de son sang : elle embrasse la croix en dépit des bourreaux ; elle embrasseroit leurs genoux si elle croyoit pouvoir adoucir leur férocité : elle écoute le bruit des marteaux qui clouent son fils ; elle aperçoit un breuvage amer sur les lèvres de celui que sa tendresse a allaité, et qui, pour sauver la terre et apaiser le ciel, va mourir entre le ciel et la terre : *Obstupescite, cœli, super hoc, et desolamini.*

Eh quoi ! la nature se trouble, comme si elle souffroit dans chacune des souffrances de son roi : une main secrète lacère le voile du temple, comme pour instruire le judaïsme rebelle que l'ancien culte est abrogé : les rochers se fendent comme pour attendrir des barbares plus insensibles qu'eux : la pierre des tombeaux se brise, comme pour attester la délivrance des morts : le soleil, comme pour ne point éclairer un crime nouveau, arrange à son disque un crêpe funèbre : le Golgotha s'enveloppe de ténèbres, comme pour cacher sa douleur, et s'agite jusqu'en ses fondemens, comme pour la manifester au loin ; l'un et l'autre ont pris le deuil de leur maître. Cependant le phénomène a retenti de l'orient à l'occident. Dans Athènes un sage s'écrie : ou l'auteur de la nature pâtit, ou la machine du

monde se dissout, *Vel auctor naturæ patitur, vel machina mundi dissolvitur.* Rome, qui ignore la cause de cette éclipse, la consigne dans ses fastes; et Jésus en mourant règne au Capitole. Oubliant qu'il est immolé par des ingrats, il se rappelle qu'il est immolé pour eux; ses plaintes ne sont que des prières d'amour; et ce que leur malice lui laisse de relâche, est employé à excuser leur ingratitude.

Qu'il descende de la croix, disoient-ils : mais s'il descendoit de la croix il ne seroit pas le Messie. Le prodige décisif est de faire des prodiges pour sauver les autres et de n'en point faire pour se sauver lui-même : le prodige décisif est d'offrir son sang, en roi magnanime, pour le rachat de tous : le prodige décisif est d'exhaler un dernier bienfait avec son dernier soupir, en informant encore la terre de cette consolante vérité, que même au milieu des horreurs du trépas, le pécheur le plus endurci trouve son salut dans une pénitence sincère. Mais combien cette pénitence est rare, et qu'il y auroit de témérité à s'appuyer sur un miracle! Il meurt, et au lieu que les autres hommes meurent sans le savoir et sans le vouloir, Jésus meurt, parce qu'il l'a voulu; Jésus meurt, parce qu'il l'a prédit. Il meurt, et au lieu que la gloire des autres hommes est inhu-

mée avec eux, c'est à la mort que la gloire de Jésus commence. Le sépulcre de Jésus est le berceau de son Église. Il meurt, et en mourant il apprend à l'homme ce qu'il vaut, en lui apprenant ce qu'il coûte à un Dieu : il meurt, et, au lieu que les autres hommes meurent de foiblesse, Jésus enchaîne la mort à sa croix. O décrets ineffables! Dieu frappe son fils innocent : et le ciel est désarmé, l'enfer confondu, la mort engloutie dans sa propre victoire! *Absorpta es mors, in victoriâ tuâ.* O mort! la mort de Jésus est ta mort. Enfin il meurt, et au lieu qu'à la mort les autres hommes cessent d'être ce qu'ils sont et ce qu'ils ont été, c'est alors que Jésus enfante le monde à la monarchie d'un crucifié!

Il l'avoit annoncé que le Calvaire attireroit tout à lui : *Et ego, si exaltatus fuero à terrâ, omnia traham ad meipsum.* Ce crucifié qui n'est plus, je l'aperçois des hauteurs de Jérusalem arborer son étendard sur toutes les nations, les rassembler en foule autour de lui, et leur dicter une morale nouvelle. La génération, complice de sa mort, n'est pas encore ensevelie, et il a d'innombrables disciples chez les peuples civilisés et chez les peuples sauvages. Sans aucun secours humain et contre toute résistance humaine, l'image d'un gibet

brille au front des Césars; ce gibet devient un arbre immense dont les rameaux monteront jusqu'au ciel, et dont les racines s'étendront jusqu'à l'abîme. De ce gibet coulent les premières eaux du fleuve qui, grossi de nos mérites, doit nous conduire à l'océan de l'éternité. Sur ce gibet est écrite la cédule de nos devoirs et de nos priviléges. Autant de larmes qui y ont été versées, autant de lettres de rémission. De ce gibet émanent les vives clartés de la foi qui réveilleront et pénétreront bientôt l'univers engourdi dans les glaces du mensonge; à la vue de ce gibet, tout change, les mœurs, les systèmes, les aréopages, la puissance et la servitude, le savoir et l'ignorance, la foiblesse et la force : ce gibet opère dans les gouvernemens, dans les hommes et dans les choses, une révolution subite qui embarrasse les esprits, mais qui les soumet. Il est évident pour tous qu'une grande crise est arrivée, que de grands maux se réparent, que de grands biens rafraîchissent notre nature malade, et que le ciel s'est ostensiblement déclaré, par son roi, le protecteur de la terre. Enfin, le paganisme lui-même avec ses riantes absurdités fuit devant un gibet qui, planté en tous lieux, attire à lui, par un enchantement divin, toutes les illustrations, toutes les

vertus, tous les sexes, tous les âges, tous les états.

Où sont, disoit Sennacherib, fondant, sur les triomphes qu'il venoit de remporter, le fol espoir de subjuguer le Dieu d'Israël, où sont les dieux de Hemath et d'Arpad? Et moi, dans mon admiration profonde, réunissant tous les siècles sous un même coup d'œil, je dirai : Où sont les dieux de l'Asie, de la Grèce et de Rome? où sont les dieux de la Germanie et de la Gaule? Un temple, temple d'un nouveau culte en esprit et en vérité, s'est élevé sur les débris de tous les autres temples qui n'appartiennent plus qu'à la fable; et ce temple a pour colonne un gibet; et sur l'autel de ce temple, Jésus offrira à son père, jusqu'à la fin des temps, le bien que nous aurons fait et le mal que nous aurons évité. Confesseurs généreux, c'est sur l'autel de la croix que Jésus offrira à son père, jusqu'à la fin des temps, vos peines, vos tentations et vos douleurs : fervens anachorètes, c'est sur l'autel de la croix que Jésus offrira à son père, jusqu'à la fin des temps, vos abstinences, vos jeûnes et vos larmes : écrivains religieux, c'est sur l'autel de la croix que Jésus offrira à son père, jusqu'à la fin des temps, vos travaux, vos combats et vos succès : infatigables missionnaires de l'Évangile,

c'est sur l'autel de la croix que Jésus offrira à son père, jusqu'à la fin des temps, vos épreuves, vos sueurs et vos dangers : sages instituteurs de la jeunesse, c'est sur l'autel de la croix que Jésus offrira à son père, jusqu'à la fin des temps, les inquiétudes de votre piété, et les fruits de votre vigilance : vierges sans tache, c'est sur l'autel de la croix que Jésus offrira à son père, jusqu'à la fin des temps, vos privations, vos austérités et vos bonnes œuvres. Rien ne peut plus être offert que sur la croix de Jésus, que par la croix de Jésus, qu'avec la croix de Jésus. La croix de Jésus est donc son trône, le sang de Jésus est donc sa pourpre : *Et ego, si exaltatus fuero à terrâ, omnia traham ad meipsum.*

Qu'aux jours mauvais, l'impiété arrache la croix de nos tabernacles avec le Dieu qu'ils renferment ; que les enfans de la croix soient noyés dans les pleurs et traînés sur les échafauds ; qu'une nation civilisée par la croix danse sur ses débris, le roi du Calvaire, le roi de la passion, le roi de la mort la replantera sur la cime de ses sanctuaires ; il est roi par elle, et elle est reine par lui, même des consciences. Je le sais, M. F., le remords s'attache au crime, comme une vipère ardente qui s'élance autour de notre cœur pour le ronger par ses morsures :

mais combien la croix ajoute à sa dévorante activité ! Vous qui êtes les oppresseurs des peuples, descendez avec la croix dans votre conscience ; elle vous reprochera les forfaits de votre ambition : et vous, qui faites de vos places un trafic mercenaire, descendez avec la croix dans votre conscience ; vous y entendrez les accens de l'humanité gémissante qui vous accuse : et vous, pour lesquels l'or est d'un si grand poids dans la balance qui n'avoit été confiée qu'à l'intégrité rigide, descendez avec la croix dans votre conscience ; elle vous reprochera la partialité de vos sentences : et vous dont l'insidieuse adresse enlace vos cliens dans des procès sans motif et sans issue, descendez avec la croix dans votre conscience ; elle vous reprochera les victimes de votre cupidité insatiable : et vous qui flétrissez les lauriers du courage par vos violences homicides, descendez avec la croix dans votre conscience ; elle vous reprochera les abus de la force qui ternissent la gloire de la noble profession des armes.

Et vous, qui ne spéculez pas toujours avec la probité, mais trop souvent avec l'intérêt, le pire des conseillers, descendez avec la croix dans votre conscience ; elle vous reprochera vos profits illicites et vos monopoles concer-

tés : et vous, qui n'écoutez jamais la voix sacrée de la pitié, descendez avec la croix dans votre conscience; elle vous reprochera votre surdité incurable aux lamentations des affligés : et vous qui courez à des bouleversemens comme à des victoires, et à des scandales comme à des fêtes, descendez avec la croix dans votre conscience; elle vous reprochera la perversité de vos maximes et de vos actions: et vous qui ne pensez qu'à l'agrandissement rapide de votre fortune, et jamais au solide bonheur de vos enfans, descendez avec la croix dans votre conscience; elle vous reprochera la contagion de vos mœurs séductrices : et vous, plus habiles dans l'art dangereux de plaire au monde qu'empressées à instruire vos filles dans l'art heureux de plaire à Dieu, descendez avec la croix dans votre conscience; elle vous reprochera le prix du temps que votre oisiveté consume aux jeux, aux spectacles ou aux plaisirs, lorsque la tendresse solitaire et occupée couleroit de si douces heures dans l'exercice des obligations maternelles.

Et vous, zélatrices indiscrètes, qui voudriez réformer jusqu'à l'Église, régenter jusqu'à notre sacerdoce, juger notre ministère, comme si notre ministère avoit besoin de vos suffrages, comme si les larmes de la pénitence

n'étoient pas la seule conquête digne de nous, comme si le vain son des louanges étoit le salaire de nos fonctions, comme si les cœurs brisés n'étoient pas les seuls panégyristes que notre vocation recherche, descendez avec la croix dans votre conscience; elle vous reprochera l'âcreté de vos censures, l'amertume de vos propos, les prétentions de votre amour propre que la moindre contradiction irrite, et les bizarreries de votre humeur querelleuse et tranchante, si fort en contraste avec la mansuétude chrétienne.

Et vous, dont la conduite suspecte refroidit la bienfaisance, descendez avec la croix dans votre conscience; elle vous reprochera votre mépris des bons conseils, vos débauches et vos larcins : et vous, qui, par vos menteuses effronteries, provoquez la défiance en trompant la sensibilité, descendez avec la croix dans votre conscience; elle vous reprochera l'oubli des aumônes que vous avez reçues, la turpitude des moyens que vous inventez pour en obtenir de nouvelles, les refrains obscènes de la dégradante ivrognerie, et la fange impure de vos ignobles excès : enfin vous tous, hypocrites, avares, impudiques, calomniateurs, descendez avec la croix dans votre conscience; elle vous reprochera vos noirceurs

savantes, vos épargnes sordides, vos voluptés infâmes, les larges et incurables plaies de votre langue empoisonnée. La législation de la croix est donc une royauté! donc son empire est vraiment souverain! puisqu'après avoir dompté le monde par ses prodiges, il lui appartient encore de nous mener au bonheur par les aiguillons vainqueurs de la conscience : *Et ego, si exaltatus fuero à terrâ, omnia trâham ad meipsum.*

Mais telle est la perpétuité de sa domination, que Jésus sera roi encore par elle, méchans, lorsqu'au jour des vengeances elle vous poursuivra à son tribunal pour y être la délatrice inflexible de vos prévarications : oui, lorsque l'univers s'écroulera, et que la croix flottera sur ses ruines fumantes, c'est à ses pieds que vous serez cités, confrontés, discernés ; cette croix implacable décidera, prononcera, tonnera contre vous. La croix de Jésus est le grand juge des vertus et des vices. Justes, Jésus sera roi encore par elle, lorsqu'au jour des récompenses vous y trouverez le prix de vos mérites, comme vous y trouviez sur la terre un allégement à vos adversités. Infortunés qui parez de la croix de Jésus vos murailles de boue, et offrez au Dieu de l'indigent le tribut de votre résignation, Jésus sera

roi encore par elle, lorsqu'au jour des miséricordes vous y lirez les actes de votre docilité à sa loi, et vos larmes mêlées avec ses larmes, et tous vos sacrifices ennoblis par le sien. Et vous aussi, courageuses servantes de la pauvreté et de la croix, Jésus sera roi encore par elle, lorsqu'au jour des compensations, sa reconnoissance acquittera envers vous la dette du malheur consolé par vos soins, et que vous marcherez en triomphe aux demeures où le diadême de la persévérance vous attend. Enfin vous tous qui portez la croix de Jésus durant le triste pélerinage de la vie, Jésus sera encore roi par elle, lorsqu'au jour par lequel tous les jours finiront, l'instrument de la mort d'un Dieu deviendra le gage de l'immortalité de ses enfans : *Et ego, si exaltatus fuero à terrâ, omnia traham ad me ipsum.*

Victime adorable, glorieux monarque de la croix, changez pour nous en autant de sources de grâces les blessures de votre amour, abaissez votre miséricorde sur le peuple qui m'écoute; et que vos humiliations, comme vos grandeurs, ne fassent de lui qu'un peuple de frères unis dans la même foi, dans la même espérance, dans la même charité. Il sait, ô divin rédempteur, que le culte le plus agréable à son roi, est le culte de l'imi-

tation ; que Jésus n'est pas seulement notre maître, et qu'il veut être notre modèle ; qu'il ne suffit pas de le prier dans nos temples, qu'il faut le suivre au Calvaire ; qu'il ne compte pas seulement nos hommages, mais surtout nos vertus. Victime adorable, glorieux monarque de la croix, bénissez les fidèles auxquels ma foible voix a raconté votre vie et votre mort. Qu'elles doivent être fécondes les bénédictions du créateur qui meurt pour sa créature ! O divin Jésus ! couvrez-vous de votre sang : à la vue de ce sang précieux, pourroient-elles ne pas s'ouvrir un jour pour nous les barrières du ciel, où vous régnerez à jamais avec la croix pour scéptre, les élus pour favoris, et l'Éternité pour héritage ?

SUR

L'IMMORTALITÉ DE L'AME.

POUR LE JOUR DE PAQUES.

Ubi est, Mors, victoria tua? ubi est, Mors, stimulus tuus?

O Mort, où est ta victoire? ô Mort, où est ton aiguillon?

1re Ép. aux Corinthiens, c. xv.

Quel est ce tombeau transformé en un char de triomphe? J'y vois enchaînées et frémissantes l'impiété honteuse de sa défaite, les passions qui reconnoissent un vainqueur, la mort elle-même percée de ses traits. L'impiété nie follement la résurrection de J.-C. : en vain les rayons de l'évidence brûlent ses yeux; l'histoire oppose en vain une digue insurmontable au torrent de ses blasphêmes; en vain elle l'accable de l'autorité vivante des monumens. Mais lorsque d'un côté l'impiété rejette tout, sans examiner le caractère des témoins, sans nous dire où sont les fils de la trame savante que les apôtres auroient ourdie pour tromper l'univers, le moyen que des ignorans qui ne

savoient que leur barque, deviennent tout à coup des modèles de finesse et d'éloquence, l'intérêt d'une si étrange machination, le but d'une entreprise aussi périlleuse : d'un autre côté elle est forcée d'admettre que les apôtres ont cru voir ce qu'ils ne voyoient pas, entendre ce qu'ils n'entendoient pas; que le tact, le plus sûr et le plus fidèle de nos sens, s'est plu à fortifier l'illusion de la vue et de l'ouïe; qu'ils ont mangé avec un fantôme. Elle est forcée d'admettre que le sénat romain extravaguoit en consignant dans ses archives les titres et les pièces de cette résurrection, et que l'illustre Tertullien, dont le suffrage est d'un si grand poids, n'étoit qu'un visionnaire, en y renvoyant les incrédules d'alors.

Chose singulière! Que le christianisme soit maintenant obligé de se défendre devant ses enfans, comme il se défendoit autrefois devant ses bourreaux, et que l'apologétique aux Gentils soit devenue l'apologétique aux chrétiens. Incrédules de nos jours, expliquez-nous la foi de dix-huit siècles: depuis Tibère, qui a peuplé le monde de chrétiens? Orgueilleuse incrédulité, je n'ignore pas tes motifs, tu voudrois conduire le genre humain au gouffre du pyrrhonisme, parce que le miracle de la résurrection brille d'un éclat qui t'importune, et que

cette résurrection est la mort : *Ubi est, mors, victoria tua? Ubi est, mors, stimulus tuus?*

Et les autels des passions brisés contre un sépulcre! En falloit-il davantage pour irriter la haine et la jalousie de ces divinités mensongères? Jusque-là, elles avoient régné en souveraines et tenu le monde sous le joug; la volupté avoit ses temples. Et voilà que tout à coup une charte nouvelle, gravée sur un linceul, détrône les idoles; voilà que de nouvelles vertus germent au fond d'un sépulcre, et que la pierre qui le ferme devient la table d'une loi nouvelle. O étonnante révolution dont un sépulcre est le centre! C'est un sépulcre qui change la face de l'univers interdit : tout autre sépulcre est un écueil et un abîme; le sépulcre de Jésus-Christ est le berceau de tout ce qui est pur, de tout ce qui est bon, de tout ce qui est vrai : *Ubi est, mors, victoria tua? Ubi est, mors, stimulus tuus?*

Quel est cet assemblage hideux d'ossemens arides? quel est ce spectre armé d'une faux menaçante, cachant la seule blessure qu'il ait jamais reçue, et que J.-C. lui porta dans le sein? C'est la mort, oui, c'est elle : téméraire, tu me demandes où est ma victoire, où est mon aiguillon? Ma victoire est dans l'obstination des rebelles à la loi de ton maître;

mon aiguillon est dans la troupe séditieuse que j'excite à la liberté de tout dire et de ne rien croire : ma victoire est dans les feux impurs qui brûlent la caducité sous les glaces de l'âge et la jeunesse sous les fleurs de la vie ; mon aiguillon est dans l'époux qui abjure la fidélité nuptiale et dans l'épouse qui abjure la pudeur de son sexe : ma victoire est dans le séducteur qui tend des piéges à l'innocence ; mon aiguillon dans le blasphémateur qui, pour servir ma gloire, enseigne le néant....

Horrible raisonneuse, c'est dans le sombre empire du néant que je veux aujourd'hui te porter les derniers coups. J.-C. est immortel ; car il est Dieu. Mais l'homme est aussi immortel ; car il est sa plus noble image. O mort, pour te confondre à jamais, je viens dérouler devant l'homme le grand livre de ses destinées futures ; je viens entrer en lice avec les suppôts du néant qui s'efforcent d'avilir notre être et de dégrader le plus bel ouvrage de la création ; et je te demanderai à mon tour, au nom du Dieu ressuscité pour que nous ressuscitions avec lui, je te demanderai : où est ta victoire ? où est ton aiguillon ? *Ubi est, mors, victoria tua? ubi est, mors, stimulus tuus?* Mes frères, ce discours dont je puiserai les moyens dans les témoignages de la *raison* et de *l'autorité*, ce

discours ne sera qu'un cantique en l'honneur de Dieu qui a immortalisé l'homme, et en l'honneur de l'homme immortalisé par son Dieu; mais avant, saluons tous ensemble la reine de l'immortalité : *Regina cœli.*

PREMIÈRE PARTIE.

Il existe un Dieu! et cette vérité est aussi clairement empreinte dans l'œil d'un ciron que dans les écrits d'un Bossuet. Il existe un Dieu, et le ciel et la terre le proclament à l'envi. Il existe un Dieu que toute la nature atteste, comme elle atteste sa justice, sa bonté, sa sagesse. Or, si Dieu est juste, s'il est bon, s'il est sage, notre âme est immortelle.

Quel est le sort de l'homme? A combien de douleurs il est sujet? et que de douleurs nouvelles il se crée à lui-même! Avec les maux du corps, il souffre les maux de l'âme; avec les maux présens, le souvenir des maux passés le tourmente, la crainte des maux futurs pèse sur lui. Sa vie est une guerre continuelle, dit Job: *Militia est vita hominis super terram.* Dans les situations les plus heureuses en apparence, quel est encore le sort de l'homme? Des inquiétudes sans cesse renaissantes l'agitent; les joies et les honneurs irritent ses désirs; toujours il nage dans le vide et dans le trouble;

toujours il est entraîné vers un bonheur qui fuit toujours devant lui. Les autres créatures sont contentes de leur sort, l'homme seul est mécontent du sien. Eh ! que lui importent ses priviléges, s'il en est la victime ? Que lui importe le don cruel d'être la première des créatures, s'il en est la plus malheureuse ?

Grand Dieu ! j'ose élever jusqu'à vous mes soupirs : je ne suis point indigne que vous abaissiez sur moi la majesté de vos pensées. Vous m'avez fait capable de vous connoître et de vous aimer : quoi ! vous auriez pu allumer en nous le besoin d'une félicité chimérique pour nous tourmenter par d'inutiles efforts ! Vous n'auriez donné à l'homme la raison que pour éclairer l'abîme où il se débat dans ses fers ! Ah ! reprenez ce fatal bienfait. Mais non, le dieu de l'impie n'est point notre dieu. Si nous souffrons, sa justice paiera nos souffrances. Je désire une immortalité de bonheur, donc elle est en réserve dans ses trésors. Oui, nos adversités passagères sont des gages d'éternelles prospérités : la certitude d'une vie future, voilà le baume qui guérit toutes les blessures et toutes les plaies, *immortalitas, pulchrum medicamentum*, comme la créature immortelle est le plus fécond sujet de louanges au créateur : *Pulcher hymnus Dei, homo immortalis.*

Car, si l'avenir ne corrige point les déplo-

rables inégalités du présent, qu'elle est étrange la position de l'homme! Le roi de l'univers n'est plus qu'une tache honteuse dans le magnifique ensemble du tableau de la nature. Si le cercueil est la porte du néant, homme vertueux, quel est le prix de ta confiance et le salaire de tes nobles sacrifices? Pourquoi veiller tout le jour et faire une garde sévère autour de ton cœur irréprochable? Tu te crois sage et tu n'es qu'un insensé qui se fatigue à guerroyer contre des fantômes. Si tu dois mourir tout entier, quel est ton véritable intérêt? De saisir tout ce qui peut assurer ton bonheur ici-bas. Dès que l'âme est déshéritée dans l'avenir, c'est aux sens que l'empire appartient; eux seuls sont nos maîtres, nos gouvernans légitimes. J'avoue que la sainte image de la vertu nous attire par ses charmes, et qu'elle a ses plaisirs; j'avoue même que la vertu seroit bien étonnée de sa gloire, si elle pouvoit entendre le concert harmonieux qui résulte des clameurs de l'envie; mais n'exagérons pas les richesses qu'elle tire de son propre fonds. La solde chétive qu'elle reçoit sur la terre ne peut acquitter ses peines et ses combats. Si elle n'a rien de plus à espérer, ni à craindre, nous choisirons un crime utile.

C'est l'espérance et la crainte qui arment la conscience. Détruisez leur objet dans l'a-

venir, notre devoir est de ne plus aimer que nous dans le présent. Que tardé-je de trahir mon pays, de dépouiller le foible ? Le vice qui me rend heureux est ma loi suprême, et la lâcheté qui me conserve, mon asile. De si effrayantes conséquences ne démontrent-elles pas sans réplique la vérité que je prêche ? Exceptons l'athée qui, s'isolant de toute civilisation et amant secret de toute impunité, travaille dans les ténèbres à se creuser un sépulcre, bornant son orgueil à la putréfaction d'un cadavre : l'athée, impuissant à rien établir, même le doute : l'athée, qui secoue le joug de l'intelligence, le joug du bon sens, le joug de toute loi : l'athée, dont le savoir n'est qu'une indigence totale : l'athée, qui, se rangeant dans la classe des monstres, appartient à une espèce qui n'appartient point à notre ministère.

Otez le dogme de l'immortalité, la terre n'est plus qu'une grande illusion, un songe immense et comme un vide accablant : ôtez le dogme de l'immortalité, il n'y a plus que des esprits superbes qui semblent arracher de ses fondemens jusqu'à la raison, pour se faire, de ses débris, un rempart contre Dieu : ôtez le dogme de l'immortalité, je ne vois plus qu'une masse d'êtres indéfinissables, jetés dans l'espace, on ne sait à quel dessein, qu'un

hors d'œuvre posé sur le gouffre du temps qui l'engloutit comme un atome, qu'une scène énigmatique qui ne correspond à rien, et dont on ne peut ni deviner l'intention ni prévoir le dénouement. Cette chaîne qui, depuis notre origine, ne fait de nous qu'une seule famille, n'en réuniroit-elle les membres qu'ici-bas? ne demande-t-elle pas, en quelque sorte, à s'étendre au delà de ce que nous voyons? n'embrasseroit-elle que la génération d'aujourd'hui? et toutes les générations qui ont disparu de dessus la terre, seroient-elles étrangères à la génération qui vit sur leurs tombeaux? A quoi ferez-vous tenir cette chaîne, si son premier anneau n'est pas dans le ciel? Si vous ne me conduisez point au delà du période actuel, le moyen de garantir la sanction des devoirs que vous m'imposez! Je cherche en vain dans ce bizarre renversement d'idées les attributs de mon Dieu.

Oh! je ne suis plus étonné de la brûlante indignation de cet homme qui, trop enclin à la singularité pour être chrétien comme un autre, attaquoit également la philosophie et l'Évangile, parce que des deux côtés les places d'honneur étoient prises: hardi plagiaire, on diroit qu'il emprunte nos accens, ou plutôt qu'il a ravi à l'éloquence chrétienne sa foudre,

pour déchirer le masque et sillonner le front des chefs de l'impiété, qui, sous le hautain prétexte qu'eux seuls sont de bonne foi, prétendent nous donner pour les vrais principes des choses les inintelligibles systèmes qu'ils ont bâtis dans leur imagination, ôtant aux affligés la dernière ressource de leur misère, aux puissans et aux riches le frein de leur opulence, effaçant la ligne qui sépare le crime de la vertu, et sapant ainsi les bases de tout ordre et de toute justice; qui prennent une audace vague de pensée pour l'étendue du génie, la licence pour la liberté, l'obscurité pour la profondeur, et l'extravagance pour l'originalité; nient la vérité, nient le bien, nient le mal, nient tout autre devoir que celui de la conservation physique; disent à l'homme que son intérêt est la seule règle de sa conduite, ses forces, la seule mesure de ses jouissances, l'appréhension des lois, la seule retenue à ses excès.

Dieu souverainement équitable, permettez-moi de vous adresser encore la parole et de vous dire, avec vos prophètes : *Justus quidem tu es, Domine, si disputem tecum.* Vos impénétrables desseins sont au-dessus de tous nos raisonnemens. Souffrez cependant que je vous adresse encore cette plainte : *Verumtamen*

justa loquar ad te. Pourquoi suis-je presque tombé de découragement et d'amertume en voyant la paix des méchans ? Eux seuls ont obtenu la considération et la gloire : jusques à quand laisserez-vous triompher les coupables ? *Usquequo, Domine, usquequo peccatores gloriabuntur ?* Dans quel délaissement languissent l'humble vertu et la timide innocence? C'est donc en vain que mon âme est restée sans ride et sans tache : *Ergo sine causâ justificavi cor meum.* O pudeur, ô tempérance, ô charité ! vous n'êtes donc que d'inutiles chimères. Passions, enflez toutes vos voiles, nous périssons comme les méchans, vivons comme eux ! O Dieu, pourquoi abandonnez-vous l'homme pur et foible? *Quare obliviscéris tribulationis nostræ?* Quoi ! le juste qui vous adore et l'impie qui vous outrage, le protecteur de l'orphelin et le lâche qui l'opprime, le consolateur généreux qui essuie les larmes de la douleur et le barbare qui les fait couler, seroient égaux devant vous ! Qui expliquera ce désordre? *Quare via impiorum prosperatur?* J'ai dit : il n'en peut être ainsi : mon Dieu doit venger les bons et châtier les méchans : *Dixi, in corde meo : justum et impium judicabit Dominus.* Oui, il y a un autre monde qui réparera celui-ci. Le temps est un chaos; l'harmonie

est dans l'éternité. La vie future peut seule résoudre le problème de la vie présente. Oh ! avec l'immortalité, comme tout est grand, sublime, lumineux ! L'immortalité est la clef de la création : *Justum et impium judicabit Dominus et tempus omnis rei tunc erit.*

Se peut-il qu'il y ait des hommes qui possèdent une âme immortelle avec la froide indifférence de la montagne insensible qui recèle un trésor ? Au jour fatal qui leur découvrira ce trésor ignoré, il sera perdu pour eux. Se peut-il qu'il y en ait d'autres qui, par un prodige plus humiliant encore, étouffent le sentiment intérieur qui les presse, se ravalent au niveau de la brute, et dont l'ambition incompréhensible aspire à descendre ? Tandis que l'action continuelle de la raison et de la conscience s'oppose à leur abaissement et veut les élever, ils luttent péniblement contre elle, gravitent avec effort vers le néant, se font un espoir flatteur de s'ensevelir dans son horrible nuit, et se rendent ainsi les blasphémateurs de leur âme. Les insensés ! qui se privent du bonheur anticipé de converser un jour, unis d'intérêts et dans une éternelle société, avec les enfans de l'innocence, d'être les propriétaires des richesses que la nature divine renferme, d'être initiés aux secrets du Créateur, de lire

dans son sein le plan de la création et de comparer l'ouvrage avec le modèle. M. F., il n'y a plus de maux réels pour le vrai chrétien : quel est l'esclave qui auroit le droit de se plaindre aujourd'hui, si demain il doit s'éveiller le maître d'un empire? Le vrai chrétien est un roi en bas âge qui attend un trône avec sa majorité : ô mes frères, enorgueillissez-vous de votre vocation.

Race immortelle, comme l'apôtre le publioit devant l'aréopage, appréciez tout ce que vous êtes. Ce sentiment n'offensera point votre Dieu : sentir votre grandeur, c'est adorer la sienne. Usufruitier du monde, héritier substitué à ce riche patrimoine, incline-toi devant le nom auguste qui commence ta noble descendance; incline-toi devant celui dont tu retraces, quoiqu'à une distance infinie, la bonté dans tes affections, et l'immensité dans tes désirs. Mais, quoique l'homme soit le premier né de la création, à Dieu ne plaise cependant que je veuille lui faire oublier, en ce moment, les erreurs, les passions, les foiblesses qui l'affligent depuis sa funeste dégradation. Je viens lui montrer seulement la grandeur qu'il conserve au milieu de ses pertes. Ainsi un temple ruiné présente encore, dans la magnificence de ses débris, des vestiges de

son ancienne splendeur ; ainsi un roi précipité de son rang garde encore, sur un front blanchi par le malheur, des traces de son ancienne majesté.

Quoique l'homme soit déchu de tant de prérogatives, quelle autorité lui reste encore dans la nature! La terre est son empire ; tout le respecte et le craint. Les animaux les plus fiers frémissent sous sa main, se courbent sous son joug. Son regard élevé lit au ciel en traits de feu la patrie qui l'attend, et semble réfléchir la gloire de celui qui y règne : *Imago et gloria Dei est.* Toujours il se souvient de son ancien domaine et s'en souvient assez pour retrouver le sentier qui y conduit. Et les merveilles de notre intelligence! Je fais revivre, par ma mémoire, ce qui n'est plus; je crée, par ma prévoyance, ce qui n'est pas encore; par l'activité de ma pensée, je saisis ce qui échapperoit à mes yeux, j'habite dans tous les lieux et dans tous les temps. Ma voix articule quelques sons ; et les idées qu'ils expriment deviennent une propriété commune : ma main grave, crayonne ou écrit sur des feuilles légères; et elles atteignent les plus lointains rivages. Les nations s'entendent et se répondent des deux extrémités de l'univers; le siècle présent converse avec l'antiquité la plus re-

culée, et la dernière postérité conversera avec lui. L'homme police les cités, règle les mœurs, balance le sort des nations. Cet être qui n'est qu'un point dans l'espace ose en mesurer l'étendue, se frayer des routes nouvelles à travers les mers, planer jusqu'aux régions célestes, compter et nommer les étoiles, auxquelles il prête aussi sa lumière : il calcule leur marche, leurs révolutions; il entre même dans les abîmes de Dieu : *Spiritus omnia scrutatur, etiam profunda Dei.* Enfin, touchant de son âme au ciel et de son corps à la terre, roi entre le monde visible et le monde invisible, entre le temps et l'éternité, eût-il la foiblesse du roseau, au moins c'est un roseau pensant. Il ne faut pas que l'univers entier s'arme pour l'écraser, une goutte d'eau suffit. Mais quand l'univers l'écraseroit, l'homme seroit encore plus noble que l'univers, parce que l'homme sait qu'il meurt; au contraire, l'avantage que l'univers a sur lui, l'univers n'en sait rien. Qui jamais eût pu croire, M. F., que l'homme abjureroit un jour sa dignité, et que le fils du *Très-Haut*, las d'être ainsi appelé, diroit réellement à la pourriture : Vous m'avez *engendré;* et aux vers : Vous êtes ma *famille.*

Et cependant, M. F., on ne peut arrêter son

attention sur les miracles de la pensée, ni sur le privilége singulier et exclusif dont elle jouit, de ramener à elle le tableau du passé et du présent, de contenir, pour ainsi dire, la succession des âges, de combiner le futur dans les leçons de l'expérience : on ne peut arrêter son attention sur de tels miracles, sans joindre à un mouvement continuel d'admiration, l'idée d'un but digne d'une conception si grande et si haute. Pourrions-nous le découvrir, ce but, dans le souffle passager, dans l'instant fugitif qui compose la vie? Pourrions-nous le découvrir dans ce système général de destruction où devroit s'anéantir, de la même manière, et la plante aveugle, et l'homme responsable, parce qu'il est libre? Ne rapetissons pas ainsi notre sort : non, la vie, qui est un moyen de perfection, ne doit pas aboutir à une mort éternelle; non, l'esprit, cette source féconde de vérités, ne doit pas aller se perdre dans les ombres du néant; non, le sentiment, cette douce et pure émotion qui nous unit aux autres avec tant de charme, ne doit pas se dissiper comme la vapeur d'un songe; la conscience, ce rigide censeur de nos actions, ce juge si sévère et si imposant, auroit-elle le droit de nous tromper? La vertu béniroit-elle en vain son auteur? Et le besoin de le connoî-

tre cet auteur, besoin sublime, ineffable enchantement, n'est-il pas un gage assuré de nos espérances ?

Oui, quand je vois l'homme monter à la connoissance d'un Dieu, ce degré d'élévation me prépare, en quelque sorte, aux destinées supérieures de mon âme : je cherche une proportion entre cette faculté et tous les intérêts de la terre, et je n'en découvre aucune ; je cherche une proportion entre cette méditation sans bornes et les rapports de la vie, et je n'en aperçois point. Il y a donc, n'en doutons pas, quelque magnifique secret derrière tout ce que nous voyons ; il y a quelque étonnante merveille derrière ce mur qui tombera bientôt : Eh ! comment supposer que tout ce qui nous anime, nous guide et nous entraîne, soit un assemblage d'illusions et de prestiges? L'instinct de l'avenir presse tellement les hommes, que lors même qu'ils veulent l'effacer, ils lui rendent hommage par leurs folies. Ils se forgent une immortalité chimérique ; c'est pour elle qu'ils s'agitent et se tourmentent, que les uns se consument, que les autres entassent crime sur crime.

Hélas ! ils rêvent l'immortalité du temps, lorsque l'immortalité du ciel les invite ! ils rêvent la postérité ! Tribuns fameux, savans

publicistes, qui renverseriez le monde si votre langue étoit toujours la maîtresse de souffler la tempête, faites du bruit tandis que vous vivez : lorsque vous ne serez plus, l'oubli pèsera sur votre tombe, et tous les échos seront muets pour vous. Ils rêvent la postérité, comme si l'empire des passions finissoit où le sien commence ; comme si, dans cet espace qu'ils laissent derrière eux, il ne devoit plus y avoir d'intrigues ; comme si la vérité seule devoit y marquer les rangs, y assigner les places ; comme si les imposteurs à venir ne devoient pas usurper ses droits et envahir ses fonctions ! Ils rêvent la postérité ! Eh ! qu'importe la postérité à qui n'est que cendre et poussière ? S'il n'y a point d'opinion éternelle, qu'importe l'opinion des siècles ? La voix de la postérité retentit-elle aux tombeaux des Néron et des Caligula ?

Non, l'essence de notre âme n'est douteuse pour personne : je le sais, des docteurs avides d'argent et de bruit débitoient, naguères encore, leurs inconcevables rêveries au sein d'une capitale éclairée : on a vu une foule d'oisifs, intéressés par-dessus tout au maintien de l'ordre, s'empresser autour de leurs tréteaux, acheter une doctrine et des principes dont l'usage avoit été si désastreux, s'imagi-

ner savoir tout l'homme, parce qu'un scalpel bien affilé déplissoit bien délicatement sous leurs yeux tous ces innombrables filamens, entassés les uns sur les autres dans la substance du cerveau; croire qu'ils parviendroient à la retraite de l'âme et la forceroient dans son retranchement; qu'après avoir surpris enfin cette âme si long-temps impénétrable, ils l'offriroient à tous les regards, avec la preuve invinciblement acquise que la vertu et le vice sont des mots vides de sens, puisque nos penchans sont irrésistibles, si l'âme est matérielle. Se peut-il que des charlatans, assez déhontés pour répandre ces affreux systèmes, aient trouvé des admirateurs assez imbéciles pour les écouter avec avidité et les prôner avec frénésie? Je le répète, l'essence de notre âme n'est douteuse pour personne : il n'y a que l'impiété en démence ou le libertinage en infamie qui s'obstineroit à y voir des attributs réservés à la matière. On me demandera peut-être : mais nos organes détruits, l'âme n'est-elle point comme l'ouvrier qui, privé de son instrument, languit dans l'inaction? Ma réponse est facile à saisir.

Dans le cours de la vie, que de compensations auxquelles la matière n'aura jamais aucune part! Cette paix, cette douce sérénité,

cette satisfaction de soi-même, ce bonheur d'une action généreuse, ce compte délicieux que se rend chaque jour l'ami du pauvre, tout cela est-il l'ouvrage de nos organes? Le sombre voile de la nuit empêche-t-il mon âme de contempler l'astre du jour? Dans le silence de ses organes, mon âme parle à l'Éternel, s'enfonce dans l'océan de ses perfections, s'élève à lui par la louange : qu'importe à l'âme que le corps devienne poussière? Réduite à elle-même, elle n'en distinguera que mieux une existence qui ne sera plus partagée; son enveloppe brisée, elle n'en sera que plus libre dans ses élans. Que l'incrédulité délirante ou l'effronté cynisme affectent de confondre l'être pensant avec cette chair en lambeaux, ces ossemens épars, ces cendres froides, moi, je dis : Quoi! Dieu, par un premier acte de sa toute-puissance, aura tiré du néant un être, sa ressemblance la plus fidèle; par un second acte de sa toute-puissance, il aura uni l'être le plus noble au plus vil : et quand l'esprit aura tout fait pour la matière, quand il aura tout supporté et pour elle et par elle, l'instant où il est prêt de fuir pour n'être plus que lui, l'instant qui devoit marquer son triomphe, sera précisément celui que Dieu aura choisi pour opérer un troisième acte de toute-puissance, en

l'anéantissant, lorsque le chef-d'œuvre de la création alloit paroître! O Dieu, vous feriez donc des prodiges pour m'apprendre à vous haïr!

Toujours avide de jouissances nouvelles, notre âme impatiente ne s'élance-t-elle pas vers une félicité sans mélange? Qui peut calmer son indomptable désir? Non, ce n'est point un vain système que l'attente de l'immuable éternité. Ce sentiment impérieux, Dieu l'a gravé au dedans de nous avec le remords, pour servir la vertu et combattre le vice. Car l'immortalité, propice aux bons et redoutable aux méchans, trompe les affreux calculs de la scélératesse, dont le néant est le premier vœu et le premier besoin. Athées, anarchistes, spoliateurs engraissés de fraudes et de rapines, retenteurs odieux des héritages légitimes, tremblez, vous êtes immortels. Et vous qui êtes les tuteurs des malheureux, et dont la charité ratifie tous les comptes; et vous qui êtes les servantes de l'enfance et de la vieillesse abandonnées; et vous qui méritez si bien le nom de frères de ceux qui souffrent; et vous qui êtes condamnés peut-être à mendier un grabat dans les hospices fondés par vos pères, réjouissez-vous, vous êtes immortels. Qui peut mieux que l'immortalité enseigner à braver l'éclat des biens

fragiles de la terre? Que sont près d'elle ces parcelles que nous *arpentons* sur ce globe presque imperceptible dans l'ordonnance générale? Que la terre est petite à celui qui la regarde du ciel? Tous ces objets agrandis par la vanité ou par l'ignorance, que sont-ils, lorsqu'on les mesure avec les richesses d'en haut? Mais les témoignages de l'autorité vont confirmer les témoignages de la raison : c'est la *seconde partie*.

SECONDE PARTIE.

Oui, l'immortalité réclame en sa faveur d'autres preuves bien plus irréfragables encore. C'est la tradition constante des siècles et l'adhésion unanime des peuples : depuis qu'il y a des hommes, il y a eu des mânes révérés, des champs élysiens, ou le ciel ouvert à la vertu; un enfer, des tortures, des supplices réservés aux méchans. Dans cet amas d'erreurs bizarres dont le paganisme se compose, partout je distingue l'espérance d'une autre vie. C'est le dogme de la nature et de la foi générale. Étendez vos regards de l'aquilon au midi, de l'orient au couchant : l'idolâtre et le musulman, les nations qui adorent les astres, les habitans des sables brûlans de l'Afrique et ceux des glaces du nord, tout rend hommage à

l'existence future. Et les tribus sauvages qui n'ont que des sentimens (puissent-elles n'avoir jamais des opinions !) adressent-elles à des corps inanimés les honneurs qu'elles rendent à la mémoire de leurs chefs, de leurs bienfaiteurs, de leurs proches? Qu'on m'explique la coutume reçue chez plusieurs d'entre elles d'ensevelir avec les morts les objets de leurs affections, pour les servir au delà du tombeau?

Seigneur, vos créatures ont donc pu oublier votre unité, votre grandeur, votre puissance; et leur âme n'a pu oublier son immortalité! Ces éclatans témoignages seroient-ils altérés par les déclamations de quelques imposteurs téméraires qui ne séduiront jamais que des cœurs avilis? Je les entends répondre par un mot qui dans leur bouche répond à tout: *préjugé*, comme si la voix de l'univers étoit un *préjugé*. S'il est beau, quoique peu modeste, de contredire cette voix, il n'est pas heureux de n'y avoir encore opposé que des argumens puérils ou des fables absurdes. Il n'est pas très-péremptoire d'avancer : ce que tout le monde croit est un *préjugé*, dès que nous ne le croyons pas; personne ne doit affirmer quand nous doutons, ni douter quand nous affirmons. Je vois bien là une grande supériorité d'orgueil, mais aucune supériorité de

raison ; et jusqu'à ce qu'ils veuillent bien descendre à raisonner avec nous, ou convenir du moins que leur philosophie déroge quand elle raisonne, je serai en droit de dire que leur philosophie est si prodigieusement ridicule, qu'il ne faut rien moins que tout le mal qu'elle a fait, pour qu'il soit permis d'en parler sérieusement.

Que s'ils se récrient, ces maîtres du néant, qu'ils écoutent un de leurs disciples auquel ils viendroient à reprocher ses crimes, crimes qui ne seroient que les fruits de leurs leçons : qui sommes-nous vous et moi? Des machines organisées on ne sait par qui, ni comment, qui se meuvent aujourd'hui et cesseront demain de se mouvoir, des parties d'un grand tout que nous ne connoissons pas plus que nous ne nous connoissons nous-mêmes : C'est là votre doctrine, et c'est aussi la mienne que je tiens de vous. Il en résulte qu'en ma qualité de machine organisée, je ne dois rien à personne, comme personne ne me doit rien. Car, qu'est-ce que des machines peuvent se devoir réciproquement? S'il n'y a point de vie future, comme cela est dans vos principes et dans les miens, que signifient ces mots de vice et de vertu dont vous vous servez maintenant avec moi? Rien que des conventions sociales. Redouterois-je le mépris? Où avez-vous donc vu qu'on fût si

méprisé, quand on est riche et puissant? Il ne vous manqueroit plus que de me parler de remords; mais vous ne l'oseriez pas : quand tout périt avec nous, il est clair que le remords est un fantôme de l'imagination, un reste des idées de l'enfance. Vous et moi ne sommes pas capables de ces scrupules. J'ai *trompé*, j'ai *dénoncé*, j'ai *volé* pour m'enrichir; c'est assez bien, je crois, honorer mes maîtres et leur école. M. F., comment réfuter un si parfait logicien? Ainsi, la doctrine du néant met le sceau à toute corruption et achève d'étouffer toute conscience. N'a-t-on pas entendu de nos jours des sophistes de village, appuyés sur leurs instrumens rustiques, en face de cette Providence qui féconde leurs sillons, la nier audacieusement, méconnoître ses bienfaits et justifier leurs blasphêmes par leurs actions. Le matérialisme à la charrue! peste nouvelle, née de la *révolution*, et digne de sa mère.

Tant il est vrai, M. F., que les devoirs ne reposent que sur la certitude d'un avenir. Si tout meurt avec le corps, il faut que l'univers prenne d'autres règles, d'autres mobiles, d'autres lois; si tout meurt avec le corps, les maximes de l'équité, de la pudeur, de la reconnoissance ne sont plus que des abstractions insignifiantes; si tout meurt avec le corps, les

noms tendres de père, d'enfant, d'époux et d'ami ne sont plus que de vains titres qui nous abusent, puisque l'amitié n'est pas un nœud durable, que nos pères ne sont plus, que vos enfans ne seront point vos successeurs (car le néant n'a point de suite), et que l'union conjugale n'est qu'un assemblage fortuit, d'où sortent des êtres qui vous ressemblent, mais qui n'ont rien de commun avec vous qu'une destruction commune. Si tout meurt avec le corps, les annales domestiques ne sont plus que des lambeaux sans réalité; le culte des tombeaux une illusion; les cendres chéries quelques grains de poussière; les dernières paroles d'un mourant le dernier son d'une machine qui se dissout. Si tout meurt avec le corps, l'obéissance est une servitude et l'autorité une tyrannie. Voilà les sublimes conséquences du matérialisme. Chrétiens, vous l'avez vu, l'autel qu'il éleva au néant, a-t-il été chargé d'assez de crimes?

Voilà les sublimes conséquences de cette doctrine avec laquelle nous ne sommes plus que des *sujets* destinés à la voirie ou aux amphithéâtres; de cette doctrine dont Rome chassoit les prôneurs, en même temps qu'elle donnoit asile à tous les dieux; de cette doctrine qui désenchante la vie en décolorant toutes les perspectives; de cette doctrine avec laquelle

les ordonnances n'ont plus de force, les mœurs plus de sanction, les propriétés plus de garantie; avec laquelle il n'y a plus que la crainte qui empêche l'indigent de tout ravir et de tout garder; de cette doctrine avec laquelle il n'y a plus que licence, confusion et brigandage; de cette doctrine enfin dont le privilége qu'elle ignore est de séparer dès cette vie les bons d'avec les méchans.

Car, qui est-ce qui ne croit pas à l'immortalité de l'âme? Sont-ce les rois jaloux du bonheur de leurs peuples et économes de leur sang? Sont-ce les Bourbons, dont la couronne n'a de prix à leurs yeux que parce qu'ils attendent la couronne sans épines de leur bon aïeul saint Louis? Est-ce notre Berry si soudainement et si inhumainement ravi à notre amour, qui, par l'héroïsme de sa foi, conquit en six heures l'éternité du ciel? Sont-ce les ministres, qui, placés entre le trône et la chaumière, sont les appuis de l'un et les protecteurs de l'autre? Est-ce le guerrier qui d'une main défend son pays et de l'autre secourt le malheur? Dans quel but, sans notre immortalité, paieroit-il de son sang quelques lignes d'épitaphe? Est-ce le magistrat, dont la balance ne fléchit jamais devant le pouvoir, et dont la noble impartialité est le bouclier de la foi-

blesse? Est-ce le négociant délicat, dont les calculs scrupuleux recommandent le nom à la confiance et tournent encore au profit de l'infortune? Est-ce le père de famille laborieux et honnête, dont la probité appelle l'estime sur lui-même et sur ses enfans? Est-ce la mère vertueuse, dont chaque mot est une leçon et chaque action un exemple? Est-ce l'artisan, tranquille observateur des lois divines et humaines, qui regarde sans envie la fortune de son voisin, et remercie le ciel de son pain de chaque jour? Est-ce le pauvre soumis à la Providence, à qui sa détresse n'arrache aucun murmure et qui marche d'un pas ferme dans les voies de la résignation? Non, non, ceux-là la croient, espèrent et aiment. Avec quel charme l'innocence s'abandonne à l'encourageante pensée d'un avenir! avec quel ravissement elle embrasse cette immortalité, son véritable apanage! Une âme pure voudroit-elle démentir le sentiment intime de son excellence et de sa glorieuse destination? De la nuit même de sa triste demeure, elle s'avance, humble et confiante, jusqu'aux jours sans nuages des années éternelles. Celui qui ne craint pas les regards du ciel ne demande pas à la terre de le couvrir pour jamais.

O néant, ils t'adressent leurs vœux ces con-

quérans sans oreille et sans entrailles, ces blasphémateurs forcenés, ces écrivains séditieux, fléaux des nations et des empires, ces vieillards impudiques qu'on a le droit de comparer à des montagnes couvertes de neige qui renferment dans leur sein des volcans enflammés, ces calomniateurs barbares qui tuent les réputations, ces oppresseurs implacables qui désolent la patience, ces insatiables vautours de la société dont ils rongeroient jusqu'à la dernière fibre, ces époux scandaleux pour qui le flambeau nuptial n'est qu'une torche de discorde, ces consciences cadavéreuses presque sourdes à la voix du remords, ces reptiles venimeux qui se glissent sous le toit modeste de la sécurité imprudente pour ne laisser que des larmes à la mère et à la fille déshonorées, ces femmes hardies dont le front ne rougit plus, ces ambitieuses idoles qui viennent rivaliser dans nos temples avec un Dieu caché, ces apprentis d'indifférentisme qui auroient peur de compromettre leur raison en marchant sur les traces de nos grands hommes, ces statues insensibles aux grandes leçons de la nature, qui jugent ses opérations les plus intimes, ces fanfarons de débauche, traînant avec peine leur jeunesse décrépite et la précoce ignominie de leurs excès, ces lâches tyrans du misérable

auquel ils raviroient sans pudeur le lit où sa douleur veille et jusqu'aux haillons qui le couvrent, ces hypocrites infâmes qui trafiquent de ce qu'il y a de plus sacré pour arriver à ce qu'il y a de plus vil, ces avares durs et froids comme le métal qu'ils enfouissent : voilà, voilà ceux qui appellent le néant, parce que l'immortalité les accuse ; que dis-je ? ils appellent le néant !... Est-ce que le néant a une voix pour leur répondre ? Ils mentent pour s'étourdir !

En effet, M. F., pour embrasser le parti du néant, il faut des motifs bien convaincans et bien irrésistibles. Il n'est pas naturel que l'homme hasarde un intérêt aussi sérieux que celui de son éternité, sur des motifs légers et frivoles ; rien n'approche de l'extravagance de l'impie, s'il lui reste des doutes. Or, qu'est-ce qui détermine un incrédule à ce parti affreux ? pressez-le, et vous n'aurez que des lectures vagues, des arguties usées, des autorités suspectes, tous les vices, toutes les passions, et la lie de tous les siècles. Voudroit-on exposer ainsi le bonheur ou le malheur d'un seul jour de son existence ? Où est donc la crédulité ? Notre espérance à nous, n'est-elle pas assise sur un fondement nouveau ? Rappelons-nous qu'il exista, il y a un quart de siècle, car, avec certains esprits, l'exactitude chronolo-

gique est de rigueur ; rappelons-nous qu'il exista une puissance, la plus épouvantable qui ait jamais existé, une puissance qui s'étoit fait un système et un devoir de nommer vertu ce qui étoit crime, et crime ce qui étoit vertu, de traiter la vertu comme partout ailleurs on traite le crime, et le crime comme partout ailleurs on traite la vertu.

Mais rappelons-nous aussi que cette puissance, en même temps qu'elle faisoit à Dieu la grâce de lui délivrer un certificat de vie, faisoit à l'homme la grâce de lui délivrer un certificat d'immortalité. Rappelons-nous que malgré les efforts de cette puissance, le crime et la vertu, le bien et le mal, et avec eux le dogme de l'immortalité n'en sont pas moins restés dans la conscience des hommes ce qu'ils étoient, ce qu'ils seront toujours, et ont bientôt repris leur place dans le langage général, dès qu'il a été permis d'appeler les choses par leur nom : voilà ce qui ne doit jamais être oublié, et ce qui constatera l'indestructible force des vérités morales, lors même qu'une immoralité épidémique gangréneroit tous les cœurs. Jeunes chrétiens et jeunes Français, que nous voyons, avec tant de joie, autour de nos chaires, quoique prétendent les impies qui assiégent votre âge, cette vie rapide a de longues

suites; nos destinées ne s'accomplissent pas entre le berceau et le tombeau; et l'homme, en passant sur cette terre, si souvent arrosée de ses larmes, ne recueille pas les hautes idées de Dieu, d'ordre et de justice, comme un tribut qu'il doit bientôt porter au néant.

Je ne sais si, parmi ceux qui m'écoutent, il n'en est pas quelques-uns en qui cette foi de l'immortalité est endormie, peut-être même entièrement étouffée : ils se privent d'un grand bonheur, celui d'espérer. Hélas! on se laisse quelquefois bien mollement et bien imprudemment détourner des croyances tutélaires! Et qu'il y a de cruauté à pousser des âmes naturellement bonnes jusque dans l'abîme du néant! Que ne perdroient pas les opprimés, si on leur ôtoit le refuge de l'avenir? Combien la sensibilité et la tendresse souffriroient de la crainte de ne plus retrouver leurs amis? Il est si doux de croire qu'on reverra ceux qu'on pleure! et qui de nous n'a pas pleuré? Il est si doux de penser que nos humbles prières peuvent les servir auprès de Dieu, qu'il faut s'étonner que des hommes aient entrepris de nous détacher d'un dogme si désirable. Si le dogme de l'immortalité ne nous eût pas été révélé par Dieu même, il semble que le besoin de notre âme auroit su l'inventer, pour assurer une

grande consolation à la douleur, un grand motif à la vertu, et une grande indemnité aux bienfaits. C'est un spectacle bien étrange que celui de ces hommes chez lesquels l'absurdité prend la place de la sagesse, et pour lesquels l'impiété est un sujet de triomphe, qui travaillent, avec acharnement, à détruire leur plus beau titre et se réjouissent de l'avilissement où ils s'enfoncent, dont la haine pour le *sens commun* est si opiniâtre, qu'elle les jette dans toutes les erreurs qu'il condamne; trouvant plus facile le mensonge que la vérité, raillant la crédulité des pères pour absoudre l'incrédulité des fils, abjurant toutes les traditions révérées, appelant conviction le besoin honteux de ne point reconnoître d'avenir, et justifiant le néant par la nécessité de l'admettre en faveur du remords.

Pour nous, en ce jour solennel de l'immortalité divine, célébrons l'immortalité humaine, cette immortalité qui appuie sur les bords de l'infini la seule base solide de notre confiance; cette immortalité, sans laquelle on bannit le créateur de l'univers, en dégradant la créature; cette immortalité, foi précieuse aux bonnes consciences, vœu suprême de notre nature, titre de noblesse ineffaçable; cette immortalité, unique stimulant de la fidélité à nos devoirs,

actif encouragement au bien, frein nécessaire contre le mal. Apôtres insensés du néant qui, par un renversement sacrilége, travaillez à spiritualiser la matière et à matérialiser notre âme, lâches corrupteurs de la jeunesse, humiliez-vous dans l'abjection de vos funestes doctrines. Nous, chrétiens, orphelins sur la terre parce que notre père est dans le ciel, nous, chrétiens, nous saisissons avec transport la douce certitude d'un avenir qui soutiendra notre foiblesse, adoucira nos peines, sanctifiera nos joies, consacrera nos mérites, divinisera notre âme dans la vie présente et dans la vie future.

SUR L'ÉTABLISSEMENT
DU CHRISTIANISME.

EN PRÉSENCE

DE S. A. R. LA PRINCESSE CAROLINE DES DEUX-SICILES, DUCHESSE DE BERRY, DANS L'ÉGLISE DE SAINT-MARTIN DE MARSEILLE, LE 2 JUIN 1816, JOUR DE LA PENTECÔTE.

Dominus dabit verbum evangelizantibus virtute multâ.

Le Seigneur donnera aux prédicateurs de son évangile un langage de force et de vertu.

Ps. 67.

MADAME, (1)

QU'ILS sont grands, même dans les livres de nos ennemis, les modernes prédicateurs de la doctrine évangélique! Si on considère l'objet de leurs pieuses et lointaines expéditions, quoi de plus admirable que ce long

(1) Madame la duchesse de Berry.

enchaînement de travaux, pour arracher des nations entières aux ténèbres du mensonge? Si on considère les moyens, c'est la prière, la charité et la résignation. Si on considère les agens, ne sont-ils pas dignes des regards du ciel et de la terre ces voyageurs infatigables, renonçant à toutes les liaisons du sang, à toutes les douceurs de la vie, à toutes les promesses de la fortune, pour aller humaniser des contrées sauvages? Si on considère les obstacles, quoi de plus difficile à vaincre que l'intempérie des climats, l'aspérité des lieux, la profondeur des fleuves, les astuces de la défiance, et quelquefois les raffinemens de la barbarie? Si on considère le succès, peut-on ne pas s'étonner comment tant de vieilles idoles s'écroulent devant quelques missionnaires sans armes, sans or, sans crédit, expirans ensuite sans faire entendre d'autres soupirs que ceux de l'amour divin?

Mais qu'ils sont bien plus grands encore les ambassadeurs immédiats de Jésus, les premiers hérauts de ses actions et de ses vertus, qui, la trompette des miracles à la bouche, sonnent la résurrection du genre humain, ces propagateurs intrépides de la vérité qui ne craignent que de déplaire à leur maître; ces philosophes sans philosophie qui enseignent la

sagesse du ciel, ces humbles docteurs qui font la loi à tous et ne la reçoivent de personne, ces conquérans spirituels qui déclarent hautement que Jésus le crucifié est le Messie, le fils du charpentier, l'oint du Seigneur, la victime de la mort, l'auteur de la vie. Examinez, je vous prie, l'entreprise : jamais prince, jamais empire, jamais république conçurent-ils un si grand dessein ? celui de changer toutes les religions établies, parce qu'un homme mort sur un gibet l'ordonne ainsi !

Ah ! M. F., celui qui les envoie, pour mieux démontrer qu'ils sont envoyés par un dieu, fondera sa religion par des moyens qu'un dieu seul peut employer, parce que lui seul les connoît ; il déconcertera le monde par un spectacle que le monde n'avoit pas encore vu. Non, ce n'est ni par la voix du raisonnement ni par l'art de bien dire que le monde sera conquis. Tout se fait par une énergie secrète qui persuade contre les règles, ou plutôt qui ne persuade pas tant qu'elle captive l'intelligence ; énergie qui s'accroît d'une irrésistible simplicité qu'on ne remarque pas, mais qui agit. La religion de Jésus arrive comme une étrangère : cependant elle ne mendie pas de secours ; elle se crée à elle-

même des défenseurs qui courront à la mort jusqu'à effrayer ses ennemis, jusqu'à faire honte, par leur patience, aux lois qui les condamnent, et obliger le législateur à les révoquer. Les savans se rendent après s'être quelque temps débattus; la foi les prend dans ses filets, et déchire les filets de leurs vaines subtilités, où ils tâchoient de prendre les âmes curieuses. Enfin, lorsque tout est contre elle à son apparition, qu'y a-t-il de plus divin que la religion chrétienne marchant à son but, conduite par la main invisible qui la protége? Qu'y a-t-il de plus divin que la conversion du monde à la loi de Jésus, soit qu'on envisage la violence des obstacles et la rapidité des succès : *première partie;* soit qu'on envisage la foiblesse des moyens et la grandeur des événemens : *deuxième partie.*

Esprit-Saint, les triomphes de la foi sont votre ouvrage; en racontant les victoires des apôtres, je célèbre vos merveilles. Aussi avec quelle confiance je réclame vos lumières pour moi et pour les fidèles qui m'écoutent! Esprit créateur, Esprit maître des esprits, descendez, venez à notre secours; sans vous, sans vos célestes influences, sans vos inspirations tutélaires, que deviendrions-nous? *Veni creator Spiritus, mentes tuorum visita, imple su-*

pernâ gratiâ quæ tu creasti pectora. Depuis l'origine des temps, que de titres pompeux et tendres la foi vous décerne! Vous êtes le présent le plus cher de la miséricorde divine, la fontaine élevée où les malheureux viennent comme à une source intarissable puiser la vie et la santé : vous êtes la flamme qui échauffe, féconde, épure; la charité qui embrasse tous les hommes et n'en compose qu'un peuple de frères; la bonté onctueuse et insinuante qui suffit à tout et dédommage de tout : *Qui paracletus diceris, donum Dei altissimi, fons vivus, ignis, caritas, et spiritalis onctio.* Qui oseroit calculer les trésors de votre munificence? ô vous, le doigt de Dieu qui remue le monde, le dispensateur de ses grâces, le gardien de ses promesses; ô vous, dont le langage est si doux, si pénétrant, si irrésistible, que vos oracles soient toujours sur nos lèvres et au fond de nos consciences! *Tu septiformis munere, dextræ Dei tu digitus, tu rite promissus Patris, sermone ditans guttura.* Allumez devant nous le fanal de la vérité, qui dirigera nos pas incertains; environnés de périls, vous seul pouvez nous dérober à un naufrage inévitable : *Accende lumen sensibus, infunde amorem cordibus, infirma nostri corporis virtute firmans perpeti.* Il n'appartient qu'à vous de

dompter l'ennemi qui nous poursuit sans cesse. La paix est à nous, si vous combattez avec nous, et nous appendrons la couronne à vos temples : *Hostem repellas longiùs, pacemque dones protinùs ; ductore sic te prævio vitemus omne noxium.* Sans vous, qui entreprendroit d'exalter les inénarrables attributs du père et de son verbe ? vous seul pouvez suppléer à nos hommages imparfaits et à nos foibles cantiques ; vous seul pouvez donner du prix et une agréable odeur à l'encens de nos prières ; perdus dans l'épais tourbillon qui nous emporte et nous égare, ce n'est que sur vos ailes que nous montons jusqu'au trône de Dieu ; ce n'est qu'illuminés par vos rayons que nos yeux aperçoivent, à travers leurs voiles mystérieux, les scènes ravissantes, les immortelles décorations des tabernacles où vous régnez : *Per te sciamus da patrem, noscamus atque filium, te utriusque spiritum credamus omni tempore.* Louange au père, louange au fils, louange à vous, Esprit-Saint ! gloire à l'adorable trinité ! gloire à l'esprit triomphateur qui a soumis et l'enfer et le monde ! gloire à l'esprit conservateur, sans lequel l'univers retomberoit dans le chaos ! gloire à l'esprit conducteur, qui nous guide comme par la main dans les voies difficiles de notre pélerinage ! Oui, gloire à

vous, Esprit-Saint, sans lequel nos esprits languiroient vides de pensée, de croyance et d'action, sans lequel aucune affection généreuse ne remueroit nos cœurs, sans lequel les portes de l'immortalité ne seroient jamais ouvertes pour nous! *Sit laus patri, laus filio; par sit tibi laus spiritus, afflante quo mentes sacris lucent et ardent ignibus.* Gloire enfin à l'esprit sanctificateur par lequel, Marie, que j'invoque en votre nom, est devenue la reine du christianisme!

PREMIÈRE PARTIE.

MADAME,

Jésus meurt, et la face du monde va se renouveler : mais il étoit nécessaire qu'empreinte du sceau de la divinité, sa doctrine brillât de tous les rayons d'une intervention céleste. Et cependant c'est dans une crêche qu'elle a commencé par les larmes. C'est du sein de l'humiliation qu'elle étoit apparue au monde avec les oracles de la vérité; c'est dans les profondeurs de l'obscurité que ses premiers accens ont été entendus pour retentir ensuite dans les prodiges et les bienfaits de son auteur,

pour être gravés au Calvaire, sur le bois de l'infamie, et au sépulcre sur la pierre de l'immortalité.

Jésus meurt; mais il lui est réservé d'appeler à lui toutes les créatures. O Jérusalem, poussez des cris de joie : vous qui étiez stérile, vous aurez bientôt d'innombrables rejetons. Que votre fécondité vous étonne, rassasiez vos yeux de votre gloire, que votre cœur s'admire et s'épanche : le regard prophétique du saint roi avoit entrevu l'immense explosion du Cénacle et la surface de la terre changée par l'effusion de l'esprit divin ! Comme les vibrations de sa lyre frémissent encore après trente siècles ! Ses chants participent de l'éternité, et ils sont devenus la poésie de toutes les nations chrétiennes : que les expressions en sont belles ! De tous les points de la terre les hommes se ressouviendront du Seigneur et se convertiront à lui ; il se montrera, et toutes les familles en corps de peuples s'inclineront : *Reminiscentur et convertentur ad Dominum omnes fines terræ, et adorabunt in conspectu ejus omnes familiæ gentium :* c'est que la force de Jésus est sa vérité, et sa magnificence sa parole. Mais quoi ! il remonte au ciel qui l'attend ; et il laisse sur la terre des enfans qui le pleurent. L'ouvrage de sa clémence n'est

qu'ébauché, et il l'interrompt! Quels ouvriers choisira-t-il pour le terminer?

Il ne le confiera ni à l'orgueil ni à la science, quoique Dieu n'accorde à ses instrumens, même lorsqu'ils semblent décider de tout, que ce qu'il leur faut pour être les instrumens de ses desseins. L'homme s'agite, mais Dieu le mène. Les ministres de Jésus ne viendront pas après lui enlever les richesses ni répandre le sang des vaincus, mais offrir leur propre sang, et laver dans celui de leur chef les peuples qui ne le connoissent pas encore : ils viendront comme lui, sans être excités par aucun motif d'ambition; la charité, voilà toute leur puissance : mais cependant le monde est contre elle; et que peut-elle contre lui? Que peuvent des prédicateurs sachant à peine épeler l'alphabet de leur langue, contre des prédicateurs dont toutes les langues sont tributaires? Pour annoncer l'Évangile à toute créature, il ne faut rien moins que l'action du créateur; c'est un nouveau chaos à débrouiller; c'est une nouvelle terre à former à une croyance nouvelle; c'est un ciel nouveau à montrer à une nouvelle justice; c'est une œuvre enfin à laquelle six jours ne suffisent plus. Que de passions, que de préjugés, que d'antécédens à soumettre! Que d'obstacles et par rapport aux

temps, et par rapport aux esprits, et par rapport aux cœurs! Voilà la grande mission ouverte par Jésus, continuée pendant dix-huit siècles, et qui ne finira qu'avec l'Église.

Rassemblez, M. F., dans votre imagination, toutes les résistances qui peuvent balancer un grand changement, et vous n'aurez qu'une foible idée des obstacles que l'Évangile rencontre. Quels cultes! quels sacrifices! quelles mœurs! O désastreuse et humiliante époque où le monde étoit le jouet d'effrontés déclamateurs dont les leçons desséchoient l'âme au lieu de la nourrir, qui ne cherchoient qu'à séduire par l'enflure des mots et le faste des sentences, vantant la retraite et la médiocrité, lorsqu'ils mendioient à genoux les honneurs et les richesses; où ces jongleurs si polis, si ingénieux, si éclairés, exposoient leurs enfans, (comme les philosophes se ressemblent à travers les âges!) torturoient leurs esclaves, traînoient la prostitution jusque dans leurs sanctuaires; où on érigeoit la force en loi et l'erreur en vérité; où la corruption étoit sans digue, et la barbarie sans vertu; où les rênes sociales flottoient entre l'anarchie et le despotisme; où les chefs des nations montoient au rang suprême par des forfaits; où le libertinage étoit sans voile, et la cruauté sans remords; où de

fiers habitans du Danube venoient mourir avec grâce sur les bords du Tibre pour divertir une multitude de tyrans ; où la première des cités participe, assise sur le tombeau des empires qu'elle a détruits, à la putréfaction qui s'en exhale ; où les plus monstrueuses extravagances étoient ennoblies par leur antiquité, embellies par les fictions des poëtes, chéries par la foule crédule que berçoient encore la vanité des apothéoses et la pompe enchanteresse des spectacles.

Et les préventions du judaïsme! Les juifs attendoient un messie qui, portant jusqu'aux extrémités du monde ses armes triomphantes, réuniroit tous les peuples autour de lui et asserviroit l'univers : cette espérance d'un règne heureux et florissant, cette perspective d'une gloire sans nuages les encourageoient contre la rigueur des infortunes et l'amertune des châtimens : et voilà qu'ils renonceroient à l'avenir; voilà qu'ils reconnoîtroient dans la victime du Calvaire le roi qui devoit enchaîner tous les autres rois..... Et les préventions du paganisme, plus hostiles encore! Ces préventions, formant le corps de la religion publique, se trouvoient, en quelque sorte, sous la sauvegarde des autels; et comme un lien nécessaire joint les intérêts de la religion et

les intérêts du trône, c'étoit donc occasioner des mouvemens dangereux pour celui-ci, que d'offenser les préventions qui défendoient celle-là. Aussi le paganisme bâtissoit des temples au génie de ses empereurs, et les empereurs regardoient le paganisme comme le plus solide fondement de leur autorité.

Belle leçon, M. F., trop oubliée par les faux sages de nos jours! Est-ce que les colonnes de la religion et de l'État ne sont pas assises sur la même base? Est-ce que les trônes ne s'appuient pas sur les autels? Est-ce que celui qui tient en bride les flots de la mer, n'est pas aussi le seul qui réprime les orages des passions? Est-ce que la religion ne pénètre pas les âmes de ces hautes pensées qui rendent familier l'héroïsme des vertus? Est-ce qu'elle n'est pas, dit excellemment Bacon, l'aromate qui empêche la science de se corrompre? Est-ce qu'il exista jamais de société sans culte? Est-ce que la religion n'est pas la plus sûre garantie de la fidélité et de l'obéissance? Est-ce que le juge de toutes les consciences n'est pas aussi le gardien de toutes les propriétés? Est-ce que, sans religion, on peut mettre en œuvre les principes conservateurs? Est-ce que la religion n'enlace pas toutes les institutions de ses racines multipliées et profondes? Est-

ce que la protection qu'elle réclame ne consiste pas surtout à la défendre des insultes de l'écrivain qui doit la respecter, et des dédains de l'homme en place qui doit la faire respecter aux autres? Enfin, est-ce que tout État n'est pas un vaisseau mystérieux dont le gouvernail est dans le ciel?

Comme il n'y a que le ciel qui pétrisse, façonne, incline où il veut le cœur de l'homme: Dieu, arbitre des cœurs, jetez un regard sur l'ouvrage de vos mains; votre Providence se doit ici un miracle, il s'opère. J'aperçois votre député qui prêche, à des peuples ivres d'ambition, l'évangile de l'humilité; à des peuples qui ne respirent que la guerre, l'évangile de la paix; à des peuples avides de brigandages, l'évangile de la pauvreté; à des peuples esclaves de toutes les voluptés, l'évangile de la pénitence: et ces peuples l'écoutent, et ils se donnent à lui, et ils sont chrétiens. Je vous le demande, M. F., quelle religion sera une religion divine, si ce n'est pas celle qui a sur l'homme plus de pouvoir que le cœur même de l'homme? Cherchez d'ailleurs une cause naturelle à tant de victoires: est-ce l'inconstance des passions? nommez celle qui favorise le christianisme ou qui en est favorisée, celle qui ne le combat point ou qui n'en est pas combattue. Est-ce à la force

de la raison que vous attribuerez ce changement subit? quelle raison que la raison tant prônée avant l'Évangile! Comment s'est-elle réveillée tout à coup cette raison si long-temps endormie? Comment cette raison présomptueuse et altière embrasse-t-elle tout à coup une doctrine qui étonne par sa nouveauté, déconcerte par sa sublimité, effraie par son austérité? Comment se font-elles jour à travers toutes les objections, des vérités si insolites? Comment des illétrés osent-ils dire à l'orgueil que leur maître déteste la vaine science que l'esprit humain usurpe, et qu'il aime la docte ignorance que la loi divine prescrit? *Nihil ultrà scire, omnia scire est.* Ou bien, dit Bossuet, travailloient-ils sous terre, les apôtres et leurs premiers disciples, pour établir tant d'églises en même temps, sans que l'on sache de quelle manière? Comment ces législateurs d'une nouvelle espèce ont-ils réussi à mûrir la plus abondante récolte de vertus là où les plus célèbres législateurs avoient à peine tracé quelques sillons ingrats? Est-ce dans leur barque qu'ils avoient découvert le secret de leurs merveilleux talens? *Scientia piscatorum stultam fecit scientiam philosophorum.*

Peut-être recouroient-ils aux adroits ménagemens de la prudence? Non, M. F., et

c'est ici que les obstacles vont aller en croissant; car, voici ce qu'ils déclarent à leurs ennemis : La beauté de la religion de Jésus, est, par les indemnités qu'elle promet et les châtimens dont elle menace, de faire, dès cette vie, le bonheur des justes par l'espérance, comme de troubler par la crainte la sécurité des méchans ; et, après avoir composé notre triste existence de la longue lutte de l'innocence contre le vice, d'offrir au dénouement la palme à l'innocence : la beauté de la religion de Jésus est d'être née dans la dernière classe du peuple. Elle console les petits auxquels les grands ne pensent point et dont ils détournent leur attention. La beauté de la religion de Jésus est de corriger les mœurs de la multitude. Est-il un homme plus patient dans ses maux qu'un chrétien, plus exact à ses devoirs, plus chaste dans ses habitudes? Nous fuyons vos théâtres où le sang de vos semblables est une jouissance pour vos yeux, et où l'homme est si outrageusement dévoué aux plaisirs de l'homme : nous visitons les pauvres, nous soignons les infirmes: poursuivis comme des bêtes fauves, avons-nous exhalé le moindre murmure? On nous égorge; nous tombons sous la main qui nous frappe, en bénissant la main qui nous protége : quel fidèle fut jamais engagé dans une conspi-

ration? Admirez au contraire les blessures dont plusieurs de nos disciples sont couverts, guerriers magnanimes qui affrontent pour vous la mort dans les combats.

Des reproches de cette espèce n'étoient-ils pas une difficulté de plus? Une telle morale n'étoit-elle pas la censure de la morale qui régnoit alors? Ne troubloit-elle pas alors les consciences, ainsi qu'on en accuse les nouveaux apôtres de nos jours? Et comment, ainsi que de nos jours, troubloit-elle les consciences? En prêchant la justice, le pardon des violences, le respect des devoirs; en proscrivant le vice, la haine, la révolte; en faisant la guerre à tout ce qui ne veut ni culte, ni ordre, ni obéissance. Ah! rendons-lui grâces au nom de la société qui ne retrouvera chez nous le repos que lorsque plus de consciences encore auront été troublées de la sorte: les tribunaux aussi troublent les consciences, mais ils les troublent pour punir, et les apôtres pour convertir.

Car, voici ce qu'ils déclarent à leurs ennemis, au sein des plus folles croyances: L'univers sorti du néant à la voix de la sagesse et de la bonté infinies, la créature dirigée par un Dieu qui l'observe avec la tendresse d'un père et la sévérité d'un juge, d'éternelles délices réservées à la vertu, et des peines éternelles ré-

servées au crime en des régions impérissables comme la vengeance qui les forma, régions maudites où le temps est immobile, et qui resteront encore quand l'univers aura été enlevé, ainsi qu'une tente dressée pour un jour; un Sauveur qui, placé entre la majesté suprême et l'humaine foiblesse, désarme l'une et rassure l'autre; la résurrection des corps, un jugement dernier, et par-dessus tout, la glorieuse ignominie de la croix: voilà ce que prêchent les apôtres, ce qu'eux seuls ont enseigné, sans prédécesseurs qui leur eussent frayé la route, sans successeurs qui puissent faire autre chose que répéter leur enseignement; enseignement qui, par sa nature, devenoit un obstacle insurmontable en apparence au succès de leur entreprise.

En effet, les apôtres ne sont pas des hommes prévenus qui débitent avec emphase des opinions sucées avec le lait, ni des spéculatifs qui, ayant rêvé dans leur cabinet sur des points métaphysiques, font leurs idoles de leurs systèmes. Ils ne disent pas : Nous avons médité. Ils disent: Nous avons vu, nous avons entendu. Si c'est la vérité, qu'y a-t-il à répondre? S'ils inventent, que prétendent-ils? S'ils attendent quelque prix de leurs travaux, c'est dans cette vie ou après la mort. D'espérer pendant cette

vie? la haine, l'obstination, le nombre de leurs ennemis ne le permettent guère. Se retranchent-ils dans l'avenir? dans ce cas, il est incontestable qu'ils ne cherchent pas à tromper; et si la certitude de vivre dans l'histoire a pu flatter ces hommes grossiers jusque dans leur bateau, je dirai à mon tour : Pour voir de si loin les conséquences de leurs rapides triomphes, les apôtres étoient donc des hommes inspirés.

Leurs rapides triomphes! ce qui rend surtout merveilleux l'établissement de la religion, c'est de voir qu'il s'est opéré en si peu de temps; et le temps est le père des ouvrages des hommes, comme il en est le destructeur. En moins de trente ans, les apôtres ont déjà rempli la terre de leurs victoires et de leurs conquêtes. Le docteur des nations loue Dieu de ce que la prophétie de Daniel est accomplie : *In omnem terram exivit sonus eorum.* Le disciple chéri se plaît à écrire que la foi chrétienne est maîtresse du monde : *Hæc est victoria quæ vincit mundum fide nostrâ.* Tacite raconte dans ses Annales, que cette même foi, quoique réprimée par le fer et par le feu, s'étendoit non-seulement dans la Judée, mais encore jusque dans la capitale de l'univers : *Repressaque in præsens exitialis superstitio, rursùs erumpebat non modò per Judæam ori-*

ginem ejus mali, sed etiam per urbem. Pline-le-Jeune informe l'empereur Trajan que la foi nouvelle occupe les cités et les bourgades, et que les dieux n'ont plus d'asile : *In Asiâ propè desolata esse templa deorum, quòd christiana religio non tantùm civitates, sed etiam vicos occupasset.* Et, en descendant un peu les âges, écoutons Justin le martyr qui soutient avec confiance que déjà il n'y a aucune race d'hommes, soit barbares, soit policés, chez lesquels on n'offre des vœux et des sacrifices au Créateur, par le nom de Jésus qui a été crucifié : *Non est ullum hominum genus, sive Barbarorum, sive Græcorum, apud quos, nomine Jesu qui crucifixus est, preces et eucharistiæ omnium rerum Creatori non fiant.* Enfin, Tertullien, après une longue énumération des peuples qui avoient embrassé le christianisme, ajoute que l'empire de Jésus étoit déjà plus reculé que celui des Darius, des Pharaon et des Alexandre : *Christi regnum et nomen ubique porrigitur, ubique creditur; ab omnibus gentibus colitur, ubique regnat, ubique adoratur.*

Leurs rapides triomphes! M. F., quel est ce ruisseau qui, après avoir d'abord coulé sans bruit dans les vallons de Juda, se change en un fleuve vaste et impétueux dont le cours entraîne les empires et leurs habitans? *Parvus*

fons qui crevit in fluvium magnum et in aquas plurimas redundavit. Jupiter, qui a éteint tes foudres brûlantes ? où volent ces aigles nouveaux ? Oh ! que ne m'est-il permis de planer avec eux sur les nations et les royaumes ; de les suivre non pas seulement en des climats dont aucune voix étrangère n'a jusqu'ici troublé la solitude profonde, et où d'ordinaire l'imposture croit trouver plus d'accès ; mais à Jérusalem, en présence des ennemis les plus acharnés de leur maître, sur la montagne où le sang du juste a coulé, devant une synagogue jalouse, sous les yeux des magistrats iniques qui avoient condamné la perfection sans tache, et de ces mêmes Romains qui l'avoient conduite au supplice ! Qu'on m'explique, lorsqu'aujourd'hui nous remercions Dieu du retour sincère d'un seul infidèle comme d'un prodige de la grâce, qu'on m'explique l'invasion des apôtres chez les Gentils, qui devoient être les plus rebelles à leurs desseins. D'ailleurs, nulle part on n'arrache les idées ni les inclinations ; nulle part on ne commande aux savans si habitués à commander aux autres : et que leur manquoit-il alors ? Estime, crédit, réputation, tout les favorisoit. Vouloit-on des vertus ? Ils en donnoient les plus beaux préceptes. Vouloit-on des vices ? Ils les métamorphosoient en vertus. En-

fin, ce Platon si vanté, jusqu'à dire qu'il parloit le langage des dieux, parcourut en apôtre l'Égypte, l'Italie, la Grèce : qui a pensé à retenir ses lois? Elles ne sont plus que des rêves brillans. M. F., notre Dieu semble n'avoir suscité des sages avant le christianisme, que pour lui ménager le plus singulier des contrastes.

Leurs rapides triomphes! Déjà l'Église, dit un grand archevêque, déjà l'Église possède les rois en héritage. Les rois deviennent les adorateurs du nom qu'ils blasphémoient, et les nourriciers de ceux dont ils versoient le sang comme l'eau. Ils sont vaincus par leur courage. Car, ni les déserts, ni les montagnes, ni les mers orageuses ne peuvent arrêter les négociateurs de l'Église. Les vents les portent sur leurs ailes, les îles inconnues les regardent en silence venir de loin. Ils arrivent ces nouveaux conquérans, avec la croix du Sauveur. O Gentils! ils vous aiment tendrement et ne vous ont pas encore vus : ils ne vous cherchent au milieu de tant de fatigues et de périls, que pour vous annoncer ce qu'ils ont appris de la bouche de leur Dieu, qui est le vôtre.

Leurs rapides triomphes! qu'entends-je? Le christianisme met le siége devant les temples de la volupté, et y entre sous les voiles de la

pudeur ; la charité le précède, il resplendit de l'éclat de ses bienfaits : à son approche, les chaînes de l'esclavage tombent, la sainte liberté de l'Évangile soupire ses accens consolateurs ; il marche entouré de miracles certains et de vrais oracles. Ce que le paganisme a de riant dans la prospérité s'efface devant ce que le christianisme a de tendre, de sublime, de pathétique dans l'adversité. Qu'elles sont douces les larmes de la douleur chrétienne ! Elle sait qu'elles ne coulent pas vainement sur des autels d'airain, mais que la foi les recueille dans le trésor de ses mérites : elle sait que cette goutte de joie qui nous est restée du fleuve de bonheur qui arrosoit l'innocence des commencemens, ne peut jamais satisfaire une âme à laquelle appartiendra un jour l'océan des joies intarissables : elle sait que le luxe des plaisirs n'est qu'un superbe néant, et que nous devons mesurer notre grandeur future par nos afflictions présentes : elle sait enfin que le christianisme compte ses succès par les tribulations de ses enfans. En effet, voyez comme il dresse sa milice selon les lieux et les obstacles qu'il a à dompter, voyez-le confier sa défense à des opprimés et ses intérêts à des martyrs. Voyez les deux cultes luttant corps à corps, jusqu'à ce que l'un ait terrassé l'autre : l'idolâtrie

fière des siècles entassés sur elle, ainsi que de ses traditions et des hommages de la terre, ne doute point de la victoire; mais une armée, sans armes, se forme et se grossit, qui marche à la citadelle de l'erreur et l'attaque dans ses derniers retranchemens. L'enfer, qui presse sa ruine, souffle toutes les séductions : vains efforts! La ravageuse des nations est à genoux aux pieds d'une croix; la ville engraissée de calamités s'engraisse de vertus; les idoles s'enfuient, et l'Évangile est le maître du monde.

M. F., il n'y a rien de l'homme dans tout ce fracas, rien qui porte sa marque et soit de sa façon. De simples pêcheurs érigés tout à coup en docteurs de la science du ciel; un ouvrage qui s'affermit par ce qui devoit le détruire; un peuple accru par ses défaites; la patience qui lasse toutes les inventions de la cruauté; la soif des souffrances s'accusant elle-même si elle manque de délateurs, appelant, du style des âmes fortes qui méprisent la mort, appelant le lieu des supplices *la place des couronnes* : voilà, M. F., les ancêtres dont nous sommes venus, quoiqu'ils ne dussent pas laisser de postérité d'après les calculs ordinaires : de leurs cendres s'est formé l'édifice de notre Église, et le corps s'est trouvé tout en-

tier dans la dispersion de ses membres. De si grands résultats, n'en doutons pas, avoient été arrangés dans les conseils d'en haut, pour être éxécutés ensuite par le bras qui donne les coups que le monde sent. Il y a bien quelque chose d'emprunté qui semble agir de la part de l'homme; mais la puissance qui dompte est toute de Dieu. Que d'heureux vainqueurs s'agrandissent par des bâtailles gagnées, personne n'en est surpris : mais que les vaincus aient l'avantage; qu'ils se servent de leurs déroutes pour fortifier leur parti, et qu'un mort donne la vie à toute la terre, c'est véritablement ce qui est le plus opposé au cours des affaires humaines : néanmoins, dit saint Fulgence, c'est le procédé de Jésus dans l'établissement de sa religion par les apôtres : *Non venit reges pugnando superare, sed moriendo mirabiliter subjugare : venit non ut pugnet vivus, sed ut triumphet occisus.*

Après avoir montré dans l'établissement de la religion chrétienne la violence des obstacles et la rapidité des succès, il me reste à parler de la foiblesse des moyens et de la grandeur des événemens.

PREMIÈRE PARTIE.

Lorsqu'on étudie avec une attention impartiale l'établissement du christianisme, à la vue d'un si haut dessein, on se demande par quel enchaînement de circonstances on a conduit le monde à l'embrasser : on se demande quels étoient les moyens des ouvriers chargés de cette entreprise. C'est le propre de la prévoyance, d'exécuter ce que l'on projette par des moyens en rapport avec le but : tous les ressorts de la politique et de l'éloquence roulent sur ces deux pivots, promettre ou intimider. Mais les apôtres étoient-ils en état de promettre ou d'intimider pour cette vie? Et pour l'autre, il falloit qu'ils eussent converti leurs auditeurs par la foi, avant que l'espoir des récompenses ou la crainte des peines éternelles pût faire quelque impression sur les esprits. Et cependant ils arriveront à leur fin par des routes qui lui semblent entièrement opposées. Ils se servent de l'ignorance pour instruire les savans, ils publient des vérités qui scandalisent les Juifs et excitent la pitié des Gentils; et ils persuadent ce qu'ils veulent.

Ils avoient donc reçu de leur maître des secours proportionnés à l'importance d'une telle révolution? Leur unique ressource est dans la

confiance qu'ils ont en lui : il leur a dit d'aller enseigner toutes les nations, il fera le reste. Ils ont au moins la flatteuse amorce des plaisirs, des richesses et des honneurs? Celui qui les envoie ne met à leur disposition que des outrages, des périls et l'indigence. Il a donc prévenu les rois et les grands en leur faveur? Il leur a annoncé qu'ils ne rencontreroient parmi eux que des persécuteurs et des supplices. Il leur a donc laissé de l'or pour acheter la soumission, et des armes pour se défendre? De l'or et des armes! à peine en savent-ils le nom. Il compte donc sur la supériorité de leurs talens? Des talens! il les a choisis parce qu'ils n'en avoient point.

Comment réformeront-ils le monde, ces étranges réformateurs? Est-il possible d'associer à ses œuvres les coopérateurs les plus évidemment inhabiles aux résultats qu'on veut obtenir, comme autrefois entre les mains des soldats de Gédéon, de frêles vases d'argile cachoient les feux qui devoient jeter l'épouvante dans le camp des Madianites. Ah! il étoit plus riche en moyens le dévastateur de l'Asie (pardonnez, saints autels; mais son nom déshonoré ne profanera pas cette chaire)! c'est le poignard à la main qu'il inauguroit sa doctrine; et les têtes de ses victimes étoient le pavé de

ses temples : c'est en effrayant de ses crimes et de la funeste renommée de ses exploits des peuplades amollies, qu'il a grossi le nombre de ses adorateurs. Crois, ou meurs : voilà sa législation; il divinise la volupté et lui assure un trône jusqu'au delà de la vie. Vous rappelez-vous ces hommes se débattant dans un déluge de sang et de boue, lorsqu'ils avoient, sous nos yeux et jusque dans nos temples, élevé des trônes à la volupté? Il est tout naturel que des hommes qui avoient élevé des trônes à la volupté, s'efforcent de détrôner une religion qui n'en a que pour la vertu, et d'affoiblir sa preuve la plus concluante, le miracle de son établissement.

Ah! ils étoient plus riches en moyens les sophistes de nos jours : sophistes, lorsque votre zèle impatient vouloit déshériter du bienfait de la foi la génération présente et les générations futures; lorsqu'à l'imitation de votre chef, qui parla de tout et écrivit sur tout pendant un siècle sans avoir jamais effleuré que des surfaces, vous accusiez de fanatiser l'Europe éclairée, ce code immortel qui a civilisé l'Europe barbare : vous aviez à vos ordres les puissans et les heureux; vous aviez à votre école le sexe opulent, curieux et avide dont votre philosophique intempé-

rance recherchoit les tables somptueuses; vous aviez à vos théâtres tous les âges et toutes les conditions. C'est là qu'ils étoient tendus vos filets, soigneusement travaillés par la perfide envie de nuire; vous aviez même votre barque, ornée du pavillon de l'indépendance, pour remonter aux sources de la félicité publique, et les salir de vos poisons; l'adulation n'avoit d'encens que pour vous; on vous nommoit les *sages par excellence*.

Quelles ont été les conséquences de tant de gloire? Un moment, les passions, vos auxiliaires, ont incendié le monde; un moment, la vertu a reculé d'effroi et jeté un long cri de désespoir; un moment, la justice a cherché un asile dans le ciel, parce qu'il n'y avoit plus que des opprimés et des oppresseurs sur la terre; un moment, dans votre délire, vous avez dansé sur le tombeau de la religion! Sans doute, elle est sortie des catacombes, où elle pleuroit vos attentats sacriléges. Elles se taisent les cent voix de l'impiété, plus affligée du mal qu'elle ne fera plus, que de celui qu'elle a fait. Elle s'enveloppe dans les ténèbres de la honte, cette conspiration sans modèle, qui s'étoit partagé d'avance les dépouilles de son ennemie. Mais jamais complot fut-il ourdi par des mains plus adroites et plus sou-

ples? Avoit-on jamais combiné un plus artificieux rapport entre la doctrine et les mœurs dominantes?

Il n'en est pas ainsi, M. F., des apôtres de Jésus : tout contre eux, et rien pour eux. S'est-on jamais senti plus pressé de reconnoître le doigt qui agite le monde par des ressorts inévitables? Comment ne pas tomber aux pieds de celui qui envoie des ignorans renverser l'opinion universelle, de celui qui avoit mis dans leur esprit un projet qui n'est pas dans notre nature, la plus vaste conquête sans ambition, la lutte la plus opiniâtre sans gloire, une immense carrière de travaux, sans autre but que la persécution? Nos ignorans à nous ne savent que souffrir et mourir. Ils souffrent et ils meurent sans jactance et sans plainte, levant au ciel des regards de confiance et de joie; plusieurs entonnent des hymnes à celui qui les éprouve, déployant la fermeté tranquille de vieux soldats de la vérité, fatiguant de leur courage les infatigables bourreaux dont l'ingénieuse fureur invente sans cesse de nouvelles tortures, et devenant ainsi, par leur constance, l'éternel exemple des chrétiens. O jours de triomphe, où l'arbre de la foi croissoit au milieu des champs de la mort, où ses branches mutilées n'en étoient que plus

fécondes, et où le sang de l'innocence en nourrissoit le tronc affermi par les orages.

Ah! que l'impiété s'obstine à ne voir que les excès du fanatisme dans les actes de leur conviction, les écarts de la superstition dans l'héroïsme de leur dévouement, et les exaltations d'un zèle follement obstiné dans les transports de leur enthousiasme céleste; qu'elle refuse sa croyance à des témoins qui se font égorger, non pour de simples opinions mais pour des faits matériels et positifs; nous, heureux d'adorer les impénétrables décrets de la Providence dans l'établissement du christianisme, nous aimons à nous replier vers ces mémorables époques de notre gloire : nous aimons à demander à nos ennemis de nous expliquer la conduite de nos martyrs : est-ce l'attrait de la nouveauté? Étrange nouveauté, qui vous sépare de tout ce qu'on aime, de tout ce qu'on possède, de tout ce que le monde estime! Étrange nouveauté, que l'entreprise la plus difficile réussisse par les contradictions, qu'un édifice se consolide à mesure qu'on lui arrache ses appuis, et qu'une religion s'enrichisse dans la privation de tout! Seigneur, il n'y a que vous qui opériez de si étonnantes choses. O Princes qui voulez tout faire, il ne plaît pas au Seigneur que vous

ayez la moindre part à son ouvrage : mais quand on ne doutera plus que l'Église, dans sa foiblesse, ne soit plus forte que vous dans votre puissance, vous viendrez à votre tour baisser la tête devant celui qui fait les princes, parce qu'il fait tout, qui humilie les riches et les savans devant les ignorans et les petits.

Mais étoit-il un ignorant, étoit-il sans moyens, cet homme qui tomba persécuteur de l'Église et se releva son apôtre, cet homme la terreur du judaïsme, le vainqueur de la gentilité, le flambeau des aréopages, l'écrivain des races futures ? Est-ce un homme sans moyens, celui à la voix duquel Corinthe, l'héritière des dépouilles de la Grèce, se donne à la religion chrétienne ; à la voix duquel, dans Athènes, les enfans d'Épicure se prosternent devant le Dieu du Calvaire ; à la voix duquel, Apollonius, qui usurpoit l'encens de la multitude, s'indigne de ses autels déserts ? Est-ce un homme sans moyens celui pour lequel la mer respectueuse n'a point de colère ? Est-ce un homme sans moyens celui dont une seule épître est mise par la nation, la plus célèbre alors pour les dons du génie et la délicatesse de son goût, au-dessus des fameuses harangues de son fameux Cicéron ?

Oui, M. F., Paul ne sait que Jésus crucifié : mais ce Jésus crucifié fait son ignorance toute-puissante. Avec ce nom qu'il a toujours à la bouche, il ne veut plus qu'un seul empire qui ait pour loi l'Évangile, et un gibet pour étendard. Qu'elle est noble et imposante, dans sa simplicité, cette figure de l'apôtre des nations ; cette figure que l'antiquité profane nous envie, et que l'impiété moderne dédaigne ; cette figure qui ressort avec tant d'éclat dans le tableau de la religion, et que notre ministère copie avec tant de joie pour l'opposer à ces figures enlaidies par la haine du bien et l'amour du mal, qui, de nos jours, avec la morale de l'athéisme ont aveuglé le peuple, avec la morale de la licence ont armé ses bras, avec la morale de l'égalité ont rompu ses freins, avec la morale de la souveraineté l'ont rendu séditieux, avec la morale des droits de l'homme l'ont rendu esclave ! désolante sagesse, que répondre à nos malheurs qui t'accusent, à l'expérience qui te condamne, et aux arrêts de l'équitable postérité qui s'avance pour te flétrir ?

Au contraire, qu'enseigne le transfuge de la synagogue ? que l'obéissance est le besoin des sujets, et la justice la charité des rois ; que les rois sont auprès des peuples les ima-

ges de la bonté de Dieu et les dépositaires de sa justice, qu'ils exercent une autorité qui est de Dieu, qui vient de Dieu, qui reste à Dieu, exclusivement à Dieu, que pour ne pas faire des rapports des inférieurs à leurs chefs une chaîne sans commencement, son premier anneau doit être dans la main de celui qui, étant l'ordre par essence, ne peut vouloir que l'ordre sur la terre : *Non est potestas nisi à Deo.* Qu'enseigne l'oracle du christianisme ? Que comme nous voyons dans l'histoire des peuples belliqueux que dès la jeunesse on les exerçoit à la guerre, qu'on les endurcissoit aux travaux, qu'on les familiarisoit avec les périls, de même nous devons être prêts de bonne heure, nous qui avons à porter le fardeau de la vie, à nous mesurer avec tous les dangers, et, dans le monde ainsi qu'en un champ de bataille, à nous défendre contre des ennemis découverts et contre des ennemis invisibles : *Deus dedit spiritum virtutis.* Qu'enseigne l'athlète, le confesseur, le martyr de la croix ? Vous, dit-il aux esprits superbes, si nos mystères inquiètent votre raison, développez-moi les secrets de la nature, choisissez ou ce qui est loin, ou ce qui est près, ce qui est à vos pieds, ou ce qui est suspendu sur vos têtes. Quoi ! partout votre raison chan-

celle ou succombe ; et vous ne voulez pas que la foi vous guide et vous donne la main. Voyez cette nuit profonde, ces épaisses ténèbres qui vous environnent : en attendant que Dieu se révèle à vous tel qu'il est, souffrez du moins que nous venions à votre secours. La lumière de la croix n'égare que ceux qui veulent se perdre : *Verbum enim crucis pereuntibus quidem stultitia est.*

Eh bien, M. F., avec cette morale inconnue jusqu'alors et exprimée dans un langage plus inconnu encore, la férocité sauvage est vaincue, et la science polie captivée : le judaïsme stupéfait admire ; les Sergin sont réduits au silence, les Félix effrayés, la majesté des faisceaux romains abattue. Comparez, je vous prie, les moyens et les résultats, quoique tant de prodiges ne soient que le gage de prodiges encore plus éclatans. Voici la plus nouvelle, la plus frappante, la plus inexplicable des entreprises, si le ciel ne la dirige pas : voici la plus singulière, la plus surprenante, la plus incompréhensible des créations, si elle n'est pas l'ouvrage de celui qui a tiré le monde du néant : voici la plus merveilleuse des tragédies, si un Dieu n'est pas l'auteur de son dénouement : c'est la chute du vieux et formidable colosse de l'erreur qui pesoit sur l'univers. Que

sont donc, auprès de l'enfantement de la terre au christianisme, et ces catastrophes qui déplacent les trônes, et ces secousses qui remuent les nations, et ces ouragans politiques qui balaient les empires, et ces instructives calamités qui épouvantent les rois, et ces terribles leçons qui mettent les couronnes en pièces? Que sont toutes les autres histoires auprès de l'histoire de la religion, où l'on voit les plus petites causes produire les plus grands effets; où l'on voit la vérité paroître comme une reine qui est à elle-même toute sa grandeur; comme une souveraine qui ne cherche pas son appui dans les autres, mais qui, assurée de son autorité propre, n'a, si elle le vouloit, aucun besoin de la partager avec personne?

Elles sont donc aussi vraies qu'éloquentes les paroles de saint Léon, traitant le même sujet. Comme les discours de l'éternelle sagesse s'insinuent rapidement dans les cœurs! *Quam velox est sermo sapientiæ!* Lorsque c'est un Dieu qui enseigne, comme ses leçons illuminent facilement les esprits! *Ubi Deus magister est, quam citò discitur!* Il ne faut ni commentaire pour entendre, ni expérience pour saisir, ni veille pour étudier : *Non est adhibita interpretatio ad audiendum, non consuetudo ad*

usum, non tempus ad studium. Depuis le jour que la prédication de l'Évangile a sonné le réveil des nations : *Ab hoc igitur die, cum tuba Evangelica prædicationis intonuit;* depuis ce jour heureux, une pluie de grâces, un torrent de bénédictions ont désaltéré les âmes; les déserts les plus arides, les contrées les plus reculées, tout s'est épanoui aux charmes de la morale divine : *Ab hoc die imbres chrismatum, flumina benedictionum omne desertum et universam aridam rigaverunt.* Plus de chimères, plus de fantômes, plus d'oracles vains : toute cécité spirituelle disparoît à la lueur de ses éclairs : *Novæ lucis fulgura corruscabant micantium splendore linguarum.* Ses traits ont les ailes de la foudre : *Verbum Domini lucidum, et eloquium concipitur ignitum.*

Marchons sur les traces des agens de son choix ; suivons André dans l'Achaïe, Philippe dans la Phrygie, Jacques dans la Syrie, Thomas chez les Parthes, Simon en Égypte, Mathieu dans la Judée, Pierre à Antioche, avant de prendre le Capitole ; Marc sur le siége d'Alexandrie, Thimothée à Éphèse, Tite dans l'île de Crète, léguant aux générations à venir l'exemple de tout ce qu'ils ont fait pour établir et affermir le royaume de leur maître. Si le vent de la persécution souffle dans un lieu, le

vaisseau de la foi gagne triomphant un autre lieu : une tempête furieuse s'élève-t-elle en Italie ? Il va se reposer sur les côtes d'Afrique, et, dans son miraculeux repos, s'empare de tous les rivages. Non, que cette insolente dominatrice qui fouloit le monde, et que le monde a foulée à son tour, ne nous vante plus les trophées de sa gloire ? A-t-elle jamais porté ses armes aussi loin et aussi vite, que notre Église son Évangile ? Et nos fondateurs, à nous, qu'invoquent-ils à leur aide, lorsqu'il seroit déjà bien surhumain que leur dessein eût réussi, quand même ils auroient pu combattre à forces égales ?

Si, lorsque le paganisme, avec ses bras de géant, menaçoit d'étouffer le christianisme au berceau, on lui eût dit : avant un siècle révolu, il aura grandi jusqu'à égaler ton énorme stature ; dans deux siècles, il sera plus robuste que toi : il écrasera tous ses ennemis, et le sang qu'il aura perdu deviendra une semence féconde de victoires. Si on lui eût dit : ces prédicateurs que tu regardes à peine comme des hommes, on les immolera ; mais ils auront pour vengeurs des barbares tenus en réserve sous un siècle glacé. Si on lui eût dit : les rois, menés comme par la main au devant de l'Évangile, serviront le Dieu qu'ils ne cherchoient

pas et graveront son image sur les drapeaux de leurs légions ; l'admiration du paganisme n'auroit-elle pas été la mesure de son étonnement ? Cependant que de chrétiens se refusent parmi nous à la clarté de l'évidence ! Incrédules, est-ce que vous ne savez pas les chocs à outrance des deux religions qui se disputoient alors leurs intérêts les plus chers ? Est-ce que vous ne savez pas la ligue redoutable de toutes les séductions avec la grande séduction de l'habitude, contre une doctrine naissante ; et que cette doctrine l'emporte ? Est-ce que vous ne savez pas les événemens décisifs que le ministère vraiment divin des apôtres pressoit, accumuloit, mûrissoit alors ? Les voici :

Aux dogmes licencieux de l'idolâtrie et à des lois qui ne pouvoient, sans se contredire, imposer aucun sacrifice, ils substituent des dogmes inaccessibles à l'entendement, des lois qui commandent aux désirs, aux pensées, aux actions ; des devoirs qui ne se fondent pas sur l'estime publique qu'on peut surprendre, mais sur notre propre estime qui ne se trompe jamais ; une sanction qui, sentinelle vivante, tient le crime en éveil jusque dans la solitude de ses remords, l'assiste dans son repentir et l'abandonne aux espérances d'une religion qui n'est elle-même qu'une grande espé-

rance. A une religion discréditée, même parmi les siens, pour l'extravagance de ses fables, l'inconséquence de ses enseignemens, l'incohérence de ses rites ; à une religion fardée d'ornemens corrupteurs qui ne parloient qu'aux sens ; à une religion qui n'offroit que des souvenirs coupables et de honteuses impunités, ils substituent une religion éminemment réparatrice du passé et régulatrice de l'avenir ; une religion pure dans sa source, chaste dans son objet, inattaquable dans ses preuves ; une religion également riche de prodiges, de mérites et de bienfaits ; une religion qui enchaîne au char de la vérité les triomphateurs qui avoient enchaîné l'univers au char du mensonge ; une religion qui, comme une arche mystérieuse, sauve le monde du déluge de toutes les erreurs et de tous les vices, sauve la civilisation, sauve les États pour lesquels elle devient un instrument de félicité ; une religion qui, même dans les gouvernemens populaires, maintient l'égalité sans confusion, l'indépendance sans frottement, et la subordination sans esclavage.

A un code protecteur de toutes les infamies, ils substituent un code d'innocence et de paix, un code où, sans discussions épineuses, la droiture naturelle peut lire ses obligations

écrites. A des livres remplis de subtilités chimériques, d'absurdes rêveries, de promesses frivoles et toujours déçues, ils substituent un livre visiblement descendu du ciel, un livre d'un ton jusqu'alors ignoré, où il faut que tout cède à cette simplicité qui ne flatte pas l'oreille, mais qui va droit au cœur, à cette ingénuité qui fuit l'art des précautions, à cette bonne foi qui ne cherche point à éblouir, à cette précision qui apprend tant de choses en si peu de mots, à ces maximes si étendues et en même temps si claires, à ce grand caractère de Jésus qui ne se dément jamais, qui est toujours ce qu'il doit être, ce que le but de sa mission veut qu'il soit. A un sacerdoce menteur et cruel, ils substituent un sacerdoce de sainteté et de charité qui charge un homme du beau privilége de consoler le malheur et d'attendrir la prospérité; travaillant sans cesse au bonheur de la société, sans jamais varier son langage, au milieu de toutes les variations; montrant l'ordre général dans les désordres particuliers et les conseils immuables de Dieu, là où notre ingratitude accuse sa Providence: un sacerdoce dont le noble désintéressement oublie ses besoins pour compatir plus vivement aux besoins des autres: sacerdoce unique, mélange de fermeté et de

douceur, de prudence et de zèle, dont le talent est surtout dans la persuasion et les armes dans l'exemple. Voilà, M. F., voilà ce qu'ont fait les apôtres.

Enfin, pour couronner l'entreprise par un miracle toujours subsistant, et diviniser à jamais le ministère qu'ils nous ont transmis, la vérité du Seigneur qu'ils prêchoient il y a dix-huit cents ans, est celle-là même que nous vous prêchons aujourd'hui. Éternelle comme son auteur, elle n'a rien à démêler avec notre instabilité : *Veritas Domini manet in æternum.* La repoussa-t-on de nouveau dans les catacombes, là encore la vérité du Seigneur trouveroit des voûtes pour y faire retentir sa voix, et des fidèles pour l'écouter : *Veritas Domini manet in æternum.* Tout change dans l'homme, pour l'homme, autour de l'homme ; tout s'altère, tout s'use, tout marche de la jeunesse à la décrépitude ; tout a sa fraîcheur et son déclin. La vérité du Seigneur est immobile : *Veritas Domini manet in æternum.* Les lauriers se flétrissent, les titres se perdent, les monumens se dégradent ; des peuples récens foulent, sans les connoître, les tombes des vieux empires ; et un jour peut-être, les débris des nouveaux royaumes, emportés par le temps, ne serviront plus même à marquer le lieu du nau-

frage. Il n'y a que la vérité du Seigneur qui surnage sur le vaste abîme où le temps plonge et confond tout : *Veritas Domini manet in æternum*. Les découvertes, les mœurs, les usages, un seul jour peut les précipiter dans le gouffre de l'oubli. La vérité du Seigneur n'est sujette à aucune vicissitude ; tout se meut, tout se choque autour d'elle sans l'atteindre : *Veritas Domini manet in æternum*. La patrie des faux dieux gît sous l'herbe presque tout entière ; la destruction est écrite de toutes parts sur son sol historique ; quelques colonnes, encore de bout çà et là, semblent une proie arrachée à la barbarie : tandis que depuis qu'elle est descendue du ciel, la vérité du Seigneur coule dans ce grand désert comme un fleuve divin pour arroser de grandes ruines. De la barque de son immutabilité, le nautonnier suprême entend le bruit des vents mutinés qui expirent sur ses bords, et rit des passions humaines qui leur ressemblent : *Veritas Domini manet in æternum*.

Chrétiens, puisque de simples pêcheurs ont pris le monde dans leurs filets, laissons-nous prendre aux filets de l'Évangile, qui ne tuent point ce qu'ils prennent, mais qui le réservent, dit saint Ambroise, pour la table de l'agneau : *Retia quæ non captos perimunt, sed*

reservant ; rendent à la lumière du jour ceux qu'ils délivrent des ombres de la nuit, et les dégagent des eaux bourbeuses du vice pour les transporter dans les eaux limpides de la vertu : *De profundo ad lumen extrahunt.* Quittons cette mer dont la face est toujours changeante, toujours bouleversée par des orages imprévus. Renonçons à ce trouble sans repos, à ces montagnes humides qui ne laissent que de l'écume, à ces vagues toujours en guerre qui se précipitent les unes sur les autres, image trop fidèle de la vie où les hommes se dévorent entre eux comme les poissons : *Ubi se invicem homines quasi pisces devorant.* Je le répète, M. F., laissons-nous prendre aux filets de l'Évangile, qui nous déposera ensuite sur le rivage de la paix.

Princesse, dont la présence dans ce temple est un miracle et un bonheur, quel lieu n'a pas retenti des malheurs de votre maison et de la nôtre ? Formée à l'école des calamités royales, vous paroissez au milieu de nous, riche des épreuves qui manquent trop souvent aux enfans des *dieux de la terre.* Lien aimable de deux trônes dont l'origine est commune, vous serez bientôt l'ornement d'une cour impatiente de partager ses espérances avec vous ; vous apprécierez bientôt le juste orgueil avec lequel la France parle du prince que votre cœur a

choisi ; vous jugerez, Madame, entre le portrait et le modèle. Il est digne de vous, et vous êtes digne de lui : vous donnerez ensemble les exemples que la foi réclame des enfans de saint Louis, et la religion paiera vos exemples de ses douceurs ; votre nom s'unira dans nos chants aux noms si chers à notre amour, et nous invoquons dès aujourd'hui pour vous les faveurs de l'Esprit-Saint dont l'Église célèbre les bienfaits et les prodiges.

Esprit-Saint, bénissez une alliance de laquelle nous attendons la perpétuité de notre repos, une alliance qui n'est point étrangère à l'Europe attentive, une alliance qui réveille tant de souvenirs et promet des fruits si désirés. Que le flambeau nuptial, dont les rayons précieux vont luire sur nous, éclaire la légitimité des rois et la sécurité des peuples ; que la fécondité, garantie à la vertu par le ciel, unisse à jamais, comme une guirlande mystérieuse, les superbes rameaux du tronc sacré qui a ses racines dans le sang le plus pur et le plus beau de l'univers. Esprit-Saint, bénissez un monarque qui a bu si long-temps au calice amer, rempli de toutes les larmes de ses sujets fidèles ; bénissez des princes, vrais représentans des mœurs de la vieille patrie, dont nous avons encore plus besoin qu'ils n'ont besoin de nous,

et qui ne goûteront de solide félicité en France que lorsqu'il n'y aura plus de Français malheureux ou coupables ; bénissez la fille du martyr couronné, si digne de son père par sa charité, et de son aïeule par son courage. Esprit-Saint, que désormais notre gloire soit l'union de tous les cœurs, notre conquête l'estime du monde, notre ambition le retour aux doctrines tutélaires : ne soyons plus qu'une famille, sans rivalité que pour le bien, sans haine que contre le mal, afin de chanter un jour, O Esprit-Saint, votre miséricorde et votre puissance dans le séjour de l'éternelle vérité.

SUR MARIE, MÈRE DE DIEU.

PRÊCHÉ DANS L'ÉGLISE DE SAINT-PIERRE D'AVIGNON, PENDANT LE CARÊME DE 1822.

Momentaneum et leve tribulationis nostræ suprà modum in sublimitate æternum gloriæ pondus operatur in nobis.

Un poids léger de courtes tribulations est balancé par un poids immense de gloire, et d'élévation sans limites.

2e ÉP. AUX COR., C. XIV, V. 17.

On entend sans cesse dans le monde des réflexions téméraires sur les voies de Dieu ; on lui demande sans cesse raison de la profondeur de ses conseils. Eh quoi ! dans les ressorts sans nombre qui meuvent les empires, il y a des secrets qui échappent à notre vaine curiosité ; et il n'y en auroit pas dans les desseins du ciel sur ses créatures ! Que peut notre frivole censure contre ses mystérieuses opérations dont nous ne connoissons jamais que ce qu'il veut bien nous en dévoiler ? Pourquoi ne pas avouer

que tout doit être ordre et sagesse dans les ouvrages de celui qui a fait tout? Pourquoi ne pas y adorer, avec une respectueuse confiance, le modérateur souverain qui arrange tout, et mène tout à sa fin dans l'économie de ses attributs, seul maître des événemens et des causes, renfermant dans sa volonté tout ce qui sera, et nous apprenant ainsi à nous attacher à celui qui ne passe point?

Telle fut la conduite de Marie, qui ne manqua jamais à la Providence, et à laquelle la Providence ne manqua jamais : dans une seule vie, toutes les extrémités des choses humaines; la félicité sans borne, aussi-bien que la douleur sans mesure; tout ce que la naissance et l'illustration peuvent accumuler sur une tête, qui en même temps est exposée à toutes les ignominies et à tous les sacrifices; le faîte des honneurs, et un abîme de misères; le souvenir des plus hautes dignités, et la chute la plus éclatante; le retentissement des âges qui proclament les noms de ses aïeux, et le silence du délaissement; la splendeur du trône et l'obscurité de la solitude; la pompe des palais et une habitation en ruines; une carrière semée d'épines, et au but le prix de l'immortalité : chrétiens, voilà la mère de Dieu, que ni la prospérité ni l'adversité ne trouveront jamais

différente d'elle-même : oh ! que j'aime à me la représenter sur la terre, où tout semble l'oublier excepté celui qui la dispose pour le ciel ! que j'aime à me la représenter dans les singuliers contrastes dont elle est l'objet ; docile aux vues de la Providence, courbée sous ses justices, et offrant au consolateur, qui ne nous abandonne jamais, ses épreuves et ses disgrâces !

Les épreuves et les disgrâces de la mère de Dieu ! oui, chrétiens, je viens rapprocher sa gloire de ses humiliations, et ses mérites de ses souffrances ; mais, pour éviter la confusion dans un sujet si vaste, je diviserai l'action de la Providence sur elle, en deux époques distinctes : nous remarquerons que les peines de Marie devancent la mission publique de Jésus, et ne finissent qu'après elle ; et, nous établissant en deçà du berceau et au delà du tombeau de son fils, sans revenir sur nos traces et sans briser aucun anneau de la chaîne d'une si étonnante destinée, nous opposerons tour à tour des prodiges de gloire à des prodiges d'humiliations, et des trésors de mérites à des trésors de souffrances. Ainsi, mon plan sera, autant qu'il nous est donné, dans l'explication d'une vie si extraordinaire et si instructive ; et la sainte chronologie de l'Évangile en formera la distribution.

M. F., avec quelle joie je viens vous entretenir de notre reine; de cette vierge si patiente dans l'infortune et si humble dans la grandeur, de cette mère tendre qui interpose sa clémence entre notre néant et la majesté divine; de cette médiatrice généreuse dont la bonté a tant de charmes que l'enfance elle-même, en contemplant ses traits, la salue et l'invoque! Et vous, ô Marie, l'asile de notre sacerdoce, obtenez-moi, par votre intercession, les grâces dont j'ai besoin pour parler de vous dignement!

PREMIÈRE PARTIE.

Comme la gloire de Marie remonte jusqu'aux premiers temps! Écoutons Isaïe l'annoncer à Achaz, pour confirmer les oracles du Seigneur: prêtez l'oreille, lui dit-il, et admirez la puissance d'en haut dans le signe de votre délivrance: une vierge concevra et enfantera un fils qu'on appelera Emmanuel, *Ecce virgo concipiet et pariet filium, et vocabitur nomen ejus Emmanuel.* Les époques désirées arrivent: il brille le signe promis à la Judée; Marie est choisie entre toutes les femmes pour donner le jour au sauveur de tous les hommes. Le Seigneur est avec vous, lui dit le ministre des intentions célestes, vous conce-

vrez et vous enfanterez un fils qu'on appellera le fils de Dieu, *Ecce concipies in utero et paries filium, et filius Altissimi vocabitur*. Mes frères, quelle surnaturelle ressemblance d'expressions, à tant de siècles de distance!

Mère du fils de Dieu, mère du Créateur, *mater Creatoris!* puisque jamais alliance de mots ne fut si surprenante, faut-il être surpris des riches emblêmes sous lesquels nos livres prophétiques nous représentent celle qui en est l'objet? Tantôt c'est un lys, cette belle fleur de notre pays, quelquefois inclinée, jamais flétrie; le lys, touchant symbole de la virginité divine et de la fidélité française; le lys à l'ombre duquel nos monarques ont placé leur royaume et leur diadême : tantôt c'est un lys dont la blancheur ne sauroit être altérée par la violence des orages; tantôt c'est une tour d'ivoire à laquelle pendent des arcs, des flèches et des boucliers : ici, c'est l'annonce de sa victoire sur le monstre dont elle écrasera la tête et enchaînera la fureur : Mère du fils de Dieu, mère du Créateur, *mater Creatoris!* Mortels, répondez, tous les honneurs réunis peuvent-ils atteindre à la sublimité de cet honneur? Dieu a un fils qu'il a engendré dans l'éternité des âges, qui partage son empire, sans le borner, et ses attributs, sans en diminuer l'é-

clat : et, dans les projets de son inénarrable bonté, elle va devenir sa mère, l'obscure compagne d'un artisan obscur : par l'anéantissement du créateur, et l'élévation de la créature, le plan d'un nouveau monde va être tracé sur les débris de l'ancien. Mère du fils de Dieu, mère du Créateur, *mater Creatoris!* ne cherchons point à scruter tant de grandeurs qui accableroient notre intelligence ; pour comprendre Marie, il faudroit comprendre Jésus : *Si vis matrem cognoscere, in ejus filium oculos converte.*

Mais seroit-il plus aisé de comprendre les humiliations et les souffrances de cette heureuse fille de Juda? Écoutez-moi, je vous prie : le ciel devoit, sans doute, garantir de tout péril une créature exposée à une distinction si flatteuse. Je le sais, Marie, comblée de grâces et de priviléges, n'hésita jamais au chemin de l'innocence; mais prétendre qu'elle étoit *nécessitée* au bien, ne seroit-ce pas tarir la source de ses mérites ? Cette théologie de la Providence est avouée par la foi et par la raison : et alors, mes frères, ne se sent-on pas entraîné malgré soi à croire qu'il y a eu, à côté d'un décret de faveur, un autre décret de sévérité, afin de prémunir, durant sa vie et principalement sous les rapports de sa maternité, cette

même vierge placée, à un si beau titre, par la divinité de son fils, au-dessus de toutes les créatures sans exception? Ne résulte-t-il pas des événemens qui nous ont été transmis dans les fastes évangéliques que la dignité, qui élève Marie sur la terre et dans le ciel par-delà tout ce qui n'est pas Dieu, renferme un mystère de protection et d'amour; en sorte que, par une combinaison ineffable de surveillance et de munificence, sa vie sera dévouée aux abaissemens, et son bonheur réservé au triomphe de sa mort?

Et d'ailleurs, est-ce qu'il ne falloit pas que la vie du fils fût le type de la vie de la mère? Est-ce qu'il ne falloit pas qu'elle signalât, à force de perfections, la perfection du christianisme, jusqu'à être une leçon toujours vivante? Est-ce qu'il ne falloit pas qu'elle marchât à la tête de cette noble armée de saints, l'ornement de l'Église; et qu'elle aplanît la route où tant de vierges, jalouses de lui plaire, devoient la suivre? Est-ce qu'il ne falloit pas qu'elle entrât la première dans la carrière hérissée de tribulations qu'alloit parcourir son fils, dont elle devoit être l'apôtre par ses exemples, et le martyr par son courage? Voilà, mes frères, et je m'appuie d'imposantes autorités, voilà la solution du problème de la conduite de Dieu

à l'égard de Marie. C'est que nous négligeons, dans notre froide indifférence, de la confronter avec l'esprit de l'Évangile dont elle est une conséquence facile à déduire : c'est que la morale de cet Évangile et l'histoire de Marie s'interprètent, pour ainsi dire, l'une par l'autre. Car, dès que je vois un Dieu qui prive sa mère de toute consolation humaine, je conclus que, dans les principes de la nouvelle doctrine, les afflictions sont des trésors, et que c'est après avoir bu à la coupe de la douleur que le vrai chrétien va se désaltérer aux eaux intarissables de la félicité sans amertume.

Il remonte en effet plus haut, ce cours de souffrances et d'humiliations, et s'étend en effet plus loin aux yeux de celui qui approfondit les desseins concertés par Dieu, pour que sa mère soit toujours supérieure aux tentations de sa prééminence. Elle est de la race de David : hélas ! qu'est devenue cette race, si longtemps auguste ? Où est son héritage ? Le sceptre est aux mains de l'étranger. Elle croît auprès du tabernacle et pour les éternels conseils, l'orpheline de tant de princes, fleur inconnue que le souffle de l'Esprit-Saint agite en silence, et que ne trahit point encore la douceur de ses parfums. Mais le ciel, dans la servante de son Dieu, respectoit déjà sa mère, et

hâtoit par ses vœux l'instant désigné pour sa gloire. O jour de restauration et de salut, où le messager de cette gloire la révèle tout entière à sa pudeur tremblante! Cependant, lui dit-elle, qu'il arrive selon votre parole, *fiat mihi secundum verbum tuum*..... Réponse timide, que le génie des interprètes sacrés compare avec justice à l'appel du Créateur au néant. Et voilà que Marie, associée en quelque sorte à la paternité de Dieu même, s'acquitte envers lui, si j'ose ainsi parler, du bienfait de la création qu'elle en a reçu par le miracle de la naissance qu'elle lui donne. Convenez, M. F., qu'aucune éloquence n'est en mesure avec des choses auprès desquelles doit se taire toute éloquence. Devant Marie, que sont toutes les femmes illustres de l'ancien Testament? Je ne me souviens plus que de Rachel.

Enfin, il a quitté sa demeure, le verbe incréé, le fils unique du Très-Haut, qui apporte le grand remède de la foi : et la vierge sans tache le possède! Mais il entre dans l'ordre de sa vocation que ses épreuves continuent. Obligée dans un âge si tendre de se confier à une révélation secrète très-glorieuse et très-frappante sans doute, mais après laquelle elle eût peut-être été excusable de craindre quelque illusion, elle n'a aucun témoin pour ga-

rant du miracle auquel sa destinée est soumise. La voilà tout ensemble, sans estime dans l'opinion de sa tribu, livrée aux soupçons les plus flétrissans, menacée de la plus honteuse répudiation ; mais voilà aussi qu'après un second miracle qui assure son innocence et l'intervention du ciel, voilà que l'amitié et la reconnoissance la dédommageront bientôt de ses peines : l'entrevue d'Hébron est pour Marie, jusqu'à son intronisation, le plus doux de ses bonheurs.

Et sous quelque rapport qu'on envisage cette entrevue, tous les rapports se confondent dans l'admiration. Ici, je ne l'ignore pas, les superbes dédains de l'impiété nous attendent : tout ce qui est consigné dans nos écritures est par cela même, pour elle, un sujet de dérision. L'impiété n'a de louanges que pour les chimères païennes ; elle est à genoux devant les antiques rêveries des cultes antiques : aussi je ne lui demande point de croire à nos beautés chrétiennes, mais de nous apprendre en quoi les divinités du fanatisme, de la superstition et du mensonge l'emportent sur la Divinité, inspiratrice unique de tout ce qui est pur, de tout ce qui est bon, de tout ce qui est juste : de nous apprendre si les faits, dont le plus authentique des livres nous a gardé le souvenir,

n'auroient pas honte d'être mis en parallèle avec les folles inventions dont l'idolâtrie seule a le droit de s'enorgueillir. Chez nous, quelle entreprise! quel intérêt! quels résultats! Le monde étoit dans les ténèbres, et le précurseur de la lumière va commencer à les dissiper : le monde avoit besoin d'un réparateur, et une vierge immole ce qu'elle a de plus cher à cette réparation : le monde soupiroit après le Messie, et déjà ce Messie, qui n'est pas encore né, commande à tout, et dans la fécondité d'Élizabeth, et dans le châtiment de Zacharie, et dans le concours indubitable du ciel avec la terre. O Hébron, foyer pieux de toutes les saintetés, modeste asile de toutes les sublimités, vous renfermez tous les miracles dans votre étroite enceinte. Deux enfans qui se parlent et s'entendent dans le sein de leur mère; deux mères plongées dans le ravissement des grandes choses qui s'opèrent en elles; un pontife au ministère duquel succède le ministère d'un pontife qui n'a point encore vu le jour; la synagogue qui chancelle; l'Évangile qui essaie sa trompette; un enchaînement inouï de circonstances qui se surpassent les unes les autres! M. F., on attribue déjà peut-être à l'oubli les sacrifices qu'exige de moi la précision : on me reproche déjà peut-être de n'a-

voir pas encore développé tout entière l'âme de Marie; on m'accuse déjà peut-être de taire les singuliers mérites que supposent nécessairement les prodiges dont elle est le centre : Est-ce que la simple narration des faits n'est point assez convaincante? Est-ce que le panégyrique le plus digne de notre magnanime voyageuse et du divin fardeau qu'elle porte n'est pas dans l'ébauche des profonds desseins qui s'exécutent par elle? Est-ce que la Providence n'est pas empreinte dans ces alternatives de joies et de tristesses, de félicités et de misères qui exercent toujours la foi de Marie, et n'ébranlent jamais son courage?

Quelle est cette maison objet des vœux du psalmiste? N'est-ce pas Bethléem que chante le saint enthousiasme du saint roi? *In multitudine misericordiæ tuæ introibo in domum tuam.* O sanctuaire des deux alliances! O chaumière devant laquelle s'efface la richesse des palais! Crèche indigente où repose l'architecte du firmament! Langes d'emprunt qui couvrez le monarque de l'univers! Église naissante sous le couteau de la circoncision! Oui, que Marie n'ait, pour donner le jour au libérateur du monde, qu'une hôtellerie délabrée; que l'affliction de la mère du législateur des Hébreux, implorant pour son fils la pitié des

flots, ne soit qu'une foible image de l'affliction de la mère du législateur des chrétiens, implorant la pitié de la nature pour l'auteur de la nature elle-même; que l'œil si perçant d'une mère lise toute la vie de son fils dans les humiliations qui assiégent son berceau : oh! la magnifique distraction à ses peines de coopérer aux vues de l'infinie clémence, de conserver au monde l'enfant qui le rachètera, de nourrir le nourricier des oiseaux du ciel, d'être la protectrice de son Dieu! O élévation incompréhensible! O ineffable abaissement! Quoi! le créateur appuyant sa fragilité sur la créature! et c'est sous les lambeaux de la pauvreté que se cachent tant de prérogatives; c'est dans les larmes du besoin que le flambeau de la vérité s'allume; c'est sous les yeux d'une mère, abîmée dans la tribulation, que les oracles s'accomplissent, que les figures se réalisent, que se dénoue la trame divine à laquelle la puissance et la bonté travailloient depuis tant de siècles; c'est des ruines de la cabane où Marie pleure, que la foi jette ses premières étincelles! Oh! si l'érudition profane pouvoit revendiquer ces détails qui n'appartiennent qu'à nous et qui touchent aujourd'hui si peu de chrétiens, parce qu'ils nous appartiennent depuis dix-huit cents ans, quels

tableaux elle nous auroit laissés de la naissance d'un dieu dans une étable, de l'obéissance des mages à une étoile, de l'hymne entonné par les anges et répété par la rustique allégresse ; d'une vierge, fille des rois, adorant, sur la paille, son nouveau né, fils de celui qui garde les rois forts et qui renverse les rois foibles ! Quels tableaux elle nous auroit laissés de ce mélange de gloire et d'enchantement, avec toutes les privations et toutes les souffrances ! M. F., si Marie regretta jamais l'opulence de ses aïeux, ce fut à Bethléem : ou plutôt, elle jouissoit sans doute à Bethléem des sentimens si bien exprimés par le génie de saint Ambroise. O enfant précieux dont la naissance a rendu la vie aux hommes ensevelis dans les ombres de la mort, *O beata infantia per quam nostri generis reparata est vita !* Larmes propices qui nous épargnez les larmes éternelles du désespoir, *O gratissimi delectabilesque vagitus per quos æternos ploratus evasimus!* Langes plus brillans que la pourpre, devenus pour nous les vêtemens immortels de la justice, *O felices panni per quos indumento justitiæ vestiti sumus !* Heureuse crèche où le pain des anges est réchauffé par le souffle des animaux, *O præsepe splendidum in quo non*

solum jacuit fœnum animalium, sed et cibus inventus est angelorum!

Hélas! de nouvelles épreuves attendent Marie, et Jérusalem en sera le témoin. Jérusalem, aveugle Jérusalem, il est dans tes murs celui que tu livreras un jour; il est au pied de tes autels, sur le sein de la noble descendante de tes princes, confondue avec les femmes d'Israël, sacrifiant jusqu'à sa réputation, renonçant au privilége de son enfantement auguste, fidèle sans réserve à une cérémonie humiliante que la modicité de son offrande rend plus humiliante encore; à une cérémonie où elle abdique en quelque sorte la majesté de ses droits, à une cérémonie qui la dégrade publiquement du titre de sa maternité divine : et quand même elle n'en seroit point émue pour l'intérêt de sa propre gloire, devroit-elle être insensible à la gloire de son fils, obscurcie par cette expiation où le rédempteur paroît racheté lui-même, et où commence pour elle la justice inexorable du Calvaire? Le Calvaire! déjà elle ressent tout ce qu'elle doit y souffrir. Les soudaines et sinistres inspirations d'un saint vieillard lui prédisent qu'un glaive de douleur percera son âme, et lui annoncent d'avance le sort futur de son enfant, lorsqu'il est à peine entré dans la vie.... Mais

quels traits de lumière fendent le nuage qui contient les secrets du ciel ! De quels transports les voûtes sacrées retentissent ! Rien ne signale Jésus, rien ne révèle ce qu'il est; et Siméon le célèbre dans l'extase de l'étonnement, de la reconnoissance et de la joie. Tous mes souhaits sont exaucés, s'écrie-t-il, j'ai vu mon sauveur, je le tiens dans mes bras; ô dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, disposez de votre serviteur : qu'aurois-je à ambitionner sur la terre? *Nunc dimittis servum tuum, Domine.* Que se passoit-il alors dans l'âme de Marie? Et ne seroit-on pas tenté de dire que le ciel, en l'éprouvant, se montre jaloux de la défendre contre ses épreuves.

Mais la plus cruelle désolation s'apprête pour elle dans le plus exécrable des forfaits; la venue de son fils sera bientôt la date de la mort d'une génération tout entière : un arrêt de destruction tapisse les villes et les campagnes; la Judée est en deuil, et les perplexités de la foi ajoutent encore au deuil de Marie. Oh ! s'il étoit enveloppé dans le massacre, l'héritier des promesses, si le fer des bourreaux atteignoit cette tête précieuse, c'en est donc fait du genre humain qui n'a plus de sauveur ! Quoiqu'avertie de se retirer en Égypte, sa tendresse, en traversant le désert, n'en est pas moins ingé-

nieuse à écouter les gémissemens des mères dont on arrache les enfans au sein qui les allaite : elle croit entendre les horribles succès du crime qui a l'ordre d'égorger toute la postérité de Juda ; elle croit voir les impitoyables satellites de la tyrannie verser le sang à grands flots, l'effroi, la consternation, le désespoir dans toutes les âmes, et, dans cet étrange combat entre l'amour maternel et la barbarie vénale, la rage plus forte de la résistance, et la résistance de la rage : et son fils est la cause de tant de malheurs! Mais rien n'abat sa patience, dont le réfuge est l'avenir ; elle n'ignoroit pas que c'étoit la première conquête de Jésus, et que, dans le sang des victimes d'Hérode, germoient toutes les victoires du christianisme : en sorte que, dans l'histoire de Marie, il y a presque toujours une grandeur nouvelle à côté des rigueurs dont l'Évangile nous atteste l'embarrassante certitude. Ainsi, dans le temple, le fils déconcerte sa mère de son absence et de son retour ; mais la mère sait que son fils a déconcerté les docteurs de la loi, de sa raison, de sa science et de son âge.

Pour moi, je ne sais si mon sujet m'abuse : mais je suis fier du ministère que je remplis et des merveilles que je raconte, et de la sainte héroïne que je loue. Déjà fatigué de ma propre

admiration, j'embrasse, sous un même point de vue, les temps anciens et modernes, je leur demande inutilement quelque chose qui ressemble à l'objet de nos éloges, et je me plais à défier nos grands esprits si vains, nos détracteurs si témérairement et si follement ennemis de tout ce qui nous honore : Oui, qu'ils nous montrent quelque part un pareil assemblage de douceur, d'infortune et de constance : que, substituant l'impartialité au sarcasme, ils nous disent, si Marie, telle que l'Écriture nous l'a peinte, n'est pas au moins une femme extraordinaire; si, dans le livre, chef-d'œuvre unique de toute vérité dans la pensée, de toute noblesse dans le sentiment, de toute simplicité dans l'expression, elle n'est pas un modèle accompli de toutes les vertus, dans les situations les plus contraires; s'il n'y a pas d'attaché à son nom un charme secret qui va droit au cœur, et s'il ne reluit pas de prodiges sur lesquels on s'arrête malgré soi; s'il n'y a pas quelque chose d'inintelligible, sans le ciel, dans une mère qui semble n'avoir à appréhender que l'ivresse du bonheur, et que son fils, qui est Dieu, n'interroge jamais, ne glorifie jamais, ne consulte jamais; si, en parcourant les conjonctures diverses de cette vie si agitée et en même temps si calme, où il y a tant de

bruit et tant de silence, où les plus insignes événemens n'excitent que l'abnégation la plus insigne ; si en étudiant cette vierge, qui, loin d'avoir été étrangère au fracas des catastrophes, à la chute des trônes, aux secousses des empires, a, au moins par son fils, une connexion indirecte avec ce miraculeux tumulte : qu'ils nous disent si nous n'avons pas le droit d'articuler avec confiance que, sans Marie, il manqueroit une preuve et une grâce de plus à la religion.

Vous venez de voir l'action du ciel sur Marie avant la mission de Jésus ; je tâcherai de saisir la même action sur la mère, depuis la mission du fils. C'est ma *seconde partie*.

SECONDE PARTIE.

Ce partage inégal des disgrâces et des prospérités de la terre qui fait tant de murmurateurs ou d'ingrats ; ces révolutions imprévues de la bonne ou de la mauvaise fortune ; ces débris de la grandeur qui n'est plus, et ces pompes de la grandeur qui commence ; ces scandales du méchant qu'on encense et du juste qu'on foule aux pieds ; tout ce que nous appelons calamité ou bonheur ; jusqu'à ces tourmentes où viennent se briser les royaumes et

les nations, ne sont, dans l'ordre de la sagesse divine, que les ressorts ou les effets de ses lois invariables, ombres propices du grand œuvre de la création, où le chrétien trouve d'utiles leçons et les motifs d'un saint tremblement dans une économie impénétrable que le dieu *jaloux* veut qu'il adore, et dont il doit attendre en paix la révélation jusqu'au jour de la lumière. N'allons donc pas sonder indiscrètement les voies de cette Providence. Si elle vous refuse des avantages caducs, c'est pour vous apprendre à dédaigner les viles pâtures de l'ambition. Vous prodigue-t-elle ses faveurs ? c'est pour que vous les rapportiez à leur fin. Tel est l'exemple que nous donne Marie, dont les afflictions et les mérites vont se renouveler avec la mission de Jésus.

Née du sang de David, mère de Dieu, vierge dans sa maternité, aucun de ces titres ne brille en elle, tant qu'elle a vécu sur la terre. Sa naissance compromise par la médiocrité de sa fortune, l'éminence de ses vertus cachée sous une vie simple et uniforme, les apparences démentant l'élévation de sa dignité : et il ne lui échappe ni une parole, ni une plainte, ni une démarche qui trahisse le secret de son humilité. L'humilité de Marie ! Quelle source de mérites devant un Dieu qui ne cou-

ronne que les humbles, au tribunal d'une religion qui enseigne par-dessus tout l'humilité! Toujours soumise aux ordres de son fils, toujours résignée dans les épreuves de sa tendresse; confiée, lorsqu'elle n'a plus de fils, aux soins du disciple chéri, et le regardant comme le maître et l'arbitre de ses actions; paroissant à la suite des autres disciples comme une femme ordinaire, n'affectant rien, ne prétendant rien : mais ensuite, depuis que les merveilles de sa mort auront corrigé l'obscurité de sa vie, rentrant dans tous ses droits; la première après Dieu, l'appui de l'Église, la reine de la terre et du ciel. Reprenons, M. F., et tâchons de développer succinctement les traits de ce tableau.

Marie sollicite un miracle aux noces de Cana : peu s'en faut que Jésus ne lui reproche sa témérité. Comme s'il craignoit que sa déférence n'appelât sur elle de trop glorieuses interprétations, il déclare aussitôt qu'il n'y a rien de commun entre sa mère et le prodige : *Quid mihi et tibi est, mulier?* Et lorsqu'il est si avare pour sa mère, il sèmera les prodiges pour les autres. Il guérit le paralytique étendu sur les bords de la piscine et le centenier qui l'invoque. A sa voix, Lazare sort du tombeau, et la veuve de Naïm embrasse son fils qu'elle ac-

compagnoit au sépulcre. Mais, ô sagesse profonde des jugemens! Jésus remplira sa carrière au milieu des contradictions et des disgrâces : n'étoit-il pas juste que personne ne ressemblât à Jésus autant que Marie? Et cette ressemblance n'est-elle pas la plus signalée des grandeurs? Que si le ciel lui refuse sur la terre la splendeur des miracles, sans doute qu'après le miracle d'avoir donné Jésus au monde, elle n'avoit pas besoin d'un autre miracle qu'elle-même. Non, Marie n'a point rendu la vue aux aveugles, mais elle a enfanté la lumière; non, Marie n'a point commandé aux démons, mais l'enfer a reculé devant elle; non, Marie n'a point conquis l'univers à la religion de son fils, mais l'univers, conquis à la religion de son fils par l'invincible puissance dont il est revêtu, retentira presqu'en même temps des noms sacrés de Jésus et de Marie.

Qu'elle est féconde en réflexions solides la destinée de Marie! Du milieu de la foule qu'entraîne sur les pas de Jésus le charme de ses leçons, une voix s'élève qui applaudit au bonheur de celle dont il a reçu le jour : *Beatus venter qui te portavit.* Jésus détourne lui-même de si douces louanges, et réprime les élans d'un peuple transporté d'admiration.

Appréhendoit-il que sur l'idée du bonheur de la mère, on ne se formât une trop haute idée du bonheur du fils? Dans une autre circonstance, il proteste devant elle qu'il n'avoue pour sa famille que les observateurs de la loi de Dieu, comme si le privilége de la maternité divine n'avoit pas été la récompense de la plus inaltérable fidélité ; *Qui fecerit voluntatem Dei, hic frater meus, et soror mea, et mater est.* Ainsi, bien loin de distinguer Marie par les égards et les prévenances filiales que sembloient demander l'autorité qu'elle a sur lui, et l'amour qu'il a pour elle ; toutes les fois que les évangélistes nous parlent de la mère, dans l'histoire de son fils, c'est pour nous avertir de la sévérité de Jésus envers elle. Peut-on, M. F., se dissimuler la cause de tant d'épreuves, ne pas saisir l'esprit d'une si nouvelle condition, ne pas reconnoître les vues miséricordieuses du ciel qui humilie toujours cette mère dans le titre le plus propre à enfler l'orgueil et à embarrasser la modestie?

Hélas! depuis sa présentation au temple, c'est l'avenir surtout qui fatigue Marie d'épreuves plus cuisantes encore. Elle observe Jésus qui grandit pour le supplice. Jette-t-elle sur lui un regard de tendresse qui ne soit troublé par la déchirante pensée de ses ignominies

et de sa mort? Elle pèse sur son cœur, cette croix, terme fatal où doivent aboutir tous les projets de la justice! Et dans le cours de la bienfaisante mission de Jésus, aujourd'hui il est en butte aux traits de la jalousie; demain elle apprend les noirs complots que trame contre lui l'acharnement implacable de la synagogue; tantôt, il est délaissé par l'inconstance d'une nation grossière; tantôt la calomnie le dénonce aux magistrats: ou c'est l'ingratitude qui se refuse à sa doctrine, c'est la vanité offensée d'entendre répéter que les enfans doivent honorer leur père, les inférieurs leur maître, les soldats leur chef; que, dans la grande famille, le prince doit être compté pour beaucoup, et Dieu pour tout, enfin qu'il y a un pouvoir suprême, source sacrée de tous les pouvoirs institués sur la terre. Sans cesse en alarmes, Marie ne vit que pour souffrir. Quoi donc! être mère de Dieu et ne le paroître jamais! Être mère de Dieu, et vivre comme si on ne l'étoit pas! Être mère de Dieu, et souffrir sans relâche! Secret adorable entre la mère et le fils, entre la créature et le créateur, entre Marie et le ciel qui, pour combler ses mérites, va mettre le comble à ses disgrâces!

Mais le ciel nous expliquera bientôt des pré-

cautions inexplicables sans lui ; et alors elles n'auront plus été que des mesures tutélaires. Un décret terrible achevera bientôt les épreuves que doivent subir encore la foi et le courage de Marie. Elle verra bientôt son fils... singulière préférence qui l'a choisie entre toutes les filles d'Israël, pour être la mère d'un dieu crucifié! Quel exemple pour nous, M. F., d'accepter les afflictions dans le même esprit que Dieu nous les envoie! Et en même temps, preuve sans réplique que Dieu afflige le juste pour lui marquer son amour, que les biens de la vie sont si peu de véritables biens, qu'il les prodigue à ses ennemis, et les maux de la vie, si peu de véritables maux, qu'il les répand sur ses élus; que le chrétien sort plus pur du creuset des tribulations; que c'est l'or éprouvé jusqu'à sept fois; que nous parvenons à tout savoir à l'école du malheur! Eh! M. F., qui auroit le droit de se plaindre d'être malheureux? Quelles souffrances comparer aux souffrances de Marie? Sans les intimes communications de la foi, auroit-elle pu suffire à de si vives et à de si longues infortunes? O Jérémie, poëte inimitable de toutes les douleurs! oui, la lyre sur laquelle vous avez soupiré vos lamentations seroit restée muette devant les douleurs de la mère de Dieu.

Est-ce que la passion de Jésus n'est pas aussi la passion de Marie? Est-ce qu'elle n'est pas inondée de la sueur qui l'inonde au jardin des oliviers? Est-ce qu'elle ne boit pas au calice qu'il repousse? Est-ce qu'elle n'entend pas les imprécations de la rage et les blasphèmes de l'impiété? Est-ce qu'au prétoire, dans la nuit qui ajoute ses ténébreuses horreurs à tous les raffinemens de la barbarie, elle n'est pas attachée à la colonne où le sang de Jésus ruisselle sous les coups redoublés de l'envie? Est-ce qu'elle ne partage point le fardeau de la croix sous laquelle il succombe? Mères chrétiennes, est-ce que vous ne la voyez pas qui embrasse de ses mains tremblantes et baise de ses lèvres décolorées et arrose de ses larmes amères l'instrument du supplice de son fils? Est-ce que vous ne la voyez pas qui écoute sa voix éteinte, recueillant d'un oreille avide son dernier adieu, son dernier souffle, son dernier vœu? Est-ce que vous ne la voyez pas qui tombe anéantie dans sa résignation vraiment sublime? Mères chrétiennes, répondez : quelle mère soutiendroit la vue de son fils unique, cloué à un gibet infâme? Et le fils de Marie est Dieu! Et il a fait le cœur qui répète toutes ses tortures! Quel autre qu'un Dieu auroit fait le cœur de Marie!

Mais, outre que Marie, en remettant son cœur blessé entre les mains de celui qui peut seul fermer des plaies que tous les baumes de la terre ne sauroient guérir, sentoit naître une consolation indicible du fond même de ses tristesses, *Secundum multitudinem dolorum meorum in corde meo, consolationes tuæ lætificaverunt animam meam*, quel allégement à ses peines, de connoître le prix de notre rançon et de notre rédempteur! Jésus meurt! et la nature s'ébranle, et le voile du temple se divise, et les tombeaux s'ouvrent, et le soleil s'éclipse, et les bourreaux se frappent la poitrine, et le crime repentant invoque la miséricorde agonisante : et le salut du monde!... O Marie! que vous êtes grande sur ce théâtre de deuil où vous instruisez la terre par votre exemple, lorsque votre fils le sauvoit par son trépas! Avouons que s'il y avoit dans la passion de quoi épuiser la sensibilité d'une mère, il y avoit aussi de quoi tenter sa foiblesse.

En est-ce assez, M. F., pour acquitter la charge divine de sa maternité? Non, non : la rédemption du monde est consommée par le sacrifice du Calvaire; mais le sacrifice du Calvaire n'a pas consommé les tribulations de la vierge. Lorsque toutes les épreuves de la terre et du ciel semblent finies pour elle, le plus

cruel des tourmens commence. Elle est condamnée à survivre à Jésus, à essuyer les ennuis d'une absence bien plus longue que celle de Jérusalem, et à attendre dans l'exil le bonheur si doux pour la mère d'un Dieu, de rejoindre son fils dans la plénitude de sa divinité. Ainsi le veut la Providence pour rendre Marie encore plus digne de ses honneurs futurs. Jésus semble l'avoir oubliée dans cette vallée de larmes. Colombe gémissante, elle confie les peines de l'éloignement à la solitude, où quoique le succès de l'ouvrage de son fils ne lui laisse aucun doute, l'obstination de ses ennemis ne lui laisse aucun repos. La synagogue irritée de sa défaite, l'empire de l'habitude contre une religion naissante, toutes les passions, toutes les voluptés, tous les despotismes, quel sujet d'effroi pour Marie! La prière est sa force, comme l'amitié est sa richesse. L'amitié! O disciple chéri, que vous avez été pieusement fidèle aux engagemens du Calvaire! O Éphèse! estime à sa valeur ce double présent: tu méritas alors la victoire que, trois siècles après, la vérité remporta dans tes murs sur l'erreur; tu méritas alors de proclamer ensuite Marie la gardienne des royaumes, des cités et de leurs habitans. O Éphèse! c'est aussi dans tes murs (un grand homme et un grand

saint m'autorise à le penser et à le dire), c'est aussi dans tes murs que, par une révélation spéciale, elle assistoit aux rapides progrès de l'Évangile. Les tyrans domptés, l'idolâtrie aux abois, la croix au front des Césars, voilà les indemnités de sa patience.

Sans doute, et j'en conviens, le silence des livres saints nous la dérobe presque tout entière; et depuis le Golgotha, un nouveau nuage enveloppe sa retraite et ses vertus, comme si les évangélistes étoient d'intelligence avec sa pudeur. Mais pour obvier à une lacune si regrettable, discernons un verset du cantique où s'épanche, avec un si tendre abandon, la reconnoissance de Marie : Dieu a daigné considérer l'humilité de sa servante; et c'est pour cela que désormais tous les âges s'entretiendront à l'envi de mon bonheur, *Quia respexit humilitatem ancillæ suæ, ecce enim ex hoc beatam me dicent omnes generationes*. Ainsi Marie nous expose elle-même l'origine des triomphes qui doivent rehausser un nom qu'il faudra révérer, si on n'est pas injuste; un nom qu'on ne prononcera jamais sans attendrissement et qui réveillera l'amour au fond de toutes les âmes; un nom qui deviendra et plus cher et plus beau de génération en génération; un nom qui sera consacré par les ac-

clamations de tous les peuples et de tous les siècles : un nom dont les mers les plus lointaines, les îles les plus inconnues, les tribus les plus sauvages rediront les faveurs : et ses triomphes vont commencer.

Oui, M. F., la Providence va dévoiler le mystère des humiliations et des souffrances de Marie. Enfin cette équitable rémunératrice de ceux qui pleurent va mettre un terme au pélerinage de sa bien-aimée ; et l'arche du Seigneur, après avoir long-temps habité au désert, sous des tentes fragiles, sera introduite dans la véritable patrie. Mais son corps descendroit-il, mêlé avec les corps vulgaires, dans la poussière du tombeau ? Anges, portez-le à son fils, que vos ailes soient son marche-pied, et les astres son diadême. Oh ! si la gloire, destinée aux justes, surpasse ce que l'œil n'a jamais vu, ce que l'oreille n'a jamais entendu, ce que l'esprit de l'homme n'a jamais conçu, quelle doit être la gloire dont le Seigneur investit sa mère ? Et s'il doit si libéralement récompenser en juge, comment a-t-il dû récompenser en fils ? Marie vient de léguer au monde l'héritage de ses exemples, elle n'est plus ! lorsque son dernier asile est troublé par une voix qui l'appelle au bonheur : Hâtez-vous, lui dit-elle, les jours d'orage sont passés :

Surge, propera, amica mea, jam enim hiems transiit. Des rayons d'immortalité jaillissent de ses yeux, et son front resplendit de toutes ses vertus : elle franchit les voûtes du firmament : les filles de Sion sont éblouies de ses attraits : Jésus la place sur le premier degré de son trône, et l'inaugure dans l'exercice de sa puissance. Mais rappelons-nous que c'est une puissance d'intercession et non d'autorité ; efficace, mais suppliante ; intarissable dans ses effets, mais dépendante dans son principe.

Elle est la mère de Jésus, *de quâ natus est Jesus!* Que de titres renfermés dans un seul ! Elle est la mère de Jésus, *de quâ natus est Jesus!* Dans l'ordre de la nature, dans l'ordre de la grâce, dans l'ordre des mérites, n'occupe-t-elle pas le premier rang? Elle est la mère de Jésus, *de quâ natus est Jesus!* Quels furent ses transports à la vue de son fils, versant des joies incorruptibles sur les *captifs* qu'il a rachetés de son sang, et préparant des couronnes à des élus nouveaux ! Elle est la mère de Jésus, *de quâ natus est Jesus!* Comme ils se pressent autour d'elle, pour contempler son exaltation, les nobles ancêtres de la pauvre fille de Nazareth ! Elle est la mère de Jésus, *de quâ natus est Jesus!* Comme ils l'environnent de leurs respects et de leurs palmes, les

martyrs intrépides et les femmes charitables, et les vierges ornées des symboles de l'agneau! Elle est la mère de Jésus, *de quâ natus est Jesus!* Déjà, et pour toujours, les soupirs de la terre montent vers elle par des routes secrètes; elle entend le cri des misères les plus obscures, et présente à son fils, sur l'autel des oblations, les larmes de l'infortune timide. Elle est la mère de Jésus, *de quâ natus est Jesus!* Comme ils l'entourent pour implorer son crédit, les messagers gardiens de notre foiblesse! Comme ils la bénissent en chœur les touchans personnages de la crèche, les pasteurs de Bethléem, les sages de l'Orient, les innocentes victimes du berceau! Elle est la mère de Jésus, *de quâ natus est Jesus!* Elle est donc aussi notre mère, par la religion de son fils.

Et s'il m'étoit permis d'interroger toutes les détresses, qui n'ont jamais recouru en vain à sa maternité, un père de famille diroit : Engraissé de mes dépouilles, un déprédateur, sans entrailles, me punissoit de mes plaintes par des chaînes; vous les avez brisées, ô Vierge sainte, j'apporte à vos pieds mon hommage. Combien de fois vous avez dirigé notre route à travers les écueils, diroit un pauvre matelot, et fait luire pour nous, dans la nuit des

tempêtes, un jour tutélaire! O Vierge sainte, j'apporte à vos pieds mon hommage. Le sol qui nous portoit s'écrouloit sous nos pas, diroit un artisan; nous avons tourné nos regards vers vous, ô Vierge sainte, et la terre s'est raffermie : j'apporte à vos pieds mon hommage. Une mère s'écrieroit : mon fils unique, le soutien de mes vieux ans, prenoit le chemin du cercueil; je vous l'ai redemandé, ô Vierge sainte, et vous avez sauvé la mère avec le fils : j'apporte à vos pieds mon hommage. Mon époux, diroit une épouse vertueuse, mon époux, attiré dans les piéges d'une liaison dangereuse, n'exhaloit plus, dans son ménage autrefois si paisible, que les injures de la haine; je vous ai exposé mes chagrins, ô Vierge sainte, et le maître des consciences a éclairé la sienne : j'apporte à vos pieds mon hommage. Je n'avois d'espérance qu'en vous, diroit un infirme : un jour que je priois la mère à la table de son fils, tout un peuple m'a vu quitter les tristes appuis qui étayaient mon corps tout en ruines; ma foi les a suspendus aux murs témoins de ma guérison : ô Vierge sainte, j'apporte à vos pieds mon hommage.

M. F., doit-on maintenant s'étonner que dans l'univers catholique, il n'y ait pas un temple où Marie n'ait un autel? Est-elle de

trop la brûlante sensibilité du saint abbé de Clairvaux, l'infatigable défenseur de sa gloire? Et y auroit-il de l'exagération dans les litanies si simples et si hautes en même temps, que le génie de la piété a écrites pour la nôtre, qu'on sait par cœur dans les hameaux, qu'on a traduites dans toutes les langues, que l'enfance bégaie avec amour, et que la mémoire du nautonnier est si contente de retrouver au milieu des orages? O Marie, qui êtes la sainteté même, *sancta Maria :* mère de Dieu, *sancta Dei genitrix :* ô Vierge, la première entre toutes les vierges, *sancta Virgo Virginum :* fille de Jacob, qui avez donné au genre humain l'auteur de sa délivrance, *mater Christi :* dispensatrice des miséricordes du ciel, *mater divinæ gratiæ :* mère sans tache, *mater purissima :* et riche de tous les charmes de la pudeur, *mater castissima :* dont la *nativité* fut une exception et un privilége, *mater inviolata :* et devant laquelle le péché s'arrêta comme devant sa plus redoutable ennemie, *mater intemerata :* qu'on ne sauroit ne pas aimer, *mater amabilis :* qu'on ne sauroit ne pas admirer, *mater admirabilis :* qui avez porté dans votre sein le Créateur : *mater Creatoris* : et le sauveur du monde, *mater Salvatoris :* modèle de retenue et de prudence, *Virgo prudentissima* :

à laquelle la vénération de tous les temps ne manquera jamais, ainsi que votre bonté ne manquera jamais à tous les besoins, *Virgo veneranda :* qui imposez à tous les cœurs le tribut si léger de la confiance, *Virgo prædicanda :* par le nombre de vos miracles, *Virgo potens :* par l'ascendant de votre clémence, *Virgo clemens :* par la douce certitude que vous êtes toujours semblable à vous-même, *Virgo fidelis.*

O Marie ! où la justice infaillible se réfléchit comme dans une glace sincère, *speculum justitiæ :* source inépuisable de sagesse, *sedes sapientiæ :* et de joie, *causa nostræ lætitiæ :* vase précieux qui renferme les exemples de la vie spirituelle, *vas spirituale :* vase honoré et si digne de l'être, *vas honorabile :* vase unique sur lequel nous lisons les plus mémorables dévouemens à la volonté divine, *vas insigne devotionis :* rose mystérieuse, les plus suaves délices des villes et des campagnes, *rosa mystica :* colonne solide et élevée comme la gloire de vos ancêtres, *turris davidica :* tour éclatante de blancheur dont la force est dans la perfection, *turris eburnea :* palais étincelant de tous les tresors, *domus aurea :* temple de la nouvelle alliance, *fœderis arca :* ô Marie, dont la main propice ouvre à notre impatience les barrières de la seconde patrie, *janua cœli :*

successeur de Henri IV, et le prédécesseur de Louis XIV, ce jour où les acclamations du ciel se mêlent aux acclamations de la terre, ce jour où la France semble marcher tout entière à côté de son roi. Vous le savez, ô Marie, qu'il étoit pur, l'encens qui fumoit autrefois dans les solennités de votre nom! Alors la reconnoissance étoit à genoux devant vos bienfaits et l'admiration devant vos grandeurs; alors le plus *belliqueux* étoit le plus simple de vos serviteurs, et nos *grandes dames* étoient fières du titre de *vos servantes*; alors, aussi, on avoit votre image au portail de son château, comme au seuil de sa chaumière. Protégez une famille auguste qui seroit la plus heureuse famille de France, si elle étoit sûre que tous les Français l'aiment comme elle aime tous les Français. Protégez l'héritier du saint roi et du roi-martyr, qui aux terres de l'exil appeloit votre charité sur une nation maintenant ralliée tout entière à son premier ami; protégez des princes qui, ne sachant se venger de la calomnie que par la bonté, oublient tous les outrages pour deviner toutes les misères; protégez l'angélique orpheline, qui vous a choisie pour modèle, qui a souffert comme vous, qui, fille infortunée du plus infortuné des hommes, se consoloit, couverte du sang de son père, qui

est roi, en imitant les vertus d'une mère couverte du sang de son fils qui est Dieu ; protégez l'enfant des miracles, et notre héroïque Blanche ; protégez une ville si recommandable, et par ce qu'elle a souffert, et par ce qu'elle a oublié, où votre culte est le plus sacré des devoirs, votre médiation le plus pressant des besoins, votre éloge la plus douce des jouissances, où tous les cœurs tressaillent aujourd'hui de la grande nouvelle, et où toutes les voix se la transmettent, comme une faveur inespérée.

O Marie, elle va donc se rouvrir pour votre gloire et le bonheur de vos enfans, cette métropole (1) antique, décorée par tant de souvenirs, illustrée par tant de saints, immortalisée par tant de grands hommes ; où d'augustes morts s'attristoient, au fond de leur sépulcre muet, de ne plus entendre les cantiques de la foi ; où les débris accusateurs redemandoient leur splendeur éclipsée ; où grâce au zèle réparateur d'une administration chrétienne et monarchique, disparoîtront enfin les traces du vandalisme sacrilége qui a détruit les monumens de la piété. O Marie, oui, je le jure

(1) La métropole d'Avignon, sous le *vocable* de *Notre-Dame*.

pour les fidèles qui m'écoutent! oui, tous vont concourir à l'envi à la restauration de cette basilique où vous avez tant de fois exaucé les supplications de leurs pères! Le pauvre lui-même aura son obole et la veuve son denier. Quelle noble émulation de largesses! Comme tous les âges, tous les sexes, toutes les conditions vont se confondre dans leur religieux empressement pour la plus juste, la plus désirable et la plus méritoire des bonnes œuvres! Peuple excellent qu'on est heureux de connoître, de la croix du fils (1) vous irez à l'autel de la mère, qui vous couvrira de son ombre dans le temps et pour l'éternité.

---

(1) (La croix de la mission est plantée devant le portail de la métropole.)

PANÉGYRIQUE
DE SAINT JEAN-BAPTISTE,

DANS L'ÉGLISE PRIMATIALE DE LYON.

Erit magnus coram Domino.

Il sera grand devant le Seigneur.

SAINT LUC, c. 1, v. 14.

ÊTRE grand devant le Seigneur, voilà, M. F., la seule grandeur digne de Dieu et de l'homme : mais comment la discerner et l'obtenir? On n'est pas grand devant le Seigneur par les illusions de la gloire : devant lui, qu'est la victoire elle-même avec tous ses trophées? N'a-t-il pas dit que la paix est la santé des empires? On n'est pas grand devant le Seigneur par les grands succès, ni par les grands spectacles : devant lui, qu'est l'éblouissement de la prospérité et le fracas de la louange? N'a-t-il pas dit que c'étoit une ombre fugitive et légère? On n'est pas grand devant le Seigneur par

les dons du génie : devant lui, qu'est ce superbe délire qui trop souvent prend la frénésie pour de l'activité, et l'audace pour de l'énergie? N'a-t-il pas dit que la raison éclairée n'est que le talent de mieux sentir les bienfaits du ciel ? On n'est pas grand devant le Seigneur par les raffinemens du luxe et de l'opulence : devant lui, qu'est la fortune avec ses désolans caprices? N'a-t-il pas dit que la médiocrité est le plus désirable de tous les biens? On n'est pas grand devant le Seigneur par l'éminence des dignités, qu'on achète avec des bassesses, qu'on garde avec des injustices, qu'on perd avec des remords : devant lui, qu'est la terre avec toutes ses pompes et tous ses honneurs? N'a-t-il pas dit que le sage n'estime que les honneurs éternels? *Erit magnus coram Domino.*

L'homme grand devant le Seigneur est le chrétien vainqueur de lui-même, austère au milieu des joies du siècle, équitable dans la puissance et s'humiliant devant la grande et unique puissance d'où émanent et où remontent toutes les autres; le chrétien qui évite les dangers de sa condition et en acquitte les devoirs, ne composant jamais avec la foiblesse de sa nature, fidèle aux moindres engagemens, indulgent pour ses frères et inflexible pour

lui-même, dont la piété n'est qu'une idée plus haute de ses obligations et un sentiment plus profond de sa dépendance, dont l'étude est de se rendre compte chaque jour à soi-même de l'emploi de son temps, le plaisir, de repasser ses bonnes actions, le mérite habituel, l'accord d'un zèle qui surmonte tout et d'une douceur qui attire tout, d'un courage que rien n'abat et d'une charité que rien n'épuise : *Erit magnus coram Domino.*

Mais qu'il est encore bien plus grand devant le Seigneur, celui qui, visiblement suscité d'en haut, est obligé, à force de perfections, de déclarer lui-même qu'il n'est pas Dieu ! Ambassadeur vraiment extraordinaire, dont le ciel, qui les a rédigées, dirige les mystérieuses négociations ; pur comme la lumière, rejaillissement sans nuage de la sainteté par essence, étonnant et le désert et la cour de la nouvelle doctrine qu'il apporte au monde, ne respirant que l'amour de celui qui l'envoie, réunissant en sa personne la chasteté des anges, l'humilité des vierges, la science des apôtres, l'intrépidité des martyrs, et dont le noble sang coule dans les veines du rédempteur ! M. F., à ces traits, qui ne sont pourtant qu'ébauchés, vous avez tous nommé le saint précurseur dont la première Église des *Gaules* célèbre

aujourd'hui la fête, et dont ma foible voix ose entreprendre l'éloge. Accablé de ses grandeurs et me confiant à l'admiration qu'elles inspirent, je dirai simplement : Jean-Baptiste fut grand par sa naissance ; elle brille de l'éclat de tous les miracles, *première partie*. Jean-Baptiste fut grand par son ministère ; il brille de l'éclat de toutes les vertus, *deuxième partie*.

O Marie, obtenez-moi, par votre intercession, les grâces dont j'ai besoin pour louer dignement un homme qui n'a été surpassé que par votre divin fils ! *A. M.*

PREMIÈRE PARTIE.

Oui, M. F., la naissance de Jean-Baptiste brille d'un éclat vraiment divin, et par les miracles qui la précèdent, et par les miracles qui l'entourent, et par les miracles qui la suivent.

Long-temps avant sa naissance, Jean-Baptiste avoit été prédit ; et cette prédiction n'est-elle pas un miracle signalé ? Dès qu'il fut arrêté dans les conseils d'en haut qu'un Dieu se feroit homme pour sauver tous les hommes, le précurseur de cet homme-Dieu avoit été choisi, désigné, figuré ; et c'étoit Jean-Baptiste. J'appelle ici en témoignage les prophètes

également instruits de sa venue et de la venue du Messie : Jérémie qui le remarque sans ambiguité, Isaïe qui le signale dans les termes les plus formels, Malachie qui l'indique avec la confiance d'un témoin : *Ecce ego mitto angelum meum, et præparabit viam antè faciem meam.* Chrétiens, la grandeur de Jean-Baptiste a donc précédé sa naissance ; depuis les premiers jours du monde il partage donc avec Jésus l'espoir des peuples ; unis par les liens les plus étroits dans l'ordre de la rédemption, Jean-Baptiste ne peut plus être séparé de Jésus : la terre ne connoîtra son libérateur que par Jean-Baptiste ; le ciel ne donnera Jésus qu'après avoir donné le précurseur. En qualité de précurseur, Jean-Baptiste sera en même temps à la loi qui finit et à l'Évangile qui commence, à Moïse sous lequel il est né et à Jésus pour lequel il naîtra : ou plutôt, il lui est réservé d'être la limite où le christianisme remplace le judaïsme, de fermer l'ancien Testament, d'ouvrir le nouveau, et d'introduire le fils de Dieu dans son héritage : *Limes constitutus inter nova et vetera*, dit Tertullien avec sa précision accoutumée. Concluons, M. F., que l'homme n'est grand qu'autant qu'il est à Jésus et pour Jésus ; mais concluons aussi que jamais le ciel n'accumula sur la tête d'un enfant de si éton-

nantes promesses. Enfant chéri du ciel, vous serez le héraut du Seigneur, vous marcherez devant lui pour aplanir ses voies. Voilà que le messie arrive sur vos traces.

Béni soit le Dieu d'Israël ! les jours de salut approchent ; et le trône de Juda va posséder son véritable maître. Ils sont conçus les deux enfans dont les mêmes vœux hâtoient la naissance, l'un dans le sein d'une vierge sans tache, et l'autre dans le sein d'une femme stérile. M. F., prêtez l'oreille, ici les miracles se pressent en foule. Jean-Baptiste est comme Samuël le fruit de la prière ; c'est dans l'exercice de ses fonctions, c'est à l'autel des parfums que Zacharie reçoit le messager céleste : votre prière est exaucée, lui dit-il, et Élisabeth votre épouse concevra un fils : *Quoniam exaudita est deprecatio tua, uxor tua Elisabeth pariet tibi filium.* Zacharie, suspendu entre l'espérance et la crainte, se trouble, hésite, demande un signe et trouve le châtiment de sa foi lente et timide. Imaginez les mouvemens tumultueux du peuple qui attend le retour du pontife, son inquiète surprise, son impatience trompée ; représentez-vous l'air agité de Zacharie, sa frayeur soudaine, les gestes muets par lesquels il croit suppléer aux accens de sa langue enchaînée : tout donne à

entendre qu'il a communiqué avec son Dieu et qu'il a été ébloui de sa présence : *Cognoverunt quia visionem vidisset.* O conception privilégiée ! c'est le sang de la race illustre qui depuis quinze siècles donne des ministres au sanctuaire. O conception singulière ! Comme si ce n'étoit pas Jésus qui devoit autoriser la mission de Jean-Baptiste, mais Jean-Baptiste qui devoit servir de preuve à la mission de Jésus, l'ange visite Marie dans le silence de la retraite : et il apparoît à Zacharie dans le temple, comme pour informer toute la Judée que le Seigneur va déployer la force de son bras. O conception, inaccessible à nos idées ! Un nom est apporté du ciel à Jean-Baptiste, un nom étranger dans sa famille !..... Tout à coup la langue du pontife se délie, l'avenir se déroule à ses regards, il chante, dans un saint enthousiasme, la gloire du Messie et du précurseur, à l'exemple de Marie qui vient célébrer avec Élisabeth les richesses de l'infinie clémence.

O ineffable entrevue ! Élisabeth, Marie, heureuses mères, félicitez-vous dans le Seigneur ; croissez, enfans de justice et de grâce. O asile de la vertu et de la foi ! O rendez-vous de la solide grandeur ! Sublime harmonie ! avec quel charme la piété et le goût redisent

encore les inimitables cantiques où le père de Jean-Baptiste et la mère de Jésus confondent les transports de leur reconnoissance! Comme la magnificence des pensées, des expressions et des images, répond à l'importance des événémens! comme il est facile de sentir que tout cela vient de Dieu! oui, M. F., et pourquoi ne les nommerois-je pas? le *Benedictus* et le *Magnificat* sont vraiment divins; l'inspiration divine est là: et je ne connois rien d'aucun pinceau qui exprime avec une simplicité plus majestueuse et une plus attendrissante beauté les miséricordes du Créateur. C'est le doigt, auquel les tempêtes obéissent, qui y a mis les couleurs; l'homme n'en a jamais inventé de semblables. Impies, que sont vos misérables poëtes auprès de nos chantres sacrés? Et vous, qui allez au théâtre repaître vos yeux et fatiguer vos âmes de spectacles imaginaires lorsqu'ils ne sont pas criminels, voilà les scènes vraiment dignes des yeux chastes et des âmes pures: l'intérêt, c'est le salut du genre humain; l'auteur, c'est Dieu lui-même qui met le ciel et la terre en action pour l'accomplissement de ses impénétrables décrets. Oh! si la naissance de Jean-Baptiste appartenoit aux âges que l'orgueil appelle héroïques, elle seroit l'objet de toutes les admi-

rations et de tous les hommages! Impies, qui venez sans cesse troubler nos innocentes joies, vous rougiriez de compter un saint parmi vos prétendus grands hommes : mais la sainteté n'est-elle point, même au tribunal de la raison, la vertu perfectionnée par les lumières de la foi, et couronnée par les mains libérales du rémunérateur suprême?

M. F., que cet enchaînement de merveilles nous arrête encore un instant : le moyen de quitter cette maison où le ciel semble être descendu, que se disputent les plus glorieuses prérogatives, qu'enrichit le médiateur de la nouvelle alliance, la victime du nouveau sacrifice; qu'embellit Marie, accourue à travers les montagnes avec l'auguste et divin fardeau qu'elle porte, avide de semer les munificences de son Dieu, de saluer le précurseur de son fils, et, en le partageant, d'accroître le bonheur de son amie! Élisabeth se rejouit de la présence de sa cousine, et Jean-Baptiste de la présence de son maître : les deux mères se racontent les bienfaits du Seigneur; animées de l'esprit de leurs enfans, leurs entretiens ne sont qu'oracles, hymnes et extases. Et vous, ciel, et vous, terre, soyez aussi dans le ravissement. Une mère dont la fécondité est un prodige, une Vierge qui est mère, un Dieu

qui est homme, un pontife dont la demeure est plus que le saint des saints, préludant ensemble à l'œuvre du salut, à la chute de l'erreur, à la ruine de la synagogue, au réveil des nations, à l'empire du Messie ; un enfant qui, à l'entrée de sa parente, tressaille dans le sein de sa mère, comme pour rompre ses liens et briser la prison qui l'empêche d'aller à son Dieu ! *Et in utero matris in occursum ejus gestiebat erumpere.*

Quoi ! cet enfant n'est pas encore né, et il sait tout ! Quoi ! cet enfant n'a pas encore vu le jour, et il lui tarde d'exercer l'office dont il est chargé ! Quoi ! cet enfant ne comprend aucun dessein, et il s'agite pour exécuter les desseins de la Providence sur lui ! Mais qui de nous s'étonneroit que Jésus, par l'entremise de Marie, opère, en faveur de Jean-Baptiste, son premier miracle ? c'est la pensée de saint Ambroise : Marie porte la lumière du monde ; qui l'empêcheroit de hâter l'intelligence d'un aveugle ? Marie porte la rédemption du monde ; qui l'empêcheroit de justifier un coupable ? Marie porte la rançon du monde ; qui l'empêcheroit de délivrer un captif ? Théologie profonde dont il ne nous est pas donné de percer les mystérieuses ténèbres, et qui ne nous laisse que le besoin de nous écrier : quelle

sera donc la gloire de Jean-Baptiste ? Quelle sera donc, à son midi, la splendeur de cet astre si éclatant à son lever ? Mais nous ne sommes encore qu'à son apparition ; et voici les nouveaux miracles qui la suivent.

A Jean-Baptiste, de nouvelles destinées vont s'ouvrir pour ce peuple inexplicable, révérant les envoyés de Dieu et ne les écoutant pas, sa loi et ne l'observant pas, son culte et lui associant des cultes idolâtres, averti par des bouches infaillibles des calamités qui le menacent et n'en prévenant aucune, les attribuant à la vengeance du ciel et ne cessant de l'irriter ; aujourd'hui murmurateur, indocile et rebelle, demain courbé sous la verge de ses maîtres comme un troupeau d'esclaves ; guerrier, brave, invincible sous les Machabées, et ensuite la proie et le jouet des nations étrangères ; et cependant souche unique de tous les autres peuples entés sur lui. Cet embarrassant problème, Jean-Baptiste vient le résoudre. A lui va commencer ce peuple fidèle qui remplira le monde de sainteté et de justice, cette nouvelle colonie d'une Jérusalem nouvelle où la foi sera le seul flambeau qui dirige ses habitans, l'espérance le seul motif qui les anime, la charité le seul lien qui les unisse, cette armée de soldats pacifi-

ques, plus forte que les Césars, et devant rendre tributaires de la vérité jusqu'aux philosophes qui avoient rendu l'univers tributaire du mensonge.

A Jean-Baptiste finit cette religion, hideuse de sacerdoces menteurs, d'offrandes impures, de cérémonies obscènes, où la multitude des faux dieux avoient exilé le véritable, où brillent tour à tour des conquérans et des sophistes, ceux-là pour ravager la terre par des victoires, et ceux-ci pour la tromper par des systèmes : à Jean-Baptiste commence cette religion féconde en mérites, heureuse de souffrances, éloquente de prodiges; cette religion devant laquelle fuient la barbarie des cirques, le trafic effronté des apothéoses, et l'idolâtrie, couronnée de fleurs, qui égorge en chantant des victimes humaines; cette religion éminemment utile par la hauteur de ses dogmes qui confondent l'orgueil, et la rigueur de ses observances qui déconcertent la mollesse, cette religion, la régulatrice des mœurs, le soutien du foible et le trésor du pauvre, qui désabuse de toutes les illusions, et dédommage de toutes les infortunes; cette religion, sans laquelle il n'y a plus ni probité solide, ni confiance réciproque, ni garantie tutélaire; cette religion, qui promet dans une meilleure vie un con-

solateur à toutes les vertus ignorées, négligées, immolées ; cette religion enfin, le plus inébranlable boulevard des États, en sorte qu'ils s'acheminent à leur perte lorsqu'ils souffrent que des mains sacriléges en ébranlent les colonnes.

A Jean-Baptiste chancelle cette législation, affreux chaos d'erreurs et de démences, infâme corruptrice des esprits et des cœurs, protectrice de tous les forfaits, instigatrice de toutes les débauches, nuit profonde, gouffre d'horreurs, dégoûtant amas de scandales publics qui outrageoient également la raison et la nature : à Jean-Baptiste commence l'adoration en reconnoissance et en amour, l'estime de ce qui est juste, le goût de ce qui est beau, le sentiment de ce qui est élevé, les contemplations sublimes, les dévouemens de la piété, les fruits de l'innocence, les larmes du repentir, le plaisir des bonnes actions, l'onction des sacremens, la gloire du second temple. A dater de Jean-Baptiste, le monde enseveli dans le sommeil de l'ignorance, ou bercé par de riantes fictions, va posséder un corps entier de doctrine, un tableau complet de nos devoirs, qui frappera tous les yeux, un code lumineux, et abrégé dans sa plénitude, où sans gloses prolixes, sans discussions pénibles

et sans fastidieux commentaires, le simple et l'illétré pourront lire leurs obligations écrites. La doctrine de Jean-Baptiste est un germe qui, bientôt arrosé des larmes et du sang de Jésus, deviendra un grand arbre à l'ombre duquel se reposera la terre, fatiguée et des contradictions de ses docteurs, et des tâtonnemens de ses aréopages, et des extravagances pompeuses de ses écoles.

A Jean-Baptiste, s'enfonce dans le passé cette Église si long-temps errante sous les fragiles pavillons d'Israël, toujours aux prises avec les nations et les rois, égarée en d'immenses déserts et des sables arides, soupirant après la terre promise, réduite à quelques croyans, et resserrée en des bornes si étroites, qu'elle n'occupe dans l'univers qu'un point imperceptible : à Jean-Baptiste, naît une autre Église dont la première n'étoit que la figure, qui étendra son règne jusqu'aux extrémités du monde, surnagera au dessus de tous les écueils, bravera toutes les tempêtes, dont les agrandissemens ne coûteront de larmes qu'aux vainqueurs ; qui harcelée jusque dans l'asile des tombeaux n'en sera que plus souveraine, qui au milieu des hérésies, et jusque dans le choc des passions armées, demeurera toujours la même, avec son autorité, sa succession, son tribunal,

sa pierre ferme et ses assurances divines ; qui, rajeunie par les vents de la persécution qui soufflent sur son berceau, insultent à son sceptre et se déchaînent contre l'immobilité de son trône, se moquera à jamais de ses ennemis ; voilà l'Église qui commence à Jean-Baptiste : il n'en a point vu l'achèvement ni les progrès ; mais il étoit chrétien avant de naître, et il naissoit au bruit des miracles pour jeter les fondemens du christianisme, qui est lui-même le plus grand des miracles.

Je vous le demande, M. F., est-ce un homme ordinaire celui auquel se rattachent de si hauts desseins, et qui se trouve lié d'avance à une entreprise aussi hardie ? Est-ce un homme ordinaire le précurseur en silence et bientôt en action d'une révolution inouïe qui embrassera tous les lieux et tous les temps ? O Jourdain, témoin de si étranges choses, je crois te voir, d'étonnement, remonter vers ta source ! *Jordanis, conversus es retrorsum.* La noble initiative, que celle de Jean-Baptiste ! l'honorable priorité ! légation unique ! avant Jean-Baptiste, le ciel avoit-il jamais doté un homme de tant de grandeur ? Quoi ! me direz-vous, il est plus grand qu'Abraham, cet homme si grand que le Seigneur, parmi ses titres les plus magnifiques, avoit choisi le titre de Dieu

d'Abraham! plus grand que Moïse qui donne des lois à la nature, délivre son peuple du joug de Pharaon, et dont la puissance, qui se joue de tous les obstacles, relève immédiatement de la puissance de celui qui a tout fait! Plus grand qu'Élie, qui ressuscite les morts, voyage jusque par-delà le ciel dans son char de feu, et en descendra au jour de la consommation des siècles! Plus grand que David, qu'on jugeroit avoir assisté à la création, lorsqu'il en peint les merveilles dans son merveilleux langage! Plus grand qu'Isaïe, qui semble avoir été invité aux conseils du Très-Haut, dont on croiroit que la plume étoit conduite par la main de celui qui l'inspire, et qui, par la sombre et menaçante vigueur de son style, tonne encore dans l'âme des méchans! Plus grand qu'Ézéchiel, le ministre des vengeances suprêmes, qui gardoit comme en réserve les flèches de la justice divine! Plus grand que Jérémie, l'inimitable écrivain de la Providence! Plus grand que Job, le héros de la douleur et le patriarche de la résignation! Oui, M. F., Jean-Baptiste, à lui seul, est plus grand que tous les prophètes ensemble : *Etiam dico vobis, et plus quam prophetam;* Jean-Baptiste est plus grand que tout ce qui fut grand sur la terre avant lui : *Internatos mulierum nonsur-*

rexit major Joanne Baptistâ ; assignez-moi donc, je vous prie, une autre cause de sa grandeur que les miracles de sa naissance.

Et ces miracles reconnus comme ils doivent l'être, à moins d'extravaguer avec la troupe des incrédules, serions-nous encore surpris des témoignages solennels que Jésus se plaît à lui décerner? En vain mes œuvres attestent ma divinité; allez à Jean-Baptiste qui la confirmera : *Testimonium perhibebit de me.* Serions-nous encore surpris que Jean-Baptiste, pendant sa vie, n'ait opéré aucun miracle? en cela, je découvre la conduite d'une sagesse attentive : si la vie de Jean-Baptiste avoit été, comme sa naissance, illustrée par des miracles, s'il avoit guéri les malades, rendu la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, la parole aux muets, jamais il n'eût réussi à détruire l'entraînante illusion du peuple qui s'obstinoit à voir en lui tous les caractères du Messie. Serions-nous encore surpris qu'après le message de l'ange, toute la Judée interdite s'écrie : Quel sera donc cet enfant précieux qui efface l'opprobre de la stérilité, que l'esprit de Dieu investit dans le sein de sa mère, dont la conception est pour sa famille un jour de bonheur? *Quis, putas, puer iste erit?* Serions-nous encore surpris qu'entre tous les saints dont l'É-

glise célèbre la mort, Jean-Baptiste soit le seul dont elle célèbre la venue ? Serions-nous encore surpris de ce long concert d'acclamations et de louanges qui le proclament depuis tant de siècles, et le recommandent aux hommages de l'univers catholique ?

Serions-nous encore surpris que, dans leur orgueil bizarre et pour se parer d'un grand nom, elles aient usurpé l'honneur d'un patronage illustre, ces sociétés secrètes où la fastueuse bienfaisance, remplaçant l'humble charité, trompoit chez plusieurs jusqu'à la droiture des intentions ; ces réunions clandestines, où, sous les apparences d'une régularité sévère, on prenoit le goût des contemplations décevantes ; ces conciliabules occultes où les initiations, les harangues, les banquets n'étoient souvent que des piéges tendus par les maîtres aux apprentis ; où les nombres symboliques cachoient un sens qui n'est plus un mystère pour personne ; où les mots qui ont fait nos malheurs étoient sur toutes les lèvres, avant de retentir à nos séditieuses tribunes ; où quelquefois les deux sexes se confondoient dans la singularité des mêmes momeries ; où de téméraires couplets se mêloient aux homélies sentimentales ; où une philantropie factice, burlesquement chamarée, avoit pour cou-

ronne un niveau, et pour sceptre un poignard : associations célèbres par plusieurs siècles de ridicule, qu'on auroit dû surveiller si elles étoient inutiles, et détruire si elles étoient redoutables ?

Oh ! à d'autres époques interrompues par nos infortunes, nos apostasies et nos crimes, comme la vénération et la piété solennisoient la fête qui nous rassemble ! Le jour ne suffisoit pas aux transports de la reconnoissance : les feux de l'allégresse commune illuminoient la nuit elle-même : la nuit et le jour sembloient à l'envi remercier le ciel du présent qu'il avoit fait à la terre : car si la naissance de Jean-Baptiste brille de l'éclat de tous les miracles, son ministère brille aussi de l'éclat de toutes les vertus.

SECONDE PARTIE.

Fuit homo missus à Deo, cui nomen erat Joannes. Il y eut un homme envoyé de Dieu, qui s'appeloit Jean. Quel titre que celui d'envoyé de Dieu, et quel nom que celui de Jean ! Aussi est-ce là, chrétiens, la première idée qu'exprime l'évangéliste après celle du verbe ; et comme si ces deux objets se rapportoient l'un à l'autre, il nous offre, presque d'un seul trait, et la génération éternelle du verbe et la

mission de Jean-Baptiste. En effet, le ministère de Jean-Baptiste surpasse tellement les autres ministères, qu'il ne remarque que celui-là : c'est, M. F., que le ministère de Jean-Baptiste brille de l'éclat de toutes les vertus. Mais pour mettre, s'il est possible, de l'ordre dans un sujet si vaste, je les réduirai à trois principales : sa pénitence au désert, le zèle de sa prédication, son courage devant le pouvoir.

O Chrysostôme, que vos éloges sont dignes de votre génie lorsque vous racontez la pénitence de Jean-Baptiste, commençant au désert les prodiges du Liban et du Carmel ! Ne devoit-il pas être le modèle de la pénitence, le précurseur d'un Dieu qui ne sera point révélé aux riches et aux superbes, mais aux petits et aux simples ; qui ne réunira point les grands autour de lui, mais les nécessiteux? Ne devoit-il pas être le modèle de la pénitence, le précurseur d'un Dieu qui naîtra et vivra dans l'abnégation de toutes choses, dont les malades seront le cortége, que la pitié rencontrera partout bénissant les larmes de l'infortune, et dont le dernier soupir sera un soupir de patience, de miséricorde et de douleur? Ne devoit-il pas être le modèle de la pénitence, le précurseur d'un Dieu qui vient briser les vaines décorations de ce théâtre où l'on ne s'occupe

que de chimères ou d'intrigues ; qui vient reformer cette école où l'on n'enseigne que la volupté et l'ambition, et où l'on apprend à trahir pour elles ceux qu'on caresse et à étouffer ceux qu'on embrasse ; qui vient changer la face de cette terre où le bonheur est dans l'opulence, et l'habileté dans le talent de l'obtenir à tout prix ; qui vient assurer des richesses invisibles et immuables à ceux qui n'ont rien ici-bas ?

Le premier conseil que le merveilleux enfant reçoit de l'esprit de Dieu, est de fuir le monde : il a peur que la grâce ne soit encore trop foible contre ses enchantemens et ses prestiges. Le désert est son refuge, et il se dévoue à l'art nouveau de consacrer la solitude. Oh ! comme le désert fut étonné des soupirs de la pénitence qu'il n'avoit pas encore entendus ! Comme il admiroit cette victime qui n'a pour se vêtir qu'une peau grossière, l'eau des rochers pour breuvage, et pour nourriture, du miel sauvage et des sauterelles! *Locustas et mel sylvestre edebat.* Est-ce qu'ils se perdroient au désert tant de miracles qui ont précédé, entouré, suivi sa naissance ? Le ciel ne l'auroit-il d'abord environné de tant de bruit et d'éclat que pour le ravir à la terre ? Ah ! répond l'abbé de Clairvaux, c'est dans la retraite que mûris-

sent les *forts* de la religion ; c'est le solitaire qui fait l'apôtre. On acquiert dans la retraite des connoissances que vous ne puiserez jamais dans les leçons des maîtres les plus fameux : *Plus te docebunt sylvæ quàm libri.* C'est dans la retraite que Jean-Baptiste interroge les volontés de Dieu ; c'est dans ce commerce intime où Dieu lui parle et où il parle à Dieu, qu'il amasse tous les trésors de la science de Dieu.

L'amour de la retraite, quelle disposition à l'amour de toutes les vertus ! Dans le monde on n'entend que le fracas des passions qui se combattent, se heurtent et se déchirent ! Dans la solitude, Dieu et la nature parlent tour à tour en murmures insensibles, en révélations tendres, en avertissemens utiles. La solitude est pure comme le jour qui l'éclaire, et les larmes de la pénitence, c'est la rosée du ciel qui rafraîchit les âmes. O solitude, où l'on goûte un air calme qui repose des orages de la vie, où l'on trouve jusque dans les souvenirs amers de ses désordres passés, les douces compensations d'une paix inaltérable ; où à mesure qu'on avance, on distingue les clartés de Dieu ; où tout est temple pour l'invoquer, tout est autel pour lui sacrifier ; où à chaque pas on foule un miracle, où jusqu'au silence même chante la gloire du Très-Haut, où tout

est saint parce que tout est plein de lui ; où la terre, toujours en travail, donnant aux plus humbles plantes l'immortalité du temps, semble indiquer à nos vœux une immortalité plus parfaite ! Que la figure éblouissante du monde fascine les heureux de Babylone, qu'ils attachent leurs désirs à des biens qui ont la fragilité du verre, et que toujours ils traînent la longue chaîne de leurs espérances trompées : O vous qui ne connoissez que les plaisirs de la bonne conscience, dites-nous si vous échangeriez vos modestes destinées contre les destinées les plus brillantes ! Les murs de votre obscure demeure, voilà les fondemens de la demeure impérissable qui vous est réservée. C'est dans les asiles de la foi recueillie que Dieu cache ses amis et ses élus. Hélas ! on se rappelle et on regrette ces lieux de perpétuelles contemplations où le temps se consumoit en veilles, en jeûnes et en aumônes, et où la miséricorde donnoit à l'étranger surpris les alimens qu'elle se refusoit à elle-même ! Depuis que les torches de l'intolérante impiété ont incendié les monastères de la foi, quel abri à l'innocence ou au repentir ? Le monde est si accoutumé à tourmenter et à dégrader les âmes, et la retraite à entretenir les grandes pensées et à exciter les grands motifs !

Que dis-je ? Si jamais la Providence s'est montrée à nous d'une manière sensible, c'est sans doute dans le rétablissement inattendu de ces asiles, témoignages illustres de la piété de nos aïeux ! Qui jamais nous l'eût dit, qu'aux jours de nos épreuves et de nos tribulations succéderoient des jours de calme, de protection et de justice, que nos plus saintes institutions si imprudemment détruites seroient si soudainement relevées ? Quel changement, prélude désiré de tant d'autres ! Qui pourroit ici méconnoître le bras qui déracine les empires et les rassied sur leurs fondemens, qui ne frappe que pour guérir, n'afflige que pour épurer, ne châtie que pour réveiller, ne nous envoie les fléaux de sa colère que pour rendre encore plus frappans les remèdes de sa bonté ? Oui, grâces à la miséricorde d'en haut, elles renaissent sous nos yeux, et comme par un enchantement divin, elles renaissent à la vie, à la reconnoissance et à l'étonnement, ces congrégations qu'on croyoit anéanties et que rappeloient tous les vœux, ces maisons privilégiées, si connues du désespoir, qu'habitent maintenant ainsi qu'autrefois des âmes généreuses auxquelles il seroit impossible d'opérer de plus grands biens à moins de frais, et de pratiquer de plus grandes vertus avec moins

d'ostentation; où une tendre sollicitude, qui ne reçoit du monde aucune de ses impressions, embrasse dans son zèle infatigable toutes les misères, toutes les infirmités, tous les scandales; où le désintéressement et la charité songent beaucoup plus aux besoins des autres qu'à leurs propres besoins; où le courage, inspiré par la religion, brave tous les périls, toutes les répugnances, tous les sacrifices; où la virginité héroïque est amie par état et servante par devoir de tout ce qui est foible, de tout ce qui est délaissé, de tout ce qui est souffrant; où la prudence qui dirige et l'indulgence qui enhardit ramènent à la vertu les brebis égarées; où d'immenses services ne sont qu'une obligation ordinaire et commune dont personne ne parle, n'ayant pour témoin que l'œil de celui qui voit tout.

Parlerai-je de ces solitudes, anciens réceptacles des chrétiens fatigués de notre vain luxe, harrassés de nos jouissances frivoles, accablés de nos honneurs plus frivoles encore; tombeaux anticipés où le repentir choisissoit sa place pour se disposer au plus solennel des jours; lieux d'horreur muette où l'on n'entendoit que les louanges du créateur, et les soupirs de la créature? Les voilà qu'ils se rouvrent aux victimes d'un nouveau siècle bien plus

dangereux encore que l'ancien. Elle semble tressaillir d'allégresse la vieille montagne qui cachoit autrefois tant de prodiges; Bruno règne encore au désert; j'aperçois un peuple volontaire d'anachorètes dont servir Dieu est la gloire, et l'adorer le bonheur : le sol s'anime sous leurs mains laborieuses; les lois du fondateur sont la règle des disciples, la joie est dans tous les cœurs et la sérénité sur tous les fronts. Torrens impétueux, sombres forêts, landes incultes, dans ce flux et reflux éternels de peines et d'erreurs qu'on appelle le monde, oh! que j'aime à me pénétrer de vos instructives images!

N'en doutons point, M. F., c'est dans les austérités de la retraite que Jean-Baptiste se préparoit aux durs travaux de son apostolat et aux conquêtes rapides de son zèle : c'est en s'isolant de tout, c'est en renonçant à tout, c'est en méprisant tout ce que les autres estiment, qu'il rassemble, sous la bannière de la pauvreté, la foule stupéfaite d'un genre de vie si nouveau : que vois-je? toute la Judée accourt aux rives du Jourdain : *Exibat ad eum Jerosolyma et omnis Judæa.* Ce qu'aperçoivent les habitans de Jérusalem est au-dessus de ce qu'ils croyoient, de ce qu'on leur avoit dit. Qu'ils la trouvent éloquente cette tête angé-

lique où se confondent la douceur, la noblesse et la beauté! Pourroient-ils résister à cette domination qui commande sans tyrannie et subjugue sans contrainte? Tout s'humilie sous ses réprimandes, on se range autour de lui en cédant à l'ascendant de son caractère, à la sagesse de ses leçons, à l'autorité de ses exemples : déjà elle est à lui cette multitude à laquelle pourtant il n'apporte d'autre empire que la justice, d'autre victoire que sur eux-mêmes, d'autre récompense que dans l'éternité : bientôt il la gagnera à ce Messie si opposé au libérateur qu'elle désire et qu'elle attend. Jean-Baptiste n'est plus la colombe gémissante au désert; c'est un aigle aux ailes déployées, semant au loin la lumière dont il a réfléchi à leur source les rayons pénétrans.

Quel ministère, dont le zèle a pour but de ressusciter les pères en faveur des enfans! *Ut convertat corda patrum in filios.* Et que nous serions heureux de l'atteindre ce but, nous qui pleurons entre le vestibule et l'autel sur les excès de notre jeunesse égarée par des guides aveugles, sur ce dégoût de tout ce qui est ancien, sur cet orgueil démesuré, sur cette indifférence si absurde dans ses causes et si fatale dans ses effets, sur cette triste incrédulité, et cette crédulité plus triste encore, sur cette légè-

reté calamiteuse qui dédaigne tout ce qui n'est pas né d'hier, d'aujourd'hui même : comme si ce n'étoit pas se mettre en guerre ouverte avec la société que d'élever un mur d'airain entre nous et nos pères, de soutenir que tout ce qui est en delà est folie et tout ce qui est en deçà sagesse; comme si cette métaphysique ténébreuse avec laquelle on fabrique les plus noirs systèmes n'étoit pas un nuage gros de tempêtes; comme si la folle imprévoyance avec laquelle on se remue et on se précipite en tumulte vers les inévitables résultats de la *nouveauté* ne crioit pas que d'autres méchans se forment, qui perdront tout, se perdront eux-mêmes, démoliront tout pièce à pièce, jusqu'au renversement définitif de tout ce qui est bon, juste et saint; comme si la seule science digne de ce nom n'étoit pas celle qui remplit le cœur de croyances, en même temps qu'elle remplit l'esprit de vérités.

Quel ministère, dont le zèle embrasse la défaite de tous les vices ! Et si la morale que prêche Jean-Baptiste ne vient pas du ciel, d'où vient-elle donc? A quelle époque la prêche-t-il? Dans quel abîme sa nation étoit plongée! Le temple, caverne impure d'un trafic mercenaire, la fraude sur la chaire de Moïse, l'oubli de tous les devoirs, le mépris de toutes les

règles : le zèle brûlant d'un Jean-Baptiste étoit-il de trop ? Comme aujourd'hui, M. F., que tous les torrens de l'impiété et de la corruption sont débordés chez nous, que les gens de bien se cachent les yeux d'effroi et que l'on n'est plus seulement impie ou mauvais par foiblesse, mais qu'on l'est par calcul, oh ! qui nous donnera des apôtres qui ressemblent à Jean-Baptiste ? Mais, hélas ! ne seroit-il pas incurable le siècle où l'on accueille avec empressement et où l'on écoute d'une oreille avide des apôtres trop fameux que le fanatisme du mal exalte jusqu'au délire, qui ne rougissent point de salir, de leurs doctrines empoisonnées, le berceau de la génération qui arrive, et soulèvent, pour creuser leur tombeau, la lie des générations qui s'écoulent, enseignent avec la liberté de penser la liberté de tout dire, se font un jeu des plus effrayantes catastrophes et un spectacle de la chute des États, achètent la révolte avec de l'or et l'assassinat avec des opinions, dont l'envie de nuire ne connoît plus de frein et ne souffre plus de remède, faisant leur patrimoine du domaine des passions, qui, avec leurs symboles d'insurrection, recommenceroient, si on leur en laissoit la faculté, la désastreuse période de licence et d'ignominie que nous avons parcourue,

arracheroient sans remords à des races éprouvées, un sceptre paternel et chargé du suffrage de tant de siècles, pour le changer en une verge de fer à l'usage de factieux sans génie, sans foi et sans pudeur; et, sans l'ancre de la miséricorde divine qui protége les monarchies contre la fureur des ouragans, les engloutiroient toutes, sans froncer le sourcil, dans le naufrage universel de l'ordre social?

Quel ministère, dont le zèle proclame des vertus inconnues jusqu'alors! Qu'il y a de sublimité dans les oracles dont Jean-Baptiste anime les bords du Jourdain, et qui s'insinuent dans les âmes avec la rapidité du fleuve! Si vous avez deux tuniques, donnez-en une à celui qui n'en a pas; rompez votre pain avec celui qui en manque : c'est être vraiment disciple de Jésus que de le nourrir et de le couvrir dans ses membres : *Qui habet duas tunicas det non habenti, et qui habet escas similiter faciat.* Vous qui êtes chargés du recouvrement des deniers publics, ou engagés dans les affaires, ou préposés à l'administration des villes et des campagnes, ou honorés du sacerdoce des lois, ou appelés à la délicate fonction de défendre la veuve et l'orphelin, n'exigez rien au delà de ce qui est permis : c'est être vraiment disciple de Jésus que de suivre stricte-

ment les lois de l'équité : *Nihil amplùs quàm constitutum est vobis, accipiatis*. Hommes de guerre, soyez humains, avares du sang, fidèles à Dieu sous la tente, comme un solitaire au fond de sa retraite : c'est être vraiment disciple de Jésus que de mettre la charité à la place de la violence, et le désintéressement à la place de l'intérêt : *Neminem concutiatis, et contenti estote stipendiis vestris*. Ainsi, M. F., Jean-Baptiste, avec les épines de son désert, écrivoit les premières pages de notre Évangile. Quel ministère dont le zèle a pour objet d'inaugurer le ministère de l'agneau qui efface les péchés du monde, et d'amener avec lui les richesses de la foi! Quel ministère, dont le zèle est si pur, si vif, si éclairé qu'on est forcé de prévenir que le ministre n'est pas la lumière, mais qu'il rend témoignage à la lumière : *Non erat ille lux, sed ut testimonium perhiberet de lumine*. La copie doit être bien parfaite, lorsqu'elle a tant de ressemblance avec l'original qui est divin !

Quel ministère, dont le zèle triomphe également par la sévérité et par l'indulgence! Tantôt Jean-Baptiste exhale son indignation en reproches amers contre l'orgueil qui n'a point d'oreille, et la cupidité qui n'a point d'entrailles; sa voix a le bruit de la foudre. Tantôt il ac-

cueille le repentir avec la tendresse d'une mère; sa voix a la douceur de la miséricorde. Quel ministère, dont le zèle prend sa source dans l'humilité, cette maîtresse de toutes les vertus ! Vous montrerai-je Jean-Baptiste comme éperdu et anéanti, lorsque Jésus, mêlé dans la foule, se jette à ses pieds et lui demande le baptême? O mon divin Seigneur, s'écrie-t-il dans sa confusion, quoi! vous venez à un homme indigne même de dénouer les cordons de vos souliers! *Non sum dignus solvere corrigiam calceamentorum.* Et lorsqu'on lui offre la qualité de *Messie:* Jésus, dit-il, est le fils du Très-Haut, et je ne suis qu'un enfant de la terre. Vous ne connoissez ni Jésus ni Jean-Baptiste, ni ses droits ni mes sentimens; qu'on cesse d'ignorer ce qui est et ce que je suis : *Non sum ego Christus, ego sum vox clamantis in deserto.* C'est à lui de régner, et à moi de servir. Mon abaissement doit égaler son élévation : *Illum oportet crescere, me autem minui.*

Quel ministère, dont le zèle s'ennoblit d'un courage supérieur à toutes les disgrâces, à tous les dangers, à toutes les tribulations! Oui, prêtres du Seigneur, c'est pour être vaillans et magnanimes que nous avons reçu l'onction sainte : aux jours de notre gloire, il se conti-

nuoit le ministère de Jean-Baptiste dans ces hommes apostoliques qui ont porté jusqu'aux bornes du monde les fruits de notre morale; dans ces grands et vertueux pontifes, l'ornement de la religion, dans ces infatigables pasteurs dont la vie entière n'a été qu'un entier dévouement au bonheur de leurs semblables, dans ces fervens anachorètes qui fertilisoient aussi le désert des semences de leur sainteté, dans ces singuliers agriculteurs partagés entre la croix et la charrue, humectant l'une et l'autre de leurs sueurs et de leurs larmes, ouvrant le sein de la terre et ne songeant qu'aux portes du ciel, ne goûtant d'autre loisir que de s'agenouiller en la présence de l'auteur de toutes choses pour le remercier de ses dons, et traçant de pénibles sillons dans un sol souvent ingrat, pour moissonner un jour aux champs de l'immortalité; dans ces séraphins, revêtus d'une forme mortelle, qui chantoient dans les ombres de la nuit les bontés et les ouvrages du Dieu de la lumière; dans ces victimes innocentes dont le luxe étoit la haire; dans ces vierges, modèles accomplis de patience, flambeaux toujours allumés sur les marches du tabernacle usées par la prière, vases incorruptibles d'où montoit sans cesse vers l'époux un encens d'agréable odeur, heureuses de

leurs épreuves, et s'il le faut, mourant immobiles sous le joug qu'elles tiennent embrassé; dans ces héros de la vérité, gardes vigilantes du sanctuaire contre les Osées de notre temps: contre ces traditeurs mercenaires qu'on a vus saisissant l'encensoir de leurs mains schismatiques, attaquant l'unité dans son centre immuable, sapant l'autorité du vicaire de J.-C., enchaînant sa puissance, interceptant la source de l'apostolat, dispensant à leur gré la houlette pastorale, s'emparant de la réputation du crime pour en avoir une, donnant une nouvelle et frauduleuse édition de nos principes, qui ne fut point écrite avec de l'encre, forçant la piété aux abois de cacher ses pleurs comme un délit, et les objets de son culte comme un larcin, envenimant les blessures par la nature des remèdes, aussi implacables dans leurs vengeances qu'aveugles dans leurs erreurs, ne voulant plus de l'étendard sacré de la foi ni de l'étendard légitime de la royauté, et achetant, hélas! l'opprobre par le succès.

Oui, prêtres du Seigneur, je le répète, c'est pour être vaillans et magnanimes que nous avons reçu l'onction sainte. Former à Jésus de vrais adorateurs, propager son culte et souffrir pour son nom, voilà nos devoirs. Enseigner aux peuples l'histoire de la religion, les des-

seins de la Providence et les motifs de crédibilité qui ne laissent aucune excuse au doute; lier le temps à l'éternité, la succession des âges à l'origine du monde, ce qui est créé à ce qui a précédé la création, enfin la loi nouvelle à la loi ancienne; montrer l'auteur du christianisme fondant de son bras divin une Église immortelle sur les ruines de la synagogue; développer les attributs de cette Église, et les effets de sa tendresse maternelle, de cette Église traversée dans son pélerinage et sortant victorieuse de tous les combats, de cette Église qui, affranchie de toute crainte, a l'indépendance pour diadême : voilà nos travaux. Être les médiateurs des supplians, sécher les larmes de l'adversité, en faire couler des yeux de la prospérité : voilà nos priviléges; et n'attendre de nos services que l'outrage, l'ingratitude ou l'indifférence : voilà notre salaire, et c'est aussi notre couronne.

Mais c'est auprès des grands surtout que notre ministère est difficile. On doit la vérité même aux rois : c'est le seul bien qui leur manque, surtout lorsqu'elle les asservit, cette passion fatale qu'on nomme la volupté suprême, volupté cruelle qui flétrit les sceptres, les princes et les nations. O réaction terrible des

scandales qui tombent des palais des grands ! Jean-Baptiste apprend qu'Hérode insulte tout ensemble aux lois de la morale et aux lois de la décence : c'est sur le trône qu'il court les venger. Déjà, sans aucun de ces timides ménagemens de la prudence humaine, il avoit démasqué les sourdes manœuvres des faux docteurs, déjoué la présomption jalouse, et montré la coignée à la racine de l'arbre. Ici, c'est une lutte entre un apôtre et un roi. L'apôtre ose troubler le roi dans ses criminelles jouissances, il ose lui dire qu'il y a au-dessus de lui des lois qu'il ne peut enfreindre : *Non licet tibi habere uxorem fratris tui.* Quel exemple pour notre sacerdoce de ne jamais transiger avec nos obligations sacrées ! Notre fermeté est notre illustration, comme nos armes sont dans notre prudence. A notre ministère est attaché le salut des princes et des sujets, comme elle appartient à nos maximes cette inflexible rigueur, le plus beau et le plus signalé de leur caractère. Prêtres du Dieu vivant, n'oublions jamais que le courage est aussi l'honneur de notre milice.

Jean-Baptiste à la cour ! Oui, M. F., et il y prêchera la vérité ; mais à la cour d'un roi incestueux qu'est la voix d'un saint ? L'intrépide censeur est chargé de fers, et on le jette dans

une prison obscure. L'estime d'Hérode, moins roi sur la pourpre que Jean-Baptiste dans son cachot, est quelque temps une digue contre les fureurs de la haine, tant l'innocence garde d'empire sur la dépravation elle-même! Mais, dans un cœur qu'un amour funeste dévore, l'humanité et la justice se taisent bientôt. La mort de l'apôtre est nécessaire, elle est résolue. Et c'est dans la joie d'un festin, parmi les délices de la table qu'on médite ce lâche assassinat; c'est le jour de la fête du roi, jour d'allégresse qui invite à la clémence. Mais de l'ivresse des plaisirs aux forfaits les plus odieux, l'intervalle est si court! Tel est l'effet de ces amusemens dangereux où s'endurcissent les âmes, de ces danses licencieuses où elles s'enflamment, de ces parures éblouissantes où la séduction étale tout ce qu'elle a de perfidie. Le téméraire serment est prononcé. Quoi! c'est du sang que demande une jeune princesse dans l'âge de la sensibilité! Fille barbare, il est exaucé ton vœu sacrilége; Jean-Baptiste n'est plus. Cette tête, si riche des pensées divines, elle la porte encore fumante à sa mère aussi barbare qu'elle. Femmes impies, et toi, esclave couronné, pressez ces veines encore palpitantes; que le sang qui en découle remplisse les coupes de l'impudicité!

Mais que vous sert-il d'avoir fermé cette bouche dont vous redoutiez les oracles, et ces yeux dont vous ne pouviez soutenir les regards? Le remords a déjà commencé votre supplice. L'image de la victime poursuit en tout lieu le meurtrier. Hérode croit sans cesse la voir et l'entendre qui lui rappelle les vertus du courageux apôtre. Si la renommée qui publie les miracles de Jésus arrive jusqu'à lui, c'est sans doute Jean-Baptiste sorti du tombeau : *Quem ego decollavi Joannem, hic surrexit à mortuis.* Non, roi inhumain, c'est le juge des rois qui exige déjà le compte du sang que tu as répandu. Prince aveugle, il est des races chargées, à jamais, des anathêmes de l'humanité, des races dévouées à l'éternel opprobre des races futures, des races déshonorées à travers les siècles qui n'en prononcent le nom qu'avec effroi : mais la célébrité de la tienne, à laquelle on ne peut rien comparer, surpasse toutes les autres célébrités par trois forfaits, que l'histoire, si elle n'étoit pas inexorable, auroit rougi d'inscrire dans ses fastes, et dont l'horrible certitude égale l'invraisemblance : le massacre d'une génération tout entière d'innocens au berceau, la décollation d'un saint à qui tu aurois dû remettre la moitié de ton autorité, pour qu'il t'apprît à exercer

l'autre, enfin la complicité infâme du déicide de Jérusalem qui en subit encore le prophétique châtiment.

Ainsi, M. F., le premier apôtre de la vérité devoit en être le premier martyr : ainsi, Jean-Baptiste n'est pas seulement le précurseur de Jésus; il est encore le précurseur de tous les grands chrétiens qui ont triomphé dans les combats de la foi. C'est lui qui a ouvert la barrière à ces nobles athlètes dont la constance surhumaine nous a valu, de la part de l'impiété, tant d'impostures, d'invectives et de blasphèmes. C'est lui dont l'instructif exemple soutenoit au milieu des supplices ces conquérans spirituels dont le délit étoit de soumettre les cœurs à force de bienfaits et les esprits à force de miracles, ces rapides missionnaires de l'Évangile qu'on accusoit de franchir tous les obstacles et d'affronter tous les périls pour terrasser les erreurs dominantes; ces femmes timides auxquelles on imputoit à crime d'avoir la piété pour ornement, la pudeur pour grâce et l'habitude de plaire à Dieu pour jouissance; ces néophytes devenus suspects, parce que, sans autre bouclier que la confiance, ils se réjouissoient de donner leur vie pour celui qu'ils ignoroient, il y a quelques jours; ces guerriers sans peur et sans

reproche dont on oublioit les exploits glorieux à cause de leur glorieuse persévérance dans la doctrine de Jésus ; ces confesseurs qui, déjà éprouvés dans le creuset de la persécution, rayonnoient de blessures.

Oui, M. F., c'est Jean-Baptiste qui a montré, jonchée de palmes, la carrière des douleurs à cette multitude innombrable de victimes, scellant comme lui leur croyance de leur trépas héroïque, et aujourd'hui en possession de notre culte : et si ce culte vous déplaisoit, impies, qui ignore le vôtre envers cet étranger dont l'humeur sombre et farouche causa le malheur de sa vie, ainsi que ses paradoxes causèrent le malheur de notre pays ? Qui n'a pas entendu parler du monument érigé à ses cendres, de l'urne qui les renferme, des inscriptions qui la couvrent, des larmes qu'on y verse, et des fréquens pélerinages dont il est l'objet ? Impies, n'avez-vous pas déifié en quelque sorte les corrupteurs publics ? N'avez-vous pas accordé les *insignes* de l'apothéose à ce patriarche des libertins dont la longue existence n'a été qu'un long attentat contre les mœurs ?

O Jean-Baptiste, que vous êtes à de bien justes titres le patron de la ville des martyrs

où la vérité se rencontra avec la miséricorde il y a dix-huit cents ans! Il y a dix-huit cents ans! quelle vénérable antiquité! et que notre ministère a de beauté et de grandeur, lorsque notre auditoire, c'est la postérité des saints! O Jean-Baptiste, soyez toujours avec un peuple renommé entre tous les autres par les souvenirs de sa gloire, les trophées de son courage et les institutions de sa charité; que toujours il existe entre vous et lui ce doux commerce de protection et de fidélité, de reconnoissance et de crédit, la source intarissable de ses mérites : soyez toujours avec cette Église où votre culte n'a jamais été interrompu que lorsque le ciel épouvanté des crimes de la terre ne vouloit plus communiquer avec elle, avec cette Église, catholique avant la monarchie, avec cette Église, invulnérable depuis que les Pothin et les Irénée l'ont fécondée de leur sang et de leurs vertus : ô Jean-Baptiste, soyez toujours avec nous. Puissions-nous, pour me servir, disciple respectueux, des expressions aussi concises que substantielles de l'un des grands prédicateurs du grand siècle (1),

(1) Bourdalouc.

puissions-nous, en marchant sur vos traces, composer de nos actions un témoignage dont Jésus soit honoré, afin que Jésus nous honore un jour de son témoignage! Ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUE

DE

SAINT FRANÇOIS DE SALES,

ÉVÊQUE DE GENÈVE,

POUR LE JOUR DE SA FÊTE, A LYON.

Laudemus viros gloriosos, divites virtute, et laudem eorum nunciet Ecclesia.

Eccl. 44.

Louons les hommes véritablement célèbres, les hommes riches en vertus; et que l'Église répète leurs belles actions.

Lorsque les ministres de l'Église primitive lisoient aux fêtes de la religion, sur le tombeau des saints, l'histoire de leur vie et de leur mort, c'étoit alors les beaux siècles du christianisme, les âges brillans de la piété,

les grands jours de la foi : mais comment dans un siècle, où des novateurs audacieux voudroient ébranler les fondemens de la foi, où un aveugle socinianisme recommence le cours de ses blasphèmes, sans craindre de recommencer le cours de nos malheurs, où une secte entreprenante aspire à de nouvelles victoires en recrutant sans cesse de nouveaux complices, où une nouvelle école, en des feuilles légères, semées par l'envie de nuire jusque dans les classes inférieures, et décorées des fastueux emblêmes de la sagesse des païens, déclare la guerre à une religion, école unique de notre exil : dans notre siècle enfin, comment entreprendre l'éloge de ces hommes qui n'ont voulu appartenir qu'à Jésus-Christ, qui, au milieu des écueils de la vie, ont résisté à l'impétuosité des vents contraires, dont tous les pas ont été marqués par de bonnes œuvres, et les bonnes œuvres par de bons ouvrages ?... Que dis-je, M. F. ? c'est dans notre siècle surtout qu'il faut élever la voix et ne céder jamais aux considérations du temps ! C'est parce qu'il n'y a plus de mœurs qu'il faut redire les mœurs antiques ; c'est parce qu'il n'y a plus de foi, qu'il faut en préconiser les défenseurs ; c'est parce que la louange est presque toujours le vil commerce de l'in-

térêt avec la puissance, qu'il faut célébrer la gloire des saints. Si la gloire des saints n'a pas besoin de nos éloges, qu'ils servent au moins à leur former des disciples: c'est par les grands exemples que l'on inculque les grands motifs; c'est sur la trace des modèles que l'émulation s'enflamme, s'épure et se perpétue: *Laudemus viros gloriosos, divites virtute, et laudem eorum nunciet Ecclesia.*

Aussi, avec quelle joie empressée je viens louer au milieu de vous un évêque qui a été le flambeau de l'Église et le bouclier de la vérité; un évêque qui a gouverné son peuple dans les voies de la justice et de la paix; qui a mérité l'estime des rois et des nations; un évêque si affable qu'il ne déplut jamais à personne, et si bon que jamais personne ne put lui déplaire : un évêque qui auroit mieux aimé rester inconnu que de voir le repos de sa vie troublé par des querelles de rivalité, qui fut quelquefois contredit et s'abstint toujours de contredire, qui porta la patience jusqu'à souffrir qu'on prît sa patience pour un calcul: un évêque qui accoutuma ses contemporains à la vue de son bonheur et se le fit pardonner: un évêque flexible à toutes les manières que la piété avoue, conservateur de tous les égards, ne heurtant jamais ni ses égaux, ni ses infé-

rieurs, ayant dans le cœur le même équilibre que dans l'esprit, et doué d'une raison qui régloit ses sentimens comme ses idées : un évêque dont le culte est fondé sur l'amour de tous les cœurs purs et sensibles : un évêque que l'impiété elle-même appelle le plus aimable des saints, quoique sa vie soit la plus victorieuse réponse aux invectives de nos détracteurs, comme son ministère est la plus irrésistible apologie du christianisme dont il fut l'ornement! François de Sales enfin : son nom, tel qu'on n'en trouve guère dans les siècles passés qui puissent être comparés au sien ; son nom a conquis et l'immortalité du ciel et l'immortalité du temps.

Oh! M. F., que je voudrois pouvoir graver dans votre âme l'image tout entière de cet homme admirable! au moins, je tâcherai de le peindre *avant* et *depuis* son épiscopat, toujours fidèle à sa vocation, toujours sur la ligne du devoir ou la route du bien, toujours honorant sa vie par des mérites sans nombre : et nous serons avec lui depuis son berceau jusqu'à la demeure du jardinier de la Visitation, où il mourut entre les bras de vos pères. O Marie, reine de la sainteté, je vous invoque avec confiance, je vais parler de l'ange de la douceur.

PREMIÈRE PARTIE.

Je ne louerai point François de Sales de ses ancêtres, dont il ne consentit jamais à laisser paroître l'histoire glorieuse : est-ce qu'un saint a besoin d'une origine ? Toutes les vertus chrétiennes dont sa maison avoit conservé l'héritage, voilà quelle fut sa noblesse : la probité austère et la générosité modeste, voilà ce qu'il aperçut en naissant : eût-il appris à dédaigner la richesse là où la richesse est la mesure de l'honneur; à devenir humain, là où tout ce qui est puissant écrase tout ce qui est foible; à avoir des mœurs, là où le vice même a perdu toute sa honte ? François de Sales pourra un jour compter les bienfaiteurs de son enfance. Son père l'avoit formé à être magnanime, sa mère à éviter jusqu'à la pensée du mal (on lisoit dans cette famille la vie de saint Louis), son aïeul à être juste, son frère à préférer la vérité à tout. On ne lui disoit pas : aime les malheureux ; on soulageoit les malheureux devant lui : la piété surtout, la piété qui élève l'homme au-dessus de lui-même, qui donne la sanction aux règles, un vengeur à ceux qui les transgressent, la piété étoit la base de son éducation. On ignoroit alors l'étrange paradoxe de nos jours, de taire le nom de Dieu

sont pleins d'une grandeur que n'avoit jamais connu le langage des hommes : aussi l'Écriture est-elle sa première science et celle qu'il possède le mieux ; même, lorsqu'il ne la cite point, c'est toujours elle qu'il fait parler, ce sont ses tours qu'il adopte, c'est sa substance qu'il exprime : qui jamais réussit plus que lui à s'en approprier les richesses, à y puiser cette simplicité qui attire, cette onction qui émeut, cette noblesse d'un style sans parure qui donne du poids aux idées les plus communes, cette variété qui est l'opulence de trois langues, cette énergie pittoresque qui enhardit la timide circonspection de la nôtre? C'est là que François de Sales, au lieu de rester un homme ordinaire, sera bientôt un homme inspiré. Déjà je ne sais quel ton de maître se fait sentir dans ses discours : la négligence même ne lui messied pas : elle n'est en lui que cette liberté noble qui la fait paroître indépendante du travail : c'est là qu'il se convainc, pour ne l'oublier jamais, qu'un orateur chrétien, pour atteindre le but, doit allier et fondre ensemble tous les genres, qu'alors on pénètre et on agite, comme on bouleverse une terre que l'on veut féconder, que c'est une tempête qui ébranle en tout sens le chêne que l'on veut déraciner ; où l'eau d'un fleuve qui, si elle n'est pas tou-

jours limpide et pure, doit toujours être abondante et rapide : enfin, c'est là que dans une paix inaltérable, François de Sales arrange toute sa vie, et, qu'effrayé de la rapidité du temps, il entend le ciel qui lui demande compte de ses journées et l'éprouve par des orages intérieurs.

Hélas! quelles cruelles angoisses viennent tourmenter le modèle des étudians? Tout à coup une voix menaçante retentit au dedans de lui qu'il sera un jour l'objet de la justice de Dieu. Je l'aperçois, qui d'un pas timide entre dans l'Église de St-Étienne-des-Grès, aborde le sanctuaire, embrasse l'autel qu'il inonde de ses larmes. « Seigneur, Seigneur, dit-il d'une voix entrecoupée de sanglots, écoutez la prière de votre enfant : délivrez-moi de la désolante tentation qui m'obsède; elle m'est insupportable, la crainte de passer les années éternelles sans vous aimer; ah! Seigneur! que le flambeau de votre charité ne s'éteigne point avant le flambeau de mes jours; je me confie à votre miséricorde qui fera le reste. » Qu'il est attendrissant cet entretien d'un jeune étranger avec le Dieu protecteur de la jeunesse, et qu'il étoit destiné à de grandes choses, lorsque l'intervention du ciel lui-même l'y prépare! François de Sales, dans sa conduite,

va répondre encore mieux à l'épreuve qu'il a subie. Ici, sous les auspices de Marie, il se dévoue à la chasteté par un vœu irrévocable; là, nouveau Joseph, il fuit les piéges tendus à sa pudeur: tantôt il épanche sa sensibilité dans les extases de la contemplation; tantôt il interroge les mouvemens de son cœur, et les dompte par le travail, les veilles et les macérations, aimant Dieu jusqu'à ne pouvoir se consoler de ne pas l'aimer davantage, jusqu'à mériter qu'on dise de lui ce que saint Grégoire dit de saint Basile : il étoit prêtre avant d'en recevoir le caractère, *Sacerdos erat antequàm sacerdos esset.* Ajoutons un désir si constant de plaire à Dieu, qu'il trembloit souvent de lui avoir déplu; une délicatesse de conscience qui ne se tranquillisoit jamais; une innocence à laquelle la malignité n'a jamais trouvé à redire; une austérité de pénitence qui en faisoit une hostie toujours immolée; une continuité d'oraisons que n'interrompit jamais le tumulte des écoles; la plus profonde humilité avec l'étendue des connoissances et le bruit des succès.

M. F., c'est avec ce riche cortége et le dessein de s'engager au service des autels, qu'il reparoît dans le château natal : comme l'aîné de sa famille, on lui avoit ménagé un parti ho-

norable et une charge distinguée au sénat de Chambéry. Mais la Providence l'a choisi pour son ministre : elle a ses vues ; le comte de Sales est élevé au sacerdoce. Quelle fut l'émotion de sa mère, lorsqu'elle le vit, pour la première fois, monter les degrés de la table du sacrifice ! Quelle fut la joie de son fils, lorsqu'il étendit sa main pour bénir les entrailles qui l'avoient nourri. Chaque jour il se nourrit lui-même du froment des élus ; à voir le maintien du sacrificateur, on diroit que les mystères n'ont plus de voiles pour lui, qu'il aperçoit tout ce que nous croyons, que le sang de J.-C. coule sous ses yeux : l'admiration publie qu'il est plus qu'un homme ; la plus rare unanimité proclame son rare mérite, et sa carrière va s'agrandir malgré lui. Nommé par la cour de Rome à la prévôté de l'Église de Genève, il va, sans le savoir, étudier l'épiscopat en travaillant à la *conversion* des âmes, à la *direction* des âmes, à *l'instruction* des âmes ; et les merveilles abondent.

Oui, M. F., dignitaire pour être meilleur, prêtre pour être plus utile, supérieur à la vaine gloire, il se consacre à l'œuvre des *missions* : mais ce ministère, qui sembloit le réduire à l'obscurité, devient le fondement de sa réputation, et le missionnaire devance en lui

l'évêque. Point d'esprit de contention et de dispute; c'est la modération et la retenue qu'il oppose à l'indiscrète témérité des novateurs qui agitent sans fruit les sociétés, les poussent à des chocs mutuels et les précipitent vers leur ruine. Apôtre d'une religion que la persuasion et la mansuétude ont établie, c'est avec la persuasion et la mansuétude qu'il en multipliera les conquêtes : il sait qu'elles seules opèrent des conversions, et que la violence n'enfante que des parjures : il prononce le serment de vaincre les hérétiques sans les persécuter, et de combattre les rebelles avec toutes les forces réunies de ses exemples et de ses bienfaits. On veut le seconder par les armes : il refuse de consentir aux précautions qu'exige une légitime défense. Que l'erreur obstinée trame contre lui les plus noirs complots, il en soustraira les auteurs au glaive de la justice humaine, et par leur repentir, obtiendra encore leur grâce de la justice divine. Que les fidèles, justement alarmés pour sa vie, veuillent le garantir des périls qui la menacent, il ne souffrira jamais d'autre escorte que sa patience et son courage. C'est sous la dictée du Dieu de miséricorde qu'il a écrit son plan de campagnes spirituelles. Ni les prières de ses amis, ni les remontrances de son père, ni les larmes de sa mère, rien

ne peut ébranler cette âme héroïque. « Allons où Dieu nous appelle, dit-il à Louis de Sales son parent; un plus long séjour ne serviroit qu'à nous affoiblir, et d'autres plus intrépides et plus heureux pourroient bien cueillir la palme qui nous attend. » Déjà, en quelque lieu que le ciel l'envoie, il porte avec lui le caractère de supériorité qui imprime à tous les esprits subjugués le respect de sa personne, et excite le désir de le voir et de l'entendre : c'est une tige vigoureuse qui prospère dans les sols arides, qui, sans se courber, se ménage une issue à travers les obstacles, et trouve sa nourriture dans les rochers où ses racines s'insinuent. Déjà il est sur le théâtre de ses pacifiques exploits : mais quel théâtre ! Des temples en proie aux sacriléges, aux flammes, au pillage; les corps des martyrs arrachés de leurs tombeaux et livrés à de nouveaux supplices; le sang de J.-C. confondu avec celui de ses victimes : mais quelle route pour y arriver ? Des monts inaccessibles où la nature a rassemblé toutes ses horreurs; des blocs pendans et ruinés par les âges; des abîmes, d'impétueux torrens, des bois lugubres où frémissent les âmes ordinaires : mais vers quel peuple la Providence le députe ?

Un peuple défiant et opiniâtre, que son

ignorance rendoit plus dangereux encore ; un peuple abusé par des grands, qui n'avoient quitté Rome que pour dominer à Genève ; des hommes sauvages comme les contrées qu'ils habitent, et façonnés au crime par la révolte ; des novateurs qui regardent les ministres de l'Église comme les ministres d'un prince qui déteste plus encore leur liberté que leur croyance : oui, dans le Chablais, les intérêts politiques doubloient les difficultés ; l'erreur étoit un rempart derrière lequel on mettoit à couvert les priviléges dont on étoit jaloux, et le voisinage de la citadelle de la réforme soufloit la hardiesse de tout entreprendre. François de Sales ne compte ni l'ascendant des circonstances, ni l'aspérité des sites, ni la rigueur des saisons. Je le vois étendu sur une planche fragile, ayant pour rames ses pieds et ses mains, traverser la rivière débordée qui sépare Thonon des Alinges : des assassins gagés investissent sa retraite ; il y est tranquille comme dans les foyers paternels : on attente à sa vie ; il regrette de ne pouvoir acheter à ce prix le retour de tant de brebis égarées : si on lui demande ce qu'il cherche, il répond comme le fils de Jacob : ce que je cherche, ce sont mes frères ; *Fratres meos quæro.* Ils veulent se perdre, moi je veux les sauver ; mon amour

sera plus constant que leur haine; ils auront ou ma foi ou mon sang : *Fratres meos quæro.* Pourquoi vous êtes-vous dérobés à la doctrine de cette Église antique, dont les pasteurs remontent par une succession non interrompue jusqu'à son berceau? Rangez-vous autour de moi qui suis votre frère; je suis plus, je suis votre père au nom de Dieu qui m'en donne sur vous les droits sacrés : ils sont plus inviolables que ceux de la nature; mais si je suis votre père au nom de Dieu, mes enfans, je sens que je le suis encore par les droits de mon cœur, mes sentimens vous embrassent en dépit de vous-mêmes; vos âmes sont enchaînées à la mienne; ne vous refusez pas à ma tendresse.

Un autre peuple a-t-il été transplanté sur cette terre? La croix de Jésus-Christ flottante sur les temples relevés, les suppôts de l'erreur interdits, les expiations les plus touchantes, les transports d'une sainte componction qui arrose de ses larmes les châsses des martyrs déshonorées par l'hérésie, les ossemens des catholiques égorgés par le fanatisme, les pierres du sanctuaire teintes du sang des lévites, les cendres chéries dont on avoit trahi la foi!.... O révolution inattendue! quel jour pour François de Sales, qui éclaire la victoire de l'eu-

charistie, où le légat du Saint-Siége, le duc de Savoie, les grands de la cour, l'enfance, la vieillesse, les malades eux-mêmes marchent à la suite de Jésus-Christ, en célébrant les noces de l'agneau ; où ce même peuple qui n'avoit pas d'abord voulu recevoir le missionnaire de la vérité, jure persévérance à Dieu, dévouement au prince et amour au prévôt de Genève ; où la garnison des Alinges semble un corps de religieux plutôt qu'un corps de gens de guerre ! en sorte que Thonon tout entier n'est plus qu'une seule famille de catholiques. « Ameniez-moi les hérétiques, disoit le cardinal du Perron, je suis sûr de leur fermer la bouche : voulez-vous les convertir, menez-les à M. de Sales. » Le cardinal du Perron étoit le Bossuet de son temps, et M. de Sales en étoit le Fénélon.

Mais pour briser avec plus de succès la coupe empoisonnée de l'erreur, le prévôt de Genève avoit compris qu'il falloit disputer aux chefs de la secte l'avantage de l'érudition et de la science, et les forcer à des conférences publiques par l'intérêt de soutenir leurs innovations chancelantes. Théodore de Bèze, depuis Calvin, réunissoit à lui seul toute la puissance des réformateurs : génie vaste, profond, subtil, captieux, habile à manier les armes

théologiques, exercé à revêtir le mensonge de couleurs trompeuses et à le pallier avec des sophismes artificieusement arrangés. Clément VIII, qui attachoit la gloire de la vérité à la défaite de son plus funeste ennemi, charge François de Sales de se mesurer avec le redoutable ministre. Le jeune missionnaire, par une ruse innocente, emprunte un nom étranger, feint des doutes pour en inspirer, hésite pour attirer son adversaire qu'il enveloppe. Théodore de Bèze s'étonne de la loyauté et de l'énergie de l'attaque, mais il résiste : les glaces de l'âge (car la foi n'a point d'adversaire plus tenace qu'un cœur dépravé) n'avoient pas encore éteint un feu criminel qui dévore le vieux hérésiarque. Le ciel dédommage l'apôtre du Chablais par la conversion du baron d'Avuli, l'un des sectaires les plus accrédités, de la comtesse de Perdrieuville dont l'esprit, le savoir et les astucieux conseils retenoient les âmes ébranlées ; du fameux connétable de Lesdiguières, qui couvroit le protestantisme de l'éclat de sa renommée et de son crédit immense.

Eh bien ! est-ce assez de travaux ? non, M. F., le pays de Gex est réuni à la France, et le prévôt de Genève, qui en est devenu le coadjuteur, va solliciter auprès de Henri IV

l'honneur de réunir le pays de Gex à J.-C. Ici c'est au plus doux des héros à louer le plus doux des apôtres : qu'il est éloquent le panégyrique de François de Sales par Henri IV ! « Je l'aime, disoit ce grand prince avec la naïveté qui caractérise toutes ses paroles, je » l'aime parce qu'il ne me flatte jamais : le » coadjuteur de Genève, par l'heureuse indépendance où sa vertu l'a mis, est autant au-» dessus de moi que la royauté m'élève au-» dessus des autres : quel dommage qu'un » homme de ce mérite soit relégué dans les » montagnes ! je lui accorde ma familiarité » intime, ne croyant pas qu'il y ait dérogeance, » quand la majesté est d'une part et la sain-» teté de l'autre. » M. F., comme on reconnoît à ces mots le François de Sales des rois ! Le bon Henri veut fixer le bon coadjuteur dans ses États, lui offre un siége éminent et l'expectative de la pourpre romaine ! « Je suis pour » toujours à l'Église de Genève, répond Fran-» çois de Sales, parce qu'il y a beaucoup de » bien à y faire et beaucoup de mal à y souf-» frir ; je ne suis point à la cour pour moi, mais » pour la religion. Sire, Dieu vous demande » trois choses : le rétablissement de la vraie » foi dans le pays de Gex, la restitution » des biens usurpés par l'hérésie, et sûreté

» pour tous ». Voilà, M. F., comme les saints font leur cour, voilà comme les Athanase l'ont faite auprès des Constantin, les Ambroise auprès des Théodose, et les Remi auprès des Clovis. Henri IV voit à regret François de Sales échapper à ses faveurs, mais il n'échappera jamais à son amitié. Le saint coadjuteur, dont la présence seule a refuté les impostures que les novateurs répandoient contre les ministres de l'Église, a obtenu ce qu'il désiroit de la libéralité équitable de ce prince, dont il disoit à sa mort, qui a coûté tant de larmes à nos pères, que sans doute Dieu pardonneroit à un roi qui avoit tant pardonné. Le voyageur de la Providence arrive et se hâte d'assurer l'œuvre de ses missions en dirigeant les consciences.

Tout est du ressort de sa direction : les riches dont il sanctifie l'opulence et les pauvres dont il sanctifie la misère ; les esprits superbes qu'il réprime et les esprits indifférens qu'il réchauffe ; les âmes dégradées qu'il retire du désordre, et les âmes privilégiées qu'il affermit dans le bien ; les cœurs foibles que les moindres obligations découragent, les cœurs étroits dont une ponctualité minutieuse glace les affections, et les cœurs enflés de cette dévotion chimérique où la singularité conduit plus que

la règle, ne se créant des fantômes bizarres que pour se dispenser des devoirs ordinaires. Sa direction embrasse la paix des familles, la tutelle des petits, la consolation des malades : avec quel discernement il proportionne les remèdes aux besoins, les préservatifs aux tentations, les satisfactions aux fautes ! Avec quelle bonté prudente il s'accommode à la situation de chacun : comme son langage est affectueux, toujours ennemi de cette dure sévérité qui d'une religion d'amour et de paix fait une religion de terreur, apprend le remords à l'innocence même, et jette dans l'incrédulité par le désespoir ! Contempteurs de la plus précieuse des institutions, que pensez-vous de ce tableau, dont François de Sales est la plus exacte ressemblance ?

Un directeur a peu de principes qui soient d'une application générale, parce qu'il doit recevoir lui-même sa direction des mouvemens de la grâce; parce qu'attentif à tenir en garde contre les scrupules et contre les relâchemens, il doit des encouragemens et des épreuves; parce que c'est à la faveur de ces épreuves qu'il mesure le degré d'élévation auquel on peut prétendre ; parce qu'observateur soigneux des penchans et des caprices, s'il doit appréhender la tiédeur dans le service de Dieu, il

ne doit pas moins craindre l'essor des perfections imaginaires. François de Sales demandoit à chacun le possible, estimant surtout les œuvres qui n'ont que Dieu pour témoin comme elles n'ont que Dieu pour récompense : jamais ce ton amer qui perd plus qu'il ne sauve ; c'est un frère qui entend des frères lui raconter leurs infortunes. Anathême au rigorisme farouche qui a osé attaquer la morale de ce maître chéri de la doctrine pénitentielle ! Non, il n'accable point le corps de jeûnes et de macérations. « Pourquoi, disoit-il, pourquoi toujours punir le corps des fautes dont il n'est que l'instrument ? c'est au cœur qu'il faut frapper. » Inflexible sur les principes, il ne chargeoit point les consciences de fardeaux trop lourds et n'appesantissoit pas le joug des conseils. Si la Providence lui envoie des chrétiens naissans au repentir, à quoi pouvons-nous mieux comparer ses inquiétudes qu'aux inquiétudes d'une mère pour ses enfans ? avec quelle précaution il ménage leur foiblesse ! comme il éclaire leurs pas ! comme il écarte devant eux les obstacles, adoucissant, sans l'élargir, l'âpreté du chemin ! *Tanquam si nutrix foveat filios suos :* ou bien il est comme l'aigle qui voltige au-dessus de ses timides aiglons, anime leur jeune audace, les porte sur

ses ailes, accoutume leurs débiles paupières aux rayons du soleil : *Sicut aquila provocans ad volandum pullos suos, et super eos volitans expandit alas suas et assumpsit eos atque portavit in humeris suis.* Aussi la foule assiége-t-elle les tribunaux de François de Sales ; sa mère elle-même veut tenir la vie de l'éternité de celui à qui elle avoit donné la vie du temps. O sainte alliance de la confiance maternelle et de la piété filiale!

Fidèles de tous les temps, il vous a laissé une règle universelle de la saine morale, dans cet ouvrage célèbre que l'Église mettra toujours au rang de ses monumens les plus utiles; dans ce livre trop peu lu où François de Sales enseigne l'art trop peu connu d'être chrétien dans le monde, humble dans les grandeurs, généreux dans l'opulence, austère au milieu des joies profanes; où il semble choisir à dessein les termes les plus simples, bien sûr de les élever jusqu'à lui et de leur imprimer toute la noblesse de son âme. Avec quels applaudissemens son *introduction* fut reçue au commencement! Avec quelle rapide émulation toutes les bibliothèques et toutes les langues s'enrichirent de ce nouveau trésor! La reine Marie de Médicis en envoie un exemplaire orné de pierreries à *Jacques*, roi de la Grande-Breta-

gne ; et le prince que j'ai déjà nommé, ce prince toujours l'ami de la vertu, s'il n'en fut pas toujours le disciple, déclara hautement qu'il n'y avoit point dans son royaume d'écrivain plus capable et plus digne d'en exposer les élémens et les délices. C'est qu'il n'est point de meilleur guide dans la voie de la perfection ; c'est que lorsqu'on a lu François de Sales, on ne sauroit se passer de le relire ; c'est que toutes les fois qu'on médite son livre, il semble toujours dire quelque chose de plus que ce qu'il disoit auparavant. François de Sales ne nous a-t-il pas encore légué les secrets et les richesses de son expérience dans ces lettres spirituelles qui ont contribué si souvent à gagner à la religion des esprits droits, et contribueront toujours à lui assurer des conquêtes durables ; ces lettres, sans autre ornement que l'expression des sentimens qui le dominoient, ces lettres qu'il écrivoit dans la confiance de l'amitié, ces lettres où il s'abandonne avec une effusion spontanée à sa passion pour le bien, ces lettres qui exhalent l'odeur de la dévotion la plus pure, où on aime à se recueillir avec lui dans le silence de la vie intérieure ; où l'âme, détachée de toutes les idées terrestres, semble monter jusqu'au trône de Dieu pour y vivre de ses attributs, y contempler sa gloire

et participer d'avance au bonheur de le posséder un jour? Auroit-on le droit de s'étonner qu'on ait recherché avec tant d'avidité et de soin les plus légers fragmens de la plume de François de Sales? O François de Sales, elles vivront à jamais les précieuses instructions dont vous fécondiez les âmes!

C'est un foyer où l'on va dérober des flammes : des moralistes célèbres se sont rangés parmi ses copistes, et les plus beaux génies parmi ses admirateurs; l'impiété elle-même, dérogeant cette fois à sa haine, lui a décerné l'hommage d'une exception. O François de Sales! elle dévore tes livres dans l'ombre, parce qu'en toi la sainteté relève l'intérêt. Enfin que l'on ajoute au charme d'une élocution originale des vues toujours sages et souvent profondes, des aperçus quelquefois nouveaux, l'habitude de juger de tout sans prévention, la connoissance du monde jointe à la connoissance des choses du ciel, l'indulgence et l'austérité réunies : auroit-on le droit de s'étonner que les sermons de François de Sales aient traversé le siècle qui a produit tant de chefs-d'œuvre en ce genre, qu'ils aient surnagé sur le fleuve de l'oubli qui en a englouti tant d'autres, et soient encore aujourd'hui goûtés par ceux qui ont de la foi, de la piété et de la rai-

son? auroit-on le droit de s'étonner de l'assurance qu'ils plairont dans tous les temps, malgré les vicissitudes des mœurs et du langage.

La parole de Dieu est immuable comme Dieu même. Mais elle prend diverses formes, selon les conjonctures et les lieux : tantôt elle répand une lumière paisible, comme l'aurore qui dissipe les ombres de la nuit, tantôt elle sème une lumière éclatante comme l'astre du jour au milieu de sa course; ici, elle tombe comme la douce rosée du ciel qui rafraîchit la terre; là, elle gronde comme la tempête qui brise les cèdres du Liban : *Vox Domini confringentis cedros.* L'éloquence de François de Sales est dans son cœur. Sa chaire entourée dès la pointe du jour, la réunion empressée des grands et des petits, tous jaloux de l'entendre, l'exaltation qui se contient à peine, la liberté courageuse sans être téméraire, humiliant l'amour propre sans le blesser; et jamais les recherches subtiles, jamais les apprêts sentencieux, jamais les nuages d'une métaphysique abstraite : il représentoit, autant qu'il est donné à un mortel, l'onction céleste de Jésus-Christ : voilà son talent, et voici les résultats de son talent : que de pécheurs il arrache au vice et livre à la pénitence! Dès qu'il paroît, la modestie de son

air, la sérénité de ses regards, le son tendre de sa voix paternelle attirent tout à lui ; c'est une rivière tranquille qui fertilise les campagnes voisines de ses bords. Le coadjuteur de Genève retrace avec des couleurs si naturelles les joies de la bonne conscience et les espérances de la vie future, que son auditoire s'en est retourné plus d'une fois baigné de larmes. Dijon, Belley, Grenoble, Chambéry, Paris, et vous aussi Lyon, qui avez été le théâtre de ses enseignemens, racontez-nous quels en étoient les miracles ? Parlez à ma place, familles illustres qu'il a rendues au bonheur de l'innocence ; parlez à ma place, vous superbe Mercœur et vous orgueilleuse Longueville, dont il fit une sainte ; parlez encore à ma place, vous, pauvres artisans, dont il étoit l'ami ? Ah ! il ne croyoit point compromettre la dignité de son ministère en descendant jusqu'à vous et en se mettant de niveau avec l'intelligence de toutes les classes. Il savoit que, par cette méthode vraiment apostolique, le christianisme a dompté les nations les plus barbares, que l'idolâtrie a cédé de surprise, et qu'on avoit ainsi, dans tous les temps, formé des disciples prêts à sceller de leur sang une doctrine dont les conférences familières offroient le plus décisif témoignage et la preuve la plus irrésistible.

Mais l'instruction la plus efficace du coadjuteur de Genève, c'est cette prédication de toutes les heures et de tous les instans, ce miroir qu'aucune tache n'a jamais terni : qu'on aime à le voir dans toute la candeur de sa vie privée, dans le commerce intime de l'amitié qu'il étoit si capable de sentir et d'inspirer ! C'est alors qu'il se montroit avec tous les avantages dont le ciel l'avoit doué : sa pensée, libre de toute contrainte, s'épanchoit tour à tour, naïve, forte, quelquefois sublime ; et l'expression, toujours fidèle à la pensée, arrivoit aisément et toujours à propos. Il mêloit l'obligeance pour les autres à la vigilance sur lui-même : aucune parole chagrine ne sortoit jamais de sa bouche ; l'exemple muet de ses vertus étoit une censure vivante ; il apportoit dans la société, au lieu de l'ennui et de la tristesse qu'engendrent les dégoûts des passions ou le remords de l'oisiveté, cette gaieté décente, ce tact des bienséances, cette politesse franche, cette affabilité prévenante, la grâce de la charité ; personne n'écoutoit mieux que lui. Dans une assemblée nombreuse, sa conversation étoit réservée ; mais dans une réunion choisie, il étoit abondant en précieux souvenirs, en conseils lumineux, en discussions utiles, et son âme ne cessoit d'embellir

son esprit. On le surprenoit souvent qui sourioit avec une joie de sympathie au récit d'un trait de libéralité, à un projet de miséricorde, à l'occasion de défendre les malheureux, les inconnus et les absens : un mot, un geste, un regard échappé à sa sensibilité prompte, décéloit François de Sales : on ne pouvoit le rencontrer sans le chérir toujours davantage. Jamais le plus léger manquement à excuser ou à justifier ; son nom n'a jamais été une fois associé à aucune intrigue ; jamais les situations les plus diverses n'ont pu altérer cette rare harmonie, ce calme invariable de la vraie sagesse, ce caractère égal quoique vif, qui se compose de l'accord de la foi avec les œuvres, et des sentimens avec les principes. C'étoit un merveilleux assemblage de noblesse, de paix et de lumière : ne connoissant ni les inquiétudes de la jalousie, ni les tourmens de la vanité, ni les dénigremens de la haine, applaudissant tout haut aux succès honorables, sans jamais les déprimer tout bas, et ne se vengeant de ses ennemis que par l'oubli de leurs offenses. Une bouche envenimée jette, dans l'esprit du duc de Nemours, d'alarmans soupçons contre le coadjuteur de Genève : il aime mieux souffrir une persécution injuste que de nuire à son détracteur. Son économe

lui annonçoit le gain d'un procès important contre plusieurs gentilshommes et lui proposoit d'en exiger les dépens. « Dieu m'en garde! » comptez-vous pour un petit gain de retrou- » ver des cœurs que ce procès a peut-être » aliénés? » S'agit-il de défendre des opprimés? il vole à Turin pour remettre dans les bonnes grâces du prince trois seigneurs noircis par un courtisan. Ainsi, mes frères, toute sa conduite n'étoit qu'une perpétuelle leçon; ainsi en convertissant les âmes, en dirigeant les âmes, en instruisant les âmes il arrivoit jusqu'à la hauteur de l'épiscopat qu'il a tant honoré, et dont je vais développer les merveilles.

SECONDE PARTIE.

Le coadjuteur de Genève remplace le vénérable *Granier*: il l'avoit si heureusement aidé dans l'administration de son diocèse, il avoit mérité sa confiance à tant de titres, que le prélat mouroit consolé de laisser François de Sales à ses enfans qui ne seront donc pas orphelins. Il avoit souvent dit à sa louange qu'on ne pouvoit aimer la religion sans admirer un homme qui la servoit avec tant de courage, ni honorer la vertu sans estimer un homme qui en donnoit de si beaux exemples. Fran-

çois de Sales va justifier et surpasser les espérances de son évêque. L'acquit de ses devoirs, voilà le plan de sa conduite : il semble avoir prescrit à ses pensées la marche qu'elles doivent suivre, et à ses qualités attirantes le cercle où elles doivent se renfermer ; ses études, constamment dirigées vers les objets de ses fonctions, l'affermiront dans ses principes, tandis que l'amabilité inséparable de toutes ses actions et de tous ses discours, loin d'affaiblir la dignité de son état, en prendra l'empreinte, et, plus piquante encore dans sa décence, se parera du voile même qui la couvre. Soigneux à prévenir les abus, prompt à les réformer ; sévère contre la mauvaise foi, gardien vigilant d'une autorité qui, dans ses mains, est un bienfait public, il montrera toujours le pasteur sous les formes les plus douces. Qu'ils sont rares, M. F., les hommes qui naissent, en quelque sorte, les conducteurs des autres hommes ! C'est votre Providence, ô mon Dieu ! qui les suscite : attentif aux intérêts de votre Église, vous déployez les ressources dans la proportion des besoins.

Le nouvel évêque de Genève se rend d'abord compte à lui-même des travaux ou plutôt des lumières, ou mieux encore des vertus qu'exige le gouvernement d'un diocèse : il se répète que

cette magistrature sacrée est une obligation de toute la vie, d'être le père du peuple autant que son guide, d'employer l'ascendant du pouvoir au soulagement des malheureux, d'associer à ses travaux des hommes irréprochables, d'éviter le zèle amer qui effarouche le repentir, de montrer à la foiblesse plus de douceur que de sévérité, d'allier la noblesse avec la simplicité des manières, et la fermeté avec l'indulgence, d'asservir son autorité à la règle, et la règle elle-même à la charité : et bientôt les actions de François de Sales formeront le code de l'épiscopat. Maintenir la discipline avec d'autant plus de vigueur que le relâchement a été plus général ; défendre son troupeau contre les loups dévorans qui portent écrits sur leurs fronts les mots de *nouveauté* et de *réforme* ; combattre l'erreur sans ménagement ; s'immoler, s'il est nécessaire, pour la conservation du dépôt de la foi ; soutenir les droits de l'Église ; couvrir de son corps la borne qui marque l'héritage de J.-C. ; telle est, M. F., son unique pensée : son vœu est encore d'affermir les temples du Seigneur, de réparer les brèches du sanctuaire, d'accroître la gloire du ministère des autels, de cicatriser toutes les plaies et d'effacer la trace de tous les scandales : enfin, dans sa gestion apostolique,

ce qui me frappe, ce n'est ni cette probité inaltérable, qui seule, dans le maniement des affaires, peut suppléer toutes les autres qualités et ne peut jamais être suppléée par aucune; ni cette droiture inflexible; ni cet attachement aux idées du véritable honneur qu'il avoit puisé dans le sang de ses ancêtres; ni cette prévoyance qui saisit et combine à la fois tous les résultats probables; ni cette modération lente et active tout ensemble qui s'accommode au temps sans en dépendre, se prête aux événemens pour les maîtriser, et ne semble recevoir la loi que pour la donner; ni cette sagacité franche qui n'en pénètre que plus avant lorsqu'on travaille à lui échapper; ni cet esprit de détail qui descend à tout, pour tout élever jusqu'à lui; ni ce ferme propos de ne vouloir de crédit que pour être utile, de vivre toujours pour les autres, en rendant impossible à tout ce qui l'entoure de vivre autrement que pour lui: non, M. F., non : ce sont les miracles de son zèle, les miracles de sa charité, les miracles de sa douceur qui fatiguent l'admiration et embarrassent la louange.

Se traîner sur des sentiers arides, se dévouer à un ministère souvent obscur, s'enfermer dans un cercle d'opérations uniformes et n'avoir pour témoins de ce sacrifice, toujours

renaissant, que Dieu et sa conscience : quelle épreuve pour notre saint! Son amour pour le travail étoit d'autant plus méritoire qu'il n'étoit point naturel; mais la religion lui en faisoit un précepte, le précepte une habitude, et l'habitude un plaisir. Après avoir donné au sommeil le temps qu'il ne pouvoit lui refuser, il reprenoit ses pénibles exercices et se disposoit à fournir une journée aussi pleine que celle qui l'avoit précédée. Qu'on aime à le contempler dans le silence auguste de ses occupations, qui n'ont toutes que le même objet; à suivre le cours tranquille de sa vie, cette succession de devoirs qui s'enchaînent les uns aux autres, et de toute une vie ne font qu'une vertu! Au milieu de l'hiver, lorsque tout dormoit autour de lui, il veilloit déjà pour son Église; et le pauvre artisan, que le besoin arrachoit de son humble couche avant le lever du soleil, étoit surpris de voir la maison du prince des prêtres éclairée d'une lampe qui devançoit de beaucoup le flambeau du jour. C'est que son zèle embrassoit tout. Administration générale et particulière de son diocèse, correspondance, état des paroisses et du clergé, nominations, audiences secrètes, rien ne lui étoit étranger. Soit qu'il accueillît la foule qui venoit lui confier ses intérêts, soit qu'assis

à la tête des docteurs de la science, il décidât les questions les plus graves de la morale, en tout il montroit, non cet esprit léger et brillant qui plaît tant à notre frivolité, mais ce bon sens exquis, qu'on peut appeler le génie des hommes en place. En un mot, si la sienne ne lui permettoit pas de tout faire, elle ne l'empêchoit pas de tout voir. Quel zèle il déploie dans les synodes qu'il convoque! et quel langage il y tient! On croiroit cependant qu'il n'y a point de distance entre celui qui gouverne et ceux qui obéissent. Ses prêtres le chérissent parce que son zèle n'est que bonté, parce qu'ils l'ont vu autrefois renouveler le spectacle que le grand Borromée avoit donné à Milan, lorsque la peste semoit les funérailles; parce qu'ils l'ont vu suspendre ses courses évangéliques, pour se réfugier à Annecy menacé d'un siége, partager les malheurs de ses habitans, et sauver une ville réservée à toutes les calamités et à tous les excès.

Avec ses premiers coopérateurs, c'étoit surtout de la religion qu'il s'entretenoit, de nouvelles portions d'héritage à lui acquérir, de nouvelles prises sur l'hérésie, de nouveaux partisans à gagner à la foi : il s'animoit avec eux à de saintes conquêtes, étudiant les moyens d'assurer les envahissemens sur l'en-

reur et d'encourager la persévérance fidèle. Ils l'écoutoient comme un oracle, et cet oracle est toujours prêt à écouter les autres : d'ailleurs c'étoit son esprit qu'il retrouvoit dans ses coopérateurs, tous élus, préparés, dirigés par lui. Aussi quelle émulation ! Quelle ligue redoutable à l'hérésie et au vice ! La victoire marchoit devant elle, et le ciel applaudissoit à toutes ses entreprises : tant elle a de force et de puissance, une âme vraiment épiscopale! Aussi réclame-t-on de toutes parts la médiation de l'évêque de Genève. Tantôt la cour de Rome l'envoie pacifier les abbayes de Taloire et d'Orbes, où la discorde s'étoit introduite ; tantôt la cour de Bruxelles le nomme son arbitre dans la circonstance la plus délicate et la plus épineuse : et il termine la dispute trop long-temps prolongée entre l'archiduc Albert et le clergé de Bourgogne. Le cardinal de Savoie va demander en mariage pour le prince de Piémont la sœur de Louis XIII : François de Sales l'accompagne, et les obstacles sont aplanis par ses talens conciliateurs. Louis XIII l'a vu du même œil que le bon Henri IV. Le cardinal de Retz, archevêque de Paris, lui propose la coadjutorerie de son siége : « Je ne » crois pas, répondit-il, je ne crois pas devoir » quitter une femme indigente pour une riche;

» et si je quittois la mienne, ce ne seroit pas » pour en accepter une autre. Je lui suis trop » attaché par les fruits de mon zèle que Dieu a » bénis. » Mais il lui étoit bien plus attaché encore par les nœuds de son inépuisable charité.

Quelle haute idée le pontife de Genève avoit de cette vertu! « Quoi! vous vous fâchez, » disoit-il à son homme d'affaires inquiet du » vide de sa caisse : nous en sommes d'autant » plus conformes à notre chef qui n'avoit pas » une pierre où reposer sa tête. » Le créancier d'un de ses parens accabloit notre saint, qui avoit garanti sa dette, de reproches indécens et de menaces brutales. « Après tout, je veux » bien que vous sachiez que quand vous m'au- » riez crevé un œil, je vous regarderois de » l'autre aussi affectueusement que le meilleur » ami que j'aie au monde. » Le créancier est touché, François de Sales l'embrasse en l'appelant son ami reconquis. « J'ignore, répé- » toit-il souvent, comme j'ai le cœur fait; » non-seulement je n'ai aucune difficulté à » remplir le précepte de l'amour des ennemis, » mais j'y ai un tel plaisir et y ressens une » suavité tellement délicieuse, que si Dieu » m'avoit défendu de les aimer, j'aurois beau- » coup de peine à lui obéir. Nous ne nous sou- » venons pas assez, disoit-il encore, de nos

» frères défunts. Leur mémoire périt avec le
» son des cloches, sans penser que la charité
» qui finit par la mort, n'est pas une vérita-
» ble charité. » François de Sales voyoit dans la charité de J.-C. le modèle de la charité de ses enfans. Aucun état, aucune condition, aucun âge n'échappe à ses regards : partout l'instruction offerte à l'ignorance, le travail à l'oisiveté, les secours à la détresse, le soulagement à la douleur! Ici de jeunes ecclésiastiques reçoivent gratuitement une éducation si nécessaire au bonheur des hommes qui leur seront un jour confiés ; plus loin, il élève un asile respectable où des prêtres affoiblis par des services trop peu récompensés viennent au moins terminer dans le repos une vie qui cesse d'être utile. Sa charité suit ses ouailles depuis les premières jusqu'aux dernières heures de leur existence : la maladie marche vers la tombe à pas moins précipités. Sa charité veut tout voir, tout entendre, apaiser tous les murmures, recueillir toutes les doléances, satisfaire à tous les vœux, et du moins opposer tous les biens qu'elle peut faire à tous les maux qu'elle ne peut guérir. Il est donc faux que la religion dessèche les âmes : c'est l'incrédulité, c'est la morale calculante de nos jours ; c'est l'égoïsme systématique qui refroi-

dit la sensibilité à force de raison, et dont la triste indifférence nous accoutume à ne plus rien aimer.

Suivons notre charitable pasteur dans les diverses contrées de son diocèse, ne se délassant des courses de la veille que par les courses du lendemain, rassemblant les pauvres autour de la tribune sainte, leur apprenant à servir Dieu comme il le sert, et à sentir la vertu comme il la sent. Avec quelle ferveur il invoque sur eux les grâces célestes! quelle unanime émotion il excite! Mais ce ne sont pas des louanges qu'il demande; il demande où sont les affligés, les infirmes, les orphelins: il envoie secrètement de pieux ecclésiastiques pour découvrir la misère de plus loin. Son cœur n'est pas encore satisfait: on croit l'entendre dire: je réponds de l'intégrité de mes coopérateurs, mais qui me répondra de leur tendresse? Ils peuvent avoir les intentions, mais ils n'ont pas le cœur d'un évêque; le cœur d'un évêque ne se remplace point. J'irai, je verrai de mes yeux la cabane du pauvre, j'interrogerai ses besoins, je goûterai le pain dont il se nourrit; je lui apprendrai la résignation; je planterai dans son réduit la croix qui calme toutes les douleurs, je pleurerai sur lui et avec lui; et, si malgré mes

soins il est encore des malheureux qui pleurent, ô Providence! je suis absous.

Représentons-nous ce bon peuple qui l'aborde sans obstacle et le questionne sans crainte; ces vieux laboureurs qui se traînent à sa rencontre et lèvent leurs mains tremblantes de reconnoissance et de surprise : ils l'ont vu; ils veulent le voir encore. La réputation de ses bienfaits donne une telle autorité à ses décisions, que la cupidité elle-même n'oseroit ni en contester la sagesse, ni en éluder la justice. Combien ces témoignagnes l'emportent sur les adulations glacées de la bassesse ! Prêtres de J.-C., n'oublions jamais que notre meilleur juge, c'est la voix du peuple. François de Sales, jaloux de ne pouvoir se faire craindre, vouloit obtenir les mêmes effets à force de se faire aimer: il alloit voir les petits, écoutoit leurs longues plaintes, ne se lassoit point de les entendre encore, entroit dans le détail de leurs peines, partageoit avec eux ce qu'il avoit, et leur laissoit des consolations lorsque sa bourse étoit épuisée : et après les avoir consolés, secourus, réconciliés, il montoit dans la chaire du pasteur du lieu; et là, sans chercher ni les mots ni les choses, sa facile et consolante parole se proportionnoit aux idiots, se rabaissant sans se dégrader.

Les touchantes images, les expressions pénétrantes abondoient sur ses lèvres. Son cœur en étoit si rempli qu'il n'avoit pas besoin d'efforts pour les trouver. Il persuadoit parce qu'il étoit persuadé lui-même; il recommandoit avec fruit les vertus dont il donnoit l'exemple.

Jamais il n'oublia que la première prérogative d'un évêque est la charité, que la grandeur est importune quand la charité n'en est pas la compagne; qu'on ajoute au bonheur de son rang ce qu'on retranche du malheur d'autrui, surtout lorsque les yeux dont on essuie les larmes ne voient pas d'où partent les secours qui en tarissent la source. Un père de l'Église disoit en parlant de sa mère, que l'Atlantique n'auroit pu suffire à sa charité : cette figure, toute hardie qu'elle est, je n'hésite pas à l'appliquer aux miséricordieuses profusions de l'évêque de Genève. Oui, M. F., ce qui rend sa mémoire chère à la religion et à l'humanité, c'est l'observance continuelle de cette loi qui répand sur la vie de ses disciples un charme si durable, et semble ordonner à la pitié de mettre l'indigence sous sa protection : qui jamais a élevé une voix plus forte en faveur des nécessiteux? qui a versé plus de larmes d'indignation contre les oppresseurs du

peuple, ou plus de larmes d'attendrissement sur leurs victimes? l'aspect du malheur passionnoit tous ses accens. C'est au malheur surtout qu'il consacroit cette économie inquiète et avare de toutes ses heures, cette sorte de respect sacré pour le temps, dont la plus petite portion, selon lui, pouvoit empêcher un de ses frères de souffrir.

Oh! si je pouvois réunir dans cette enceinte toutes les vierges dont il étoit le tuteur, tendres fleurs agitées par le vent de l'infortune, et qu'un souffle contagieux alloit flétrir! avec quelle sollicitude il élève autour d'elles les barrières de la piété et de la religion! et lorsqu'il recevoit de ces personnes sensibles que la timidité amène dans les ombres de la honte aux pieds de la miséricorde généreuse et discrète, avec quelle adresse il les cachoit dans sa bonté? non-seulement il les quittoit contentes de lui, mais il possédoit encore le rare talent de les renvoyer contentes d'elles-mêmes : lui seul paroissoit humilié, et l'on auroit cru que le bienfait étoit pour le bienfaiteur. Quel voile épais sa noble pudeur jetoit sur les aumônes qui ne devoient être connues que de Dieu seul! Elles étoient un secret même pour les confidens ordinaires de sa charité; et il se plaignit souvent à la reconnois-

sance qui les divulguoit : bien différent, M. F., de ces charlatans de bienfaisance qui font, avec tant de bruit, leurs aumônes clandestines, ou qui attendent pour sortir du nuage où ils affectent d'abord de se tenir enfermés, qu'on leur ait préparé l'encens dont ils sont avides. Quelquefois, par mille saintes ruses, l'évêque de Genève se déroboit en quelque sorte sous l'action de la Providence, et, à l'exemple de Booz, laissoit tomber à dessein des épis sur son passage, afin que le pauvre pût aussi moissonner. Enfin, sa charité étoit si prodigieuse qu'on ne pouvoit en deviner les moyens, qui étoient dans le sacrifice plus d'une fois recommencé de ses ornemens, de sa vaisselle, de son linge, de ses habits ; dans sa frugalité, dans ses privations, dans les bénédictions attachées à l'héroïsme d'un désintéressement sans exemple. Écoutez : Christine de France, princesse de Piémont, le nomme son aumônier. Il accepte cette faveur à deux conditions, l'une qu'il résideroit dans son diocèse ; l'autre que quand il n'exerceroit pas les fonctions de sa charge, il n'en toucheroit pas les appointemens. « Vos scrupules me paroissent » mal fondés, lui dit la princesse : si je désire » que vous touchiez vos appointemens même » sans remplir de fonctions, quel seroit votre

» tort en suivant mes volontés? — Madame, je » me trouve bien d'être pauvre, les richesses » m'effraient, elles ont perdu tant d'hommes » plus vertueux que moi! » Christine, étonnée, lui remet un diamant, en le priant de le garder pour se souvenir d'elle. « Je vous le » promets, Madame, si les pauvres n'en ont » pas besoin. — En ce cas, dit la princesse, vous » pourrez le mettre en gage, et j'aurai soin » de le faire retirer. — Je craindrois, Madame, » que cela n'arrivât trop souvent, et alors » j'abuserois de vos bontés. » Christine sourit, enchantée de son abnégation, de sa charité, de sa douceur.

La douceur! qui donnoit tant de prix aux œuvres de François de Sales; la douceur! qu'il avoue lui-même avoir étudiée sans cesse à l'école de J.-C.; la douceur! qui a toujours été l'attribut distinctif de son ministère, le fondement de sa gloire, le relief de ses institutions, le plus beau trophée de ses victoires sur lui-même, le bonheur de ce qui entouroit sa personne : la douceur! il se réjouissoit par elle et avec elle des importunités de la misère. « Il me semble, disoit-il, que mon cœur se dilate à mesure que le nombre de ces bonnes gens s'accroît. Une poule se fâche-t-elle quand les poussins se jettent tous à la fois sous ses ailes? » On

le blâmoit un jour de son indulgence. « S'il y avoit quelque chose de mieux que l'indulgence, Dieu nous l'auroit appris. Voulez-vous m'empêcher d'imiter sa vertu favorite ? Venez, mes chers enfans, venez, que je vous place dans mon sein : Dieu et moi nous vous assisterons. Je ne vous demande qu'une chose, d'espérer ; je me charge de tout le reste. Ne voyez-vous pas, répliquoit-il à la surprise, que ce sont mes brebis? Notre Seigneur leur a donné son sang ; comment leur refuserois-je mes larmes? Un jour viendra peut-être qu'ils seront plus saints que nous ? » On le querelloit sur l'abus qu'on faisoit de son excessive douceur. « Vous avez raison, je suis incorrigible ; mais tenez (en montrant un crucifix), considérez le Dieu qui s'est mis en cet état pour nous. »

Et la douceur du pontife de Genève n'a jamais été la foiblesse du respect humain. La vérité seule coule de ses lèvres ; et s'il ménage les petits, s'il caresse jusqu'aux enfans, la présence des grands ne nuisit jamais sa franchise. Mais qui aurait pu intimider François de Sales ? Dans le monde, il possédoit l'art de sanctifier les entretiens sans en bannir cette liberté décente, cette innocente hilarité que l'apôtre autorisoit dès les premiers âges de l'Église. La nature

l'avoit formé pour la société ; et s'il n'y avoit pas trouvé de charmes, il en auroit moins répandu. Tout ce qui le connoissoit remarquoit en lui un ton simple, une politesse noble, une conversation également solide et prudente ; et quelquefois une plaisanterie délicate, dont les traits toujours fins, mais toujours doux, étoient applaudis par ceux mêmes qui les recevoient. A mesure que le cercle devenoit plus étroit, son cœur sembloit s'épanouir. Digne et capable tout à la fois de la plus entière confiance, il méritoit trop d'amis pour n'en pas avoir, et il eut les amis qu'il méritoit ; il trouvoit dans leur estime un encouragement, dans leur tendresse une jouissance, dans leur commerce un délassement de tant de devoirs dont il se faisoit une sérieuse affaire, et de tant d'affaires dont il se faisoit d'impérieux devoirs. Aussi manquoit-il quelque chose à une fête, si le pasteur chéri n'y étoit point : on sait qu'il ne vient pas la troubler, qu'il vient au contraire l'assaisonner de sa douce sérénité et de ses attentions aimables ; que loin d'être hérissé ou armé de sentences, il partagera les amusemens qui ne compromettent point la sainteté de son état ; enfin, qu'il est avec les autres comme dans l'intérieur de ses modestes foyers, entre ses parens qui occupoient la pre-

mière place dans sa tendresse, et ses serviteurs dont il étoit le premier ami.

Que de choses le temps a dévorées ! Est-ce que le temps auroit peur des hommes qui doivent être immortels ! Est-ce qu'il nous envieroit les monumens de leur gloire ? Cruel tyran, il nous en reste assez pour nous venger de tes ravages : avec ses parens, pas un sentiment qui ne soit d'intérêt, pas une pensée qui ne soit de bienveillance, pas une action qui ne soit un exemple ; il étoit le patriarche de sa famille, qu'il enrichissoit de ses conseils, après l'avoir une seconde fois ennoblie de ses vertus : avec ses serviteurs, il se rapetissoit, en quelque sorte, pour ne pas les déconcerter ; leur adressoit de ces mots qui enhardissent la confiance : c'est la noble et touchante simplicité des livres saints que sa bonté traduisoit pour eux ; il les aidoit dans leurs embarras, leur enseignoit à prier, rédigeoit pour eux des formules de conduite, les marioit, les dotoit, les bénissoit ; père, pasteur, confident, il les servoit plus qu'il n'étoit servi par eux ; oubliant leurs fautes, souffrant de leurs souffrances, désirant leur salut et y travaillant, ne formant d'autres vœux que de se trouver dans le ciel avec les loyaux et fidèles serviteurs qui l'avoient aimé sur la terre. Malheur aux

cœurs de fer que cette douceur angélique ne toucheroit point !

Ou plutôt que la beauté de sa morale amollisse leur dure insensibilité : François de Sales va encore parler lui-même : « Le zèle pacifique est incomparablement plus utile que le zèle âpre et turbulent ; il faut bien plus se garder d'altérer la vérité divine que la monnoie publique ; chacun veut avoir des vertus éclatantes, qu'on aperçoive de loin ; très-peu songent à cueillir les vertus qui croissent dans l'ombre. » Son cœur excuse les fragilités des autres : une dame avoit orné de diamans la croix qu'elle portoit, et on l'accusoit d'orgueil auprès de François de Sales : « A quel meilleur usage peut-elle employer ses joyaux qu'à décorer l'étendard de notre rédemption ? La chasteté est une vertu inquiète qui fuit les moindres rencontres ; elle marche toujours couverte d'yeux et d'oreilles, comme un voyageur qui traverse avec beaucoup d'or une forêt pleine de brigands. Dieu hait les tièdes et veut être servi sans mesure ; j'aime beaucoup la prudence du serpent, mais beaucoup plus encore la simplicité de la colombe. « C'est en baisant la croix de Jésus-Christ qu'on arrive entre les bras de la miséricorde, disoit-il aux infortunés qu'il accompagnoit au supplice. Il doit nous importer très-peu d'être

jugés par les hommes, lorsque nous n'avons pas le désir de leur plaire ; c'est Dieu qui est notre juge, il lit dans nos consciences. « Ignorez-vous donc, observoit-il à l'évêque de Belley qui l'avoit loué en chaire, que vous compromettez la parole divine en y mêlant la louange humaine? » Avouez, M. F., qu'il y a dans cette morale un ton de douceur surnaturelle, un attrait secret qui tient de l'inspiration, je ne sais quoi de pathétique qui remue les entrailles, un rejaillissement inattendu et visible des pensées célestes ; et que dans les temps modernes, la Divinité n'a pas eu d'interprète plus digne d'elle que l'évêque de Genève.

Et cependant il fut éprouvé ; c'est le creuset ordinaire de la vertu. A Rome, on l'accuse de favoriser par une molle insouciance les ouvrages de l'erreur ; aux Tuileries, on lui suppose le dessein de soutenir les menées conspiratrices du maréchal de Biron ; à la cour de Savoie, on insinue qu'il est d'intelligence avec les ennemis du prince : qu'oppose-t-il aux artifices de la malignité ? la douceur et le silence. Il lui reste un ami dans le sein duquel il oublie les injustices des hommes, un ami pour lequel il est prêt à sacrifier sa réputation, un ami que l'ingratitude ne ravit jamais à l'innocence, un ami qu'on ne se

repent jamais que d'avoir consulté trop tard, Dieu, qui se plaît à former sa couronne des épines du temps. Et cependant il fut éprouvé, parce que cet homme si bon fatiguoit l'envie, parce qu'il étoit chargé de gloire devant les hommes, et que Dieu lui avoit prodigué les richesses de sa grâce et la variété de ses dons: issu d'une race illustre, modèle de son troupeau, théologien érudit et profond, controversiste habile, écrivain affectueux, orateur éloquent; l'oracle de la direction, soit qu'il arrache les âmes à la dépravation et à l'hérésie, soit qu'il les conduise dans les routes fréquentées du salut, soit qu'il les transporte dans les hautes régions de la piété; aussi éloigné d'une foible condescendance que d'une roideur outrée; incapable de se livrer à l'exagération, qui est toujours la méthode des esprits faux et des cœurs froids; ami officieux, d'un commerce enjoué et facile, d'une douceur passée en proverbe.

La douceur de François de Sales n'est-elle pas empreinte jusque dans les statuts de la *Visitation*, législation admirable qui ouvrit une nouvelle carrière à la perfection religieuse? Avant cette époque, les forces du corps sembloient décider la vocation. Ici, c'est un port à tous les âges et à tous les états; c'est une

arche mystérieuse, qui n'exclut ni l'infirmité, ni la viduité, ni la vieillesse. On n'estimoit point assez le véritable crucifiement, l'esprit intérieur. Le nouvel institut le ranime; c'est la volonté qu'il met aux fers : moins de prières, et plus de cette oraison sublime où on s'anéantit soi-même, plus de ce recueillement qui fait marcher en présence du Seigneur : moins de barrières entre la solitude et le monde, et plus d'occupations utiles qui justifient le cloître et entretiennent ses habitantes dans une contrainte souvent plus rigoureuse que les austérités; et plus de cette dépendance où une seule reçoit de la confiance l'autorité qu'elle confond dans le maintien et le sentiment d'une paix inaltérable. Sous un pareil gouvernement, les filles de la Visitation n'étoient qu'obéissance et qu'amour; l'assujettissement à des devoirs communs est un martyre habituel qui grossit le trésor des mérites et n'expose jamais au poison de l'orgueil. Est-ce parce qu'une tempête furieuse a dispersé au loin les colombes gémissantes de François de Sales, que nous aurions le privilége d'être ingrats?

Je ne le dissimulerai pas, M. F., des censeurs superficiels et chagrins qui jugent précipitamment la grâce et ses opérations, faisant

sonner bien haut les griefs irrémissibles du despotisme épiscopal, ont reproché à la mémoire de la douceur de notre saint le sacrifice de la baronne de Chantal, cette héroïne chrétienne que la Bourgogne se glorifie d'avoir produite, petite nièce de saint Bernard, héritière de ses vertus et de ses talens, soumise dans l'élévation, austère dans l'opulence, supérieure aux revers, fille soumise, épouse fidèle, mère tendre, également propre à toutes les situations. Ils n'ont vu en elle qu'une femme imprudente et séduite, allant oublier dans des affections étrangères les soins qu'elle devoit à ses enfans; ils nous ont peint son fils se jetant au devant d'elle et lui présentant son corps à fouler aux pieds. Téméraires, que faites-vous? connoissez-vous les décrets d'en haut? êtes-vous sûrs que Dieu n'avoit pas déjà marqué sa victime? Ignorez-vous que ce n'est que lorsqu'il la croit mûre pour les grands projets du ciel, que François de Sales lui permet l'accomplissement de son vœu; mais que c'est alors aussi qu'éclairée par les avis de son conducteur, sans combattre aucun des droits de la société ni aucune des obligations de la nature, elle se plie à tout ce que réclament la justice et la sagesse? La voilà qui forme à J.-C. des épouses ferventes, et dans sa fille une mère vertueuse;

trace des règles pour la vie du cloître et cimente le bonheur dans la maison de son gendre : toujours présente aux besoins de ses filles en J.-C., elle veille de loin comme de près à l'éducation de son fils; toujours docile aux remontrances de son évêque, elle quitte sa retraite pour aller essuyer les larmes de sa fille, fortifier et consoler son petit-fils expirant, étonner sa famille du spectacle de son courage. O monde, que ta censure est injuste ! mais ta morale est si opposée à la morale des saints! O François de Sales ! la gloire de la baronne de Chantal est aussi votre gloire; ils sont à vous en commun, les services éminens qu'elle a rendus à la foi, aux bonnes mœurs, à la jeunesse. O religion ! de tels législateurs ne devroient pas plus mourir que leurs établissemens. O ciel ! est-ce que vous disputeriez à la terre celui qui en est l'ornement, les délices et le bienfaiteur. Car vers la fin de sa vie, François de Sales répandoit les secours avec un surcroît d'abondance : prévoyant que le patrimoine des pauvres seroit bientôt confié à d'autres mains, il se hâtoit d'escompter, si j'ose ainsi dire, la créance de l'infortune. C'étoit peu pour son cœur de ne point perdre sa journée; il vouloit la rendre plus pleine, plus lucrative pour son âme. Ainsi le soleil, quand

il va céder l'horizon aux ténèbres, redouble l'éclat de ses rayons, avant de se cacher sous les voiles dont la nuit commence à l'envelopper.

Heureuse cité (1), que tant de saints dotèrent des exemples de leur mort, depuis les martyrs qui t'ont laissé le noble héritage de leur sang, jusqu'à l'illustre compagnon (2) du grand Pie VII, qui t'a laissé le précieux souvenir de ses vertus; heureuse cité, c'est dans tes murs que la Providence redemande François de Sales. Il revenoit d'Avignon où le duc de Savoie l'avoit appelé pour s'honorer de la réputation de ses lumières dans une affaire délicate. Le voilà sur le lit funèbre dont il ne se relèvera plus. La veille il avoit encore célébré les saints mystères; les accens de sa voix avoient encore retenti dans ce temple (3) dont il affectionnoit le clergé et le troupeau. M. F., un saint mourant a je ne sais quoi d'auguste, il prend d'avance quelque chose de la nature divine qu'il va rejoindre; l'aurore de l'immortalité brille dans ses traits; on baise avec respect ses mains défaillantes, et la cou-

(1) Lyon.
(2) Le cardinal de Borgia.
(3) Saint-Nizier.

che où il repose est déjà un sanctuaire. Écoutons ses dernières paroles, elles ne sont pas de l'homme, l'homme n'en a jamais inventé de semblables : « Ah! si vous saviez, disoit-il » aux personnes qui l'environnoient, si vous » saviez les consolations dont mon âme est » inondée, vous en remercieriez pour moi la » bonté divine; et moi, si je savois que la » moindre affection de mon cœur ne fût pas » pour mon sauveur, je l'en arracherois aus- » sitôt. Oui, si je savois que tout mon cœur » ne portât pas la marque de J.-C. crucifié, » je ne le garderois pas un instant. » Et il s'élève dans la paix aux collines éternelles, à la cinquante-sixième année de son âge et à la vingtième de son épiscopat.

François de Sales vient de quitter la terre. O Lyon, la belle oraison funèbre que le deuil de tes enfans! ils ne prient point pour lui, ils l'invoquent et remercient le ciel de l'avoir donné à la terre. La belle oraison funèbre, que leur vénération pour sa mémoire! Comme il y a dans l'amertume des regrets une sainte confiance en ses mérites! Dans sa pieuse ardeur, elle comble l'intervalle des âges; on eût dit que l'évêque de Genève étoit de la famille des Pothin et des Irénée. Quelle riche succession qu'un médiateur de plus auprès de

Dieu ! François de Sales vient de quitter la terre ; et déjà l'admiration lui décerne le culte anticipé des autels. Lorsque Rome n'a pas encore parlé, sa translation à Annecy est déjà la fête de son nom et de ses vertus. Quel jour éclairà jamais une pompe aussi touchante ! Ah ! si les prêtres, qui alors se disputoient l'honneur de porter sur leurs épaules, dans une saison rigoureuse et à travers des routes difficiles, le cercueil de l'évêque de Genève, ont vu du haut du ciel, aux jours de la folie, l'impiété dégoûtante de crimes et chargée des restes impurs de la débauche, promener et solenniser leur hideuse apothéose !.... Mais éloignons ces déplorables souvenirs... De la ville des martyrs à Annecy, c'est une marche triomphale. Toutes les classes accourent au devant de leur saint, toutes les bouches racontent ses actions, il n'y a qu'un cri : c'est le cri de la reconnoissance qui lit sa vie sur son tombeau. Annecy tout entière est hors de ses murs ; les larmes de la douleur et les larmes de la joie se confondent ; on pleure ce qu'on a perdu, on se félicite de ce qu'on retrouve. Qu'on m'explique ces attendrissans hommages. C'est que tous les cœurs avoient une dette sacrée à acquitter envers lui. M. F., vous aviez le bonheur de posséder le sien ; un vio-

lent orage l'a ravi à votre amour. Mais vous possédez celui de son ami (1). O sainte amitié! O François de Sales! O Vincent de Paule! Quel droit n'avoient pas vos noms à la distinction suprême d'être inscrits dans les fastes de la sainteté? J'ajoute, M. F., que l'amitié de deux hommes qui ont tant contribué au bonheur de leurs semblables est un témoignage de plus à la religion.

N'avoit-on pas, en quelque sorte, canonisé François de Sales de son vivant, jusqu'à dire qu'aucun saint n'avoit tant ressemblé à Jésus-Christ? Aussi l'Église se hâte-t-elle de combler les vœux de l'univers catholique; et Alexandre VII, dont l'estime personnelle a déjà instruit son procès, va ratifier le jugement de la sensibilité pieuse. L'exaltation du plus simple et du plus humble des pasteurs est l'unique affaire, et le désir impatient accuse les distances: tous les princes conspirent, et il leur tarde de descendre de leurs trônes pour aller implorer son crédit dans ses temples; la France surtout, presse de toutes ses influences le succès de la négociation entamée: sa cour, son

(1) Lyon possède le cœur de saint Vincent de Paule, et Venise celui de saint François de Sales.

clergé, ses magistrats, sa noblesse, tous les ordres de l'État auroient-ils oublié le coadjuteur de Genève? Qu'auroit pensé l'indifférence elle-même, témoin de l'ébranlement de toutes les opinions, et du concours de tous les suffrages, si on ne lui eût pas accordé les priviléges de la gloire religieuse? Vouloit-on des miracles? Dieu couronne le miracle de sa vie par les miracles de son tombeau, et leur évidence est constatée par l'autorité du vicaire de Jésus-Christ, par les acclamations de l'Europe chrétienne et de l'Église gallicane, par la déposition du grand roi qui anima de sa grande âme le plus grand de tous les siècles, par l'irrésistible accord de toutes les illustrations, de tous les talens, de toutes les supériorités: quels certificats plus solennels! quels motifs plus entraînans! quelles lettres de sainteté plus authentiques!

Dieu de miséricorde, suscitez à l'Église de nouveaux François de Sales; elle en a un si grand besoin! Le profond sommeil de l'incrédulité, la fièvre de l'indépendance, la lèpre de la dépravation, voilà les grandes maladies qui nous affligent et que vous seul pouvez guérir; suscitez à l'Église des apôtres qui fassent la guerre aux vices de la mollesse, à l'orgueil du faux savoir, aux inquiétudes de la

curiosité. Et vous, ô François de Sales! notre maître, notre docteur et notre patron, veillez sur une Église où la piété sollicite votre intercession avec tant de ferveur : veillez sur ce bon peuple dont la vénération pour vous est égale à son amour ; puisse-t-il un jour voir, entendre et bénir dans le ciel celui qu'on étoit heureux de voir, d'entendre, de bénir sur la terre....! Mais, chrétiens, vous ne partagerez son bonheur qu'en imitant ses vertus : n'aspirons comme lui qu'aux triomphes de la bonté ; laissons la vengeance à la justice humaine, recommandons jusqu'aux méchans à la charité divine ; et que nos égaremens passés jouissent de l'amnistie de l'oubli : rappelons-nous que la loi du pardon des injures prouveroit seule la divinité du législateur, que le ciel n'est promis qu'aux pacifiques, que la haine ne sera jamais accueillie par la miséricorde, que sans indulgence il n'y a point de couronnes pour l'avenir, et que Dieu réserve à la douceur les palmes de l'éternité.

PANÉGYRIQUE

DE

SAINT VINCENT DE PAULE,

PRONONCÉ LE 12 MARS 1817, DANS L'ÉGLISE PAROISSIALE DE SAINT-THOMAS D'AQUIN, EN PRÉSENCE DE S. A. R. MADAME LA DUCHESSE D'ANGOULÊME, ET EN FAVEUR DES ÉCOLES CHRÉTIENNES DE LA CAPITALE.

Erit vas in honorem sanctificatum et utile Domino, ad omne opus bonum paratum.

Il sera un vase d'honneur et de sainteté, de zèle pour la gloire de Dieu et pour toutes les œuvres utiles.

2e Ép. a Timoth., c. ii, v. 21.

MADAME,

L'apôtre des nations se peint-il ici lui-même ? ou a-t-il voulu consacrer d'avance le tableau d'un second apôtre qui, comme lui, honore-

roit sa vie et son ministère par les actions de la plus haute sainteté et de la charité la plus tendre? Dix-septième siècle, c'est toi qui montres ce vase précieux à nos hommages. La morale du ciel prêchée à toute la terre, les secours de l'instruction assurés à l'ignorance, les asiles de la miséricorde ouverts à l'infortune : ô Vincent de Paule, voilà le noble cortége qui environne votre mémoire : M. F., voilà le nouvel apôtre dont j'ose entreprendre l'éloge : *Erit vas in honorem sanctificatum, et utile Domino, ad omne opus bonum paratum.*

Mais comment louer, d'une manière digne de lui, un homme dont la charité immense comme le malheur, parcourut le cercle entier de tous les besoins pour n'en laisser aucun sans soulagement : un homme que les ministres, les évêques, les magistrats, les princes eux-mêmes appeloient le saint par excellence : un homme qui étoit le modèle des pasteurs, le père des indigens, le restaurateur des mœurs, le conseiller du trône; dont le talent est de faire haïr le vice et aimer la vertu; qui se montre partout, qu'on entend partout, que tous les genres d'intérêts mettent en rapport avec tous, sans qu'aucune voix s'élève jamais contre lui; l'âme de tout ce qui s'est fait de grand et de beau pendant sa longue carrière; qui, de Pa-

ris, mettoit en mouvement la France, l'Angleterre, l'Italie, la Pologne; qui sanctifioit à la fois l'esclave d'Alger et l'insulaire de Madagascar; qui a distribué lui seul plus d'aumônes en vingt ans que tous les souverains ensemble dans l'espace d'un siècle; qui a laissé à son pays une foule d'établissemens utiles que la magnificence des rois n'a point égalés; à qui le meilleur et le plus infortuné des monarques avoit érigé une statue dans son palais, pour acquitter envers lui la dette de son cœur et de la reconnoissance publique? *Erit vas in honorem sanctificatum, et utile Domino, ad omne opus bonum paratum?*

Mais, comment louer, d'une manière digne de lui, un homme dont la gloire survit à toutes les opinions et le culte à toutes les censures; à qui l'orgueilleuse philosophie de nos jours a pardonné sa sainteté parce qu'il a su l'attacher à l'étonnante grandeur de ses œuvres; prêtre le mieux inspiré par l'amour du bien, soutenant la religion par sa miséricorde, et sa miséricorde par la religion, ne devant qu'à sa piété l'éclat de ses vertus, qu'à ses vertus l'éclat de son crédit; dont le zèle enfin n'a eu de bornes que parce que l'univers a les siennes? *Erit vas in honorem sanctificatum, et utile Domino, ad omne opus bonum paratum.* Mais, comment louer, d'une manière

digne de lui, un homme dont la tendresse pour le premier âge ne le cédoit qu'à la tendresse de J.-C. lui-même; qui se faisoit petit pour mieux servir l'enfance : l'enfance à laquelle tout manqueroit sans la religion et la piété; l'enfance dont le véritable appui est dans la foi, la véritable science dans le catéchisme, le véritable bonheur dans l'amour de ses devoirs; l'enfance que Vincent de Paule désiroit comme vous rendre heureuse par la sagesse, en l'adoptant comme vous par la charité? *Erit vas in honorem sanctificatum et utile Domino, ad omne opus bonum paratum.*

O vous, son illustre disciple, ô grand évêque qui avez été le grand homme d'un grand siècle, non, il ne manque aux triomphes de votre éloquence que d'avoir célébré le héros de la charité : et si la richesse du sujet avoit effrayé votre génie, quelle est donc la témérité de notre foiblesse? M. F., je m'aiderai de la Providence; je considérerai d'abord Vincent de Paule entre les mains de cette Providence divine qui le forme, le dispose, l'accommode à ses desseins; je le considérerai ensuite dans sa fidélité aux desseins de cette même Providence, marchant dans ses voies, répandant, comme elle, la lumière et les bienfaits. En deux mots, Vincent de Paule, ouvrage et instrument

de la Providence : c'est le sujet et le plan de ce discours.

Madame, vous avez imposé à notre ministère la loi bien rigoureuse du silence : j'obéis aux ordres de votre modestie qui ne sauroit comprendre ni l'admiration des uns ni la reconnoissance des autres. Cependant, princesse auguste, consacrée par le malheur, si Vincent de Paule étoit le père des orphelins, vous en êtes la mère. S'il étoit le refuge de ceux qui souffrent, vous en êtes le modèle. S'il étoit l'honneur de la religion par les miracles de son zèle, vous en êtes l'ornement par vos angéliques vertus. S'il semoit les aumônes sur ses traces, votre grand cœur voudroit égaler les siennes aux tribulations qu'il a subies. S'il a laissé au monde les plus beaux exemples et les plus belles leçons, votre vie n'est-t-elle pas pour tous les Français et pour tous les chrétiens une leçon et un exemple? *A. M.*

PREMIÈRE PARTIE.

MADAME,

Ce n'est point dans une condition relevée qu'il faut aller chercher l'origine de Vincent de Paule; c'est dans un village obscur que naquit le saint dont nous honorons la mémoire. Son père étoit un pauvre et simple laboureur,

en qui ne brilloit que l'innocence et l'antique ingénuité des mœurs patriarchales : de six enfans qu'il avoit eus d'une épouse digne de lui, Vincent étoit le troisième, il l'occupa à garder les troupeaux ; mais il ne tarda pas à découvrir en son fils le germe de cette bonté compatissante, la plus douce image de la Providence qui déjà empruntoit ses traits. Un jour, car il aimoit à épier ses actions qui toutes portoient la marque du plus heureux naturel ; un jour il l'aperçut partageant son repas frugal avec un mendiant inconnu, et lui glissant à la dérobée tout ce qu'il possédoit ; c'étoient quelques pièces de monnoie, fruits de longues épargnes. Il n'en faut pas davantage, la vocation de cet enfant est décidée. *Il a le cœur tendre, les inclinations charitables*, dit le père ému à sa femme : faisons de lui un prêtre ; il sera un bon pasteur des âmes.

On l'envoie aux écoles de Toulouse ; il est l'admiration et l'exemple de ses camarades ; on élève au sacerdoce la piété unie à la science, et la plus riche cure du diocèse lui est offerte par son évêque. Mais instruit qu'il a un concurrent, malgré l'évidence du droit, il refuse le bénéfice, plutôt que de l'obtenir par un procès. Cependant sa famille à laquelle il vient d'écheoir un modique héritage en Provence,

le choisit pour aller en recueillir les fruits; il s'embarque; la Providence, qui règle tout et dont les vents sont les messagers, l'attendoit au passage. Elle permet que des pirates rencontrent son frêle bâtiment, qu'ils l'attaquent, s'en emparent et le conduisent sur les côtes d'Afrique. Voilà le voyageur de la Providence, blessé d'une flèche, dans une terre inhospitalière; le voilà jeté dans les fers, vendu à un maître inhumain qui le soumet aux plus rudes travaux, sans ressource, sans espoir, plus affligé encore de la douleur qu'il cause à sa famille, que des maux qu'il souffre; le voilà forcé d'obéir à un renégat dont la bouche ne profère que les blasphèmes de l'impiété ou les refrains du libertinage : mais que ne peut la vertu patiente et courageuse?

La douceur, la fidélité utile, l'inaltérable résignation de Vincent, je ne sais quel charme impérieux et céleste amollissent tout à coup la dureté de cette âme féroce, qui commence à s'étonner de ce qu'elle voit et de ce qu'elle entend! le maître est aux genoux de l'esclave, il est chrétien.... O Vincent, c'est la première conquête de votre ministère; mais de combien d'autres conquêtes n'est-elle pas le gage? Il faut partir; le plus cruel supplice les attend l'un et l'autre, si on découvre cette conversion

inespérée; l'un et l'autre cherchent leur salut dans un esquif, sans boussole, sans provisions, sans pilote : et, chose admirable! chose véritablement miraculeuse! en moins de deux jours, les deux amis arrivent à Marseille. O Providence! votre souffle dirigeoit sans doute la barque qui portoit la gloire de la religion et la fortune de la France; vous enfliez sa voile; la mer respectueuse obéissoit à vos ordres souverains; et le ciel, attentif au bonheur de la terre, veilloit sur celui qui devoit l'opérer.

L'heureux transfuge se rend à Avignon. Pendant sa longue captivité à Tunis, il a vu de près tous les maux qui assiégent cette multitude d'esclaves gémissans dans les fers; il a vu surtout les besoins de leur âme; le danger imminent où ils se trouvent chaque jour d'abjurer leur foi pour alléger leurs chaînes. Il plaide la cause de tous ces misérables au tribunal du représentant du père commun des chrétiens : le vice-légat, Montorio, l'écoute avec un vif intérêt, remarque en lui un zèle sage, un talent judicieux, le don d'émouvoir et de convaincre. Vincent, qu'il a deviné, est à Rome où il traite de sa part une affaire aussi importante que délicate, et où il achève, avec le succès le plus désirable, l'honorable mission dont il est chargé. L'estime du sacré collége le

révèle au cardinal d'Ossat : d'esclave, il devient le confident du plus habile appréciateur du solide mérite, et de berger, négociateur auprès de Henri IV. Henri IV et Vincent! tous deux élevés à l'école du malheur! Simple et vrai dans le palais des rois, comme sous le chaume, Vincent justifie la haute confiance dont il est revêtu; et l'œil de Henri a démêlé son esprit et son cœur. Il touchoit, sans le savoir, au moment de recevoir de la cour un témoignage éclatant de sa bienveillance; on lui ménageoit une des prélatures les plus enviées du royaume, lorsque le plus horrible parricide plonge toute la France dans le deuil et rend nos pères orphelins. Vincent ne s'afflige que de l'affliction commune, sans le moindre retour sur lui-même, sans le moindre regret des faveurs que lui promettoient la justice eclairée et la générosité aimable de ce prince qu'il est plus facile de chérir que de louer.

Échappé au péril des grands emplois et des richesses, l'écueil le plus ordinaire et le plus séduisant de la vertu, il va élever entre la tentation de la cupidité et lui un mur impénétrable, en se dérobant aux empressemens et aux regards qui commencent à menacer sa modestie. Mais ou fuira-t-il? Son goût du premier âge ne lui laisse que l'embarras du choix

dans une ville immense, où l'excès même de l'agitation et du mouvement ajoute à l'humiliant abandon qui accable le pauvre, et l'oblige à s'enfoncer plus profondément encore et avec moins d'espérance dans le sentiment de son infortune : où fuira Vincent de Paule? C'est aux autels de la miséricorde, qu'il tiendra toujours embrassés; c'est dans un hôpital qu'il va ensevelir son nom. Ainsi, sous les yeux de la Providence, il faisoit l'apprentissage de ses destinées ; et les lits de la douleur étoient comme les premières colonnes des édifices immortels dont il devoit être l'architecte : ainsi, la Providence, cette sage ordonnatrice des choses et cette divine institutrice des hommes, lui dictoit à son insu, dans le spectacle de toutes les misères entassées, les éloquentes leçons qui devoient rendre son ouvrage encore plus digne d'elle.

La même Providence lui donne pour témoin et pour juge de son zèle un homme que j'appellerois le premier ecclésiastique de son temps, si Vincent de Paule n'avoit été son contemporain. Le cardinal de Bérulle visite l'hôpital que notre saint, en silence, avoit rendu au bonheur de la résignation chrétienne, examine tout en détail, interroge les malades, avec le pieux desir d'écouter toutes les plaintes

et d'apaiser tous les murmures : aussitôt, par un mouvement spontané, de toutes les couches de la souffrance, monte un cri de bénédictions, un concert de louanges dont Vincent est l'objet : ils ne veulent rien pour eux ; ils recommandent à Bérulle le bon prêtre, qui, nuit et jour, partage et adoucit leurs maux. Toutes les infirmités sont suspendues ; la reconnoissance est dans tous les yeux ; le rayon de la joie étincelle sur tous les visages. A cette scène attendrissante, Vincent de Paule disparoît ; le cardinal l'appelle... On le cherche, on le trouve enfin : on le conduit, ou plutôt on le traîne à ses pieds ; il s'excuse : on diroit qu'il est coupable et qu'il a besoin de grâce. Le cardinal s'entretient long-temps avec lui, et le quitte aussi enchanté de son esprit qu'édifié de sa vertu. Deux jours après, on le nomme aumônier de la reine Marguerite, et à l'abbaye de Chaumes qu'on le force d'accepter. Quoi ! il n'est donc plus d'asile pour son humble désintéressement ! il n'aspire qu'à être oublié avec les pauvres, et la Providence vient encore le troubler dans l'obscurité d'un hôpital ! Vincent de Paule à la cour ! Il y paroîtra, M. F., pour y être l'homme de la vérité ; et la vérité, selon lui, réside dans la conscience dont le témoignage est infaillible malgré le cœur et ses passions,

dans la loi dont la rigueur est inflexible malgré le monde et ses usages, dans la foi dont le règne est indestructible malgré l'impiété et ses sophismes : toujours au ciel par besoin, il sera à la cour par devoir.

Mais l'heure de la Providence n'a pas encore sonné. Il renonce à ses places, peu de temps après les avoir reçues, luttant sans cesse contre la faveur qui le poursuit sans cesse. Il apprend qu'il existe dans la province de Dombes, diocèse de Lyon, une paroisse si délaissée qu'aucun prêtre n'a pu s'y établir pour y exercer le saint ministère : l'obtenir est toute son ambition ; et c'est la première Église des Gaules qui envoie le premier apôtre de son siècle sur le premier théâtre de ses vertus pastorales. Il accepte la cure de Châtillon avec autant de joie qu'il en a ressenti à se dépouiller de son abbaye et de son aumônerie, sans craindre cette fois qu'un compétiteur avide vienne lui disputer cette portion de l'héritage sacré. Que j'aime à le suivre dans cette vigne en friche, au milieu de ce troupeau affligé par tous les vices et par toutes les infortunes ! Que j'aime à me le représenter prodiguant les secours de la morale et les instructions de l'exemple, catéchisant l'enfance, donnant du pain à la vieillesse, se levant la nuit pour aller rafraîchir de

ses larmes l'artisan consolé de mourir dans ses bras ! Selon Vincent de Paule, *la première prérogative d'un pasteur est d'être le premier serviteur de tous;* il disoit que *le cœur d'un pasteur, comme celui d'une mère, ne se remplace point.*

Cet héroïsme jusqu'alors sans modèle, la Providence, qui commence à soulever un coin du voile, en répand les merveilles dans la capitale, étonnée de ce bienfaiteur des campagnes, dont la charité étoit d'un genre si nouveau. On n'y parle que des victoires de Vincent de Paule sur la corruption, la famine et l'hérésie ; l'hérésie qui avoit une armée nombreuse dans le voisinage. Toutes les bouches célèbrent à l'envi le bonheur des femmes vertueuses qu'il a agrégées à la partie la plus intéressante de son ministère, infatigables coopératrices dont il éclaire la sensibilité en l'excitant. O Providence, qui arrangiez l'avenir, c'étoit le berceau d'une institution dont la perte seroit un attentat contre l'humanité; c'étoit la semence des riches moissons de charité dont la France cueille encore les fruits; c'étoit la première levée du noble impôt que l'opulence paie au malheur dans ce vaste diocèse; c'étoit pour Vincent de Paule, dans les intentions de la Providence qui perfectionne

son ouvrage, un acheminement aux grandes choses qu'elle lui réserve.

Voyez comme elle se joue dans l'accomplissement de ses projets sur lui. On l'arrache à son troupeau chéri : quel brisement d'entrailles ! que de larmes amères ! quels adieux ! Il revient à Paris, déterminé par le vœu de Bérulle, qui est un ordre pour lui; les palais remplacent les cabanes; le voilà tout entier à l'éducation du jeune de Gondi, fils du célèbre maréchal de ce nom, général des galères..... général des galères, je répète ce mot : la Providence a ses desseins. Son élève profitera bien tard des leçons d'un maître si habile; mais la Providence lui destine le siége de la capitale : et comme archevêque, il concourra un jour à la gloire et à la stabilité des établissemens que médite déjà la charité de Vincent de Paule. Dirai-je tous les égards délicats, toutes les attentions respectueuses dont il étoit environné dans cette famille illustre ? Dirai-je que toujours poussé par un attrait irrésistible vers les malheureux, il leur consacroit tous les instans que le devoir n'employoit pas auprès de son élève, qu'il visitoit la chaumière du pauvre, que dans les domaines de ses nobles protecteurs, qui admiroient le noble usage de ses loisirs, il accompagnoit le labou-

reur à son travail, arrosoit de ses sueurs les pénibles sillons qu'il étoit condamné à tracer, et lui montroit le ciel pour le dédommager de la terre? La renommée le fatigue encore de sa trompette; il s'évade, il est à Marseille : la Providence n'est point lente dans ses opérations.

Déjà, et c'est ici, M. F., sa plus singulière et sa plus instructive école : déjà il est descendu à ces prisons flottantes où l'on n'entend que les imprécations du désespoir, et où on oublie les rivages de l'éternité; déjà il est assis sur la paille des forçats, écoutant avec une tendresse maternelle le récit de leurs fautes, le récit encore plus long de leurs peines. Est-ce un homme ou un ange qui a pénétré dans leurs cachots infects, les mains pleines d'aumônes et les lèvres chargées de paroles consolatrices? Quel ambassadeur d'un roi inconnu grave sur des fers la promesse d'un bonheur plus inconnu encore, et enseigne au crime le nom de la vertu? Éperdus, muets, immobiles, ils regardent Vincent, dévorent tout ce qu'il dit et tout ce qu'il fait : le silence de l'étonnement est leur premier hommage. Bientôt elle ne sera plus qu'une famille chrétienne, cette horde épouvantable d'impiété et de débauche : déjà ils entonnent les cantiques de la religion;

déjà la prière abrége les longues heures du jour et les heures plus longues encore de la nuit. Depuis que leurs larmes se mêlent au sang de la victime que Vincent de Paule immole pour eux, elles coulent moins amères ; ils trouvent plus légers les instrumens de leur supplice, et la rame devient entre les mains de plusieurs la palme du martyre.

Mais adorez la Providence qui veut que tout soit extraordinaire dans son ouvrage, afin que plus tard tout soit extraordinaire dans son instrument ; adorez la Providence dans un miracle de charité qui vous semblera peut-être moins digne de foi que d'admiration, que l'humilité de Vincent dissimula toujours et que sa sincérité ne désavoua jamais ! il eût voulu l'effacer de sa mémoire ; mais ses pieds enflés le reste de ses jours ne lui permettoient point de faire un pas qui ne lui rappelât le souvenir importun de son dévouement. Il y avoit quelques mois que Vincent de Paule exerçoit sur les chiourmes de Marseille un ministère de charité dans lequel il étoit visiblement éprouvé et secondé par la Providence. Un seul jeune homme avoit paru résister à son zèle : Vincent de Paule s'insinue dans sa confiance, le questionne sur son délit, apprend que, né dans une de nos provinces limitrophes, il a importé des objets de contre-

bande pour nourrir sa mère infirme : ce n'est pas le châtiment qu'il endure qui le plonge dans le désespoir ; c'est la pensée que sa mère meurt peut-être de besoin. A ce récit d'une victime déplorable de nos lois fiscales, l'âme de Vincent de Paule est déchirée : il propose à cet infortuné jeune homme de lui céder sa place et ses haillons, arrange lui-même à ce misérable stupéfait ses propres vêtemens, l'oblige, au nom de la piété filiale, à se dérober à ses regards et à voler au secours de sa mère.

Voilà donc la vertu assise à côté du crime, qui alors, pour elle, n'étoit plus que le malheur ! (Oh ! qui ne tomberoit aux genoux de la charité divine ? Qui ne la remercieroit d'avoir donné un si bel exemple à la charité humaine ?) Voilà donc Vincent de Paule sur le banc des forçats, la rame à la main, content dans ce glorieux abandon et ce déguisement sublime, par le sentiment de la joie qu'il a procurée à une mère en lui rendant son fils ! Il étoit réservé à notre âge de parodier tant de prodiges, et de les flétrir au théâtre d'une couronne ignominieuse. Quoi ! celui qui a rempli le monde de sa charité, le saint des galères, objet de la vaine pompe des spectacles et de leurs injurieuses apothéoses ! Quoi ! le nom de

Vincent, le bienfaiteur de tous les Français malheureux, le médecin de toutes les douleurs, l'ami de tous ceux qui n'ont plus d'amis, le nom de Vincent répété par les échos de la joie profane! O dégradation! ô ingratitude!

Mais détournons nos yeux de tant d'outrages, et reposons-les sur une scène bien plus digne de lui et de vous. La Providence qui a ses vues, le ramène encore dans la capitale, où Gondi le présente à Anne d'Autriche, qui crée pour lui la charge d'aumônier général des galères, comme si la Providence vouloit qu'il contractât de nouveaux engagemens avec la charité. Quelles vont être ses fonctions? O homme incompréhensible sans Dieu! De la demeure des forçats la Providence le transporte au lit funèbre de Louis XIII.... Les courtisans ont fui. Vincent de Paule est seul avec la mort qui va briser un sceptre de plus. Celui qui occupoit un trône reposera bientôt dans la poussière; et de toute sa grandeur, il ne lui reste qu'une croix et qu'un prêtre : mais quel prêtre! Le prêtre console le prince de tout ce qu'il perd, par le tableau de tout ce qu'il gagne; l'auguste mourant presse de ses mains défaillantes les mains de son dernier ami; il répète avec son dernier ami les derniers vœux de l'Église, et comme le dernier cri de la foi qui lui montre,

dans les plaies sacrées de J.-C., un autre diadême, un autre empire. Enfin, après avoir indiqué lui-même, de son doigt glacé et de ses lèvres livides, les chants religieux dont ses funérailles doivent retentir, il expire avec confiance entre les bras du plus vertueux de ses sujets, ce prince, que l'histoire compteroit parmi ses grands rois, s'il n'avoit eu Henri IV pourpère et Louis XIV pour successeur.

Louis XIV passe du berceau sur le trône; et sa mère, qui prépare les beaux jours de la France, associe Vincent de Paule à la gloire qu'elle va recueillir. Quelle épreuve à sa modestie! Combien de démarches et presque d'intrigues, pour écarter l'honneur qui l'attend! Vainement il conjure : la Providence triomphe. Déjà il avoit captivé l'estime d'un ministre supérieur à tout par sa place, et à sa place elle-même par l'étendue de son génie, dont le souvenir laisse, dans nos esprits, tant de terreur mêlée à tant d'admiration; qui dut la prospérité de son gouvernement et la perpétuité de sa gloire à des actions fortes et magnanimes, et auquel on ne peut reprocher que d'avoir été trop souvent inexorable contre les fréquens orages qu'excitoit autour de lui la plus turbulente passion des cours : Richelieu qui, non content de maintenir le calme en

maîtrisant les partis, s'honoroit encore de protéger l'homme de bien, trop heureux de sentir que l'autorité de la puissance a quelquefois besoin de l'autorité de la vertu. Et cette autorité de la vertu, oh! qu'elle est nécessaire dans le conseil de régence où Vincent de Paule s'asseoit entre Séguier et Mazarin. Tremblez, enfans de l'ambition : dispensateur des biens du sanctuaire, il n'accordera rien à la faveur, quelque chose à la naissance, beaucoup au mérite, tout à la piété; sa conscience est son juge. On s'alarme de son crédit : clameurs impuissantes! Le soin de donner des pasteurs aux troupeaux est exclusivement remis à la sévère droiture, au zèle inflexible, à l'intégrité prudente de Vincent de Paule, qui hâte ainsi l'aurore du grand siècle de notre église.

Ébloui d'un éclat, étourdi d'un encens auquel on n'est pas accoutumé, il est rare de ne pas succomber à l'ivresse de l'orgueil : mais la Providence veille sur son ouvrage. Au milieu de la considération dont il jouit, quelle attention dans Vincent à fuir les hommages qu'on prodigue à sa dignité! Quel désintéressement! Il laisse sa famille dans l'état obscur où le ciel l'a fait naître. Est-ce que ses parens seroient les seuls étrangers à son cœur? Son

cœur, insensible à la voix de la nature ! Non, M. F. : mais sa tendresse craignoit que les richesses ne nuisissent peut-être à leur vrai bonheur. Quelle simplicité ! Le cardinal de La Rochefoucaud disoit que si on vouloit trouver la simplicité sur la terre, c'étoit en Vincent de Paule qu'il falloit la chercher. Quel courage ! Prenant sa source dans le ciel, il ne se refroidit ni par les infirmités, ni par les revers, ni par les contradictions ; la soumission à la volonté divine est sa plus chère habitude. Quelle piété ! elle est si vive que lorsqu'il monte à l'autel, il en paroît enveloppé comme d'un vêtement. Son corps est une hostie toujours immolée, et sa vie entière n'est qu'un besoin continuel de ressembler à J.-C. Quelle humilité ! Le crime lui-même l'a reconnue. Lors du procès de sa canonisation, les commissaires nommés par le saint siége, s'étant transportés à Marseille dans l'hôpital qu'il y avoit fondé, un vieux galérien aveugle, entendant plus de bruit qu'à l'ordinaire, demanda quelle en étoit la cause : *On désire savoir si tu as connu M. Vincent ? — Eh ! oui, sans doute ; je lui ai fait ma confession générale ; c'étoit un bien saint homme : mais que lui voulez-vous ? — On veut le canoniser. — Peine perdue !* s'écria-t-il, *il étoit trop humble,*

il ne le souffrira jamais. Que peut ajouter l'éloquence à une déposition de cette nature? Où trouver un témoin plus irrécusable.

Ne remarquez-vous pas, M. F., en Vincent de Paule, la singularité vraiment unique de la destinée qui le soumet à tant de vicissitudes, que, depuis son enfance jusqu'au milieu de sa longue carrière, chaque année le place en quelque sorte dans une situation nouvelle? Son histoire ne nous le montre-t-elle pas tour à tour dans une continuelle succession d'épreuves tellement inattendues, qu'il est souvent impossible de prévoir le moyen qui l'en délivrera? Quelle école que cette longue série d'adversités, d'angoisses et d'obstacles qui développent sa sensibilité, lui suggèrent ses desseins, mûrissent son expérience, éclairent ses pas et préparent ses grands établissemens? Le ciel, en environnant d'abord Vincent de Paule du spectacle de toutes les calamités qu'il partage souvent et auxquelles il doit remédier dans la suite, ne semble-t-il pas, par une combinaison ineffable et en quelque sorte prophétique, disposer d'avance le triomphe futur de sa vertu, faciliter les prodiges de son ministère, amener toutes les merveilles de sa vie? Enfin n'est-on pas obligé de reconnoître que Vincent de Paule, berger dans son enfance, esclave à

Tunis, négociateur à Rome et aux Tuileries, chapelain d'un hospice, abbé de Chaumes et aumônier de la reine, curé de Châtillon, précepteur du cardinal de Retz, forçat à Marseille, confesseur de Louis XIII, directeur spirituel des galères, ministre de la feuille des bénéfices, n'a été, sous ces divers rapports, l'ouvrage de la Providence, que pour en être ensuite l'instrument?

SECONDE PARTIE.

Pour me borner dans un sujet si vaste, je m'établis à Saint-Lazare, chef-lieu des opérations que la Providence concerte, achève et mûrit avec Vincent de Paule. Que Vincent de Paule ait été son principal ministre et l'instrument de ses desseins, vous le conclurez avec moi du tableau que je me hâte d'offrir à votre impartiale admiration : ce tableau est une vie lisiblement empreinte du sceau de la perfection; on touche, en l'étudiant, aux dernières limites de la sainteté; elle prouve le christianisme : la vérité seule peut enfanter tant de prodiges; et ces prodiges, qui oseroit les contester? Il a vécu près de nous; tout est plein de lui; ses institutions sont les *pyramides* de la charité; il appartient à l'histoire du temps

qui le compte parmi ses plus grands hommes, ainsi qu'à l'histoire du ciel qui le compte parmi ses plus grands saints. Il appartient à l'histoire de toutes les nations qui le révèrent comme le premier substitut de la Providence : car, M. F., lorsqu'un homme s'est élevé au degré de gloire qu'atteignit Vincent de Paule par sa charité, il n'est pas seulement l'homme de son pays, c'est l'homme de tout l'univers. La philosophie elle-même le réclame : aux jours de la folie, ne lui a-t-elle pas décerné le titre de philosophe français? Ne l'a-t-elle pas gravé au pied de sa statue?

Plaçons-nous d'abord à cette époque mémorable où parut Vincent de Paule, pour ressusciter la France. Les longues tempêtes des guerres civiles avoient désolé l'Église et l'État : des chrétiens rebelles à la foi, des sujets rebelles à l'autorité ; nos pères consternés du présent, épouvantés de l'avenir ; la victoire également fatale aux vainqueurs et aux vaincus ; un prince dont la postérité la plus reculée gardera la délicieuse mémoire et contre lequel s'arment des mains impies, lorsqu'il ne fondoit plus sa renommée que sur la conquête immortelle de la paix : O Providence ! qui réparera tant de calamités? Plaçons-nous à une autre époque non moins désastreuse, où

un roi-enfant étoit persécuté par le héros de son pays, où la souveraineté flottante et méconnue égaroit le peuple, où des signaux alarmans de détresse s'élevoient de tous les coins de la capitale et du royaume, où les habitans des campagnes étoient jouets et victimes d'une misère presque sans ressource et d'une ignorance presque sans instruction : ô Providence! il ne faut rien moins que la miséricorde divine sous les traits d'un homme.

De la colline où la Providence l'a stationné, comme pour voir de plus loin, Vincent de Paule promène ses regards sur la religion et la France couvertes de plaies : ces plaies, il les examine, en sonde la profondeur, en découvre la cause dans la corruption des mœurs, dans le découragement du clergé, dans la licence des principes et l'absence de tout frein, dans ce goût d'indépendance séditieuse, dans cette manie d'intempérance raisonneuse qu'engendrent les ébranlemens des nations et les secousses des trônes, dans ce ramas de vagabonds qui pullulent après les chocs et les tourmentes; et les réflexions, que tant de maux produisent dans son esprit, l'ont bientôt convaincu que le gouvernement est attaqué de maladies incurables, que les affaires publiques sont désespérées et que tout est perdu, si

la religion ne se charge pas du soin de tout guérir. Tout à coup, fort de je ne sais quelle inspiration céleste, de l'asile où il invoquoit le Dieu de Clovis, de Charlemagne et de saint Louis, Vincent de Paule s'élance, seul, contre tous les fléaux réunis. Vous déciderez bientôt, M. F., s'il est aux ordres de la Providence, ou si la Providence est aux siens : mais Vincent de Paule est inexplicable, s'il n'en est pas au moins l'instrument.

La capitale aura les prémices de son zèle : voyez-le traiter les grands du monde avec les égards dus à leur rang, sans compromettre l'inflexibilité de la règle et de son ministère, rétablir la pudeur, la vertu, la décence au centre de la contagion générale; et, dans une cité qui renferme en son enceinte, parmi ses trésors et ses palais, toutes les misères et tous les vices, se dévouer tout entier à l'extirpation des unes et des autres. Oh ! s'il m'étoit permis de raconter ses travaux et ses succès, les merveilles de sa charité et de sa tendresse pour le jeune âge ! Qui de nos pères pouvoit souffrir et dont il ne ressentît les douleurs ? Il est l'ami de tous, autant que s'il ne l'étoit que d'un seul. Et ces respectables infortunés qui portent, avec le poids du malheur, le poids plus accablant de la honte; et ces guerriers

que la fidélité et la valeur ont dépouillés du patrimoine de leurs ancêtres, comme sa délicate commisération ménage leur honneur délicat! Mais, c'est le pauvre peuple des campagnes qui est surtout l'objet de son amour. Il court à travers mille dangers, visite, exhorte, persuade : nouvel Amos, rien ne résiste à son langage plein de douceur. A sa voix, l'instruction pénètre dans les retraites les plus sauvages; où il rencontre une cabane, il y plante une croix : en lui, le sacerdoce est aussi une magistrature; il apaise plus de différends que les tribunaux n'en peuvent juger, et arrête plus de crimes qu'ils n'en peuvent punir; on admire des chrétiens là où il avoit à peine trouvé des hommes. Il regrettoit souvent de n'avoir pas fini sa vie auprès d'un buisson, en travaillant dans quelque village; mais il regrettoit plus souvent encore de ne pas embrasser tous les temps et tous les lieux, comme la Providence dont il ne soupçonnoit pas qu'il étoit l'instrument.

Rassurez-vous, apôtre magnanime; la Providence vous envoie des auxiliaires. Voilà qu'elles se rangent autour de lui, sous l'étendard de la charité, les d'Aligre, les d'Aiguillon, les Fouquet, les Saintot, dont le nom est inséparable du nom de Vincent. Que dirai-je

de ces réunions bienfaisantes, présidées par leur saint, où des princesses augustes, les étrangères les plus distinguées, des vierges recommandables sollicitent la place de tutrices des enfans du Calvaire, où l'épouse d'un chancelier brigue l'emploi de servir les malades, et la fille d'un premier président celui de veiller au linge et aux meubles des pauvres? sept cents calvinistes, frappés des effets de cette émulation sans exemple, rentrent dans le sein de l'Église. Et vous, nouvelles Olympias, ô Legras, ô Miramion, ô La Pelleterie, ô Chantal! les pauvres ont accompagné vos cercueils; vos obsèques retentissoient de leurs gémissemens. Est-ce qu'il n'y avoit plus d'âmes charitables sur la terre, parce que vous veniez de mourir? O Vincent de Paule! c'étoit votre ouvrage comme vous aviez été vous-même l'ouvrage de la Providence.

Mais quels cœurs paternels semblent disputer avec ces inépuisables cœurs de mères, de sensibilité et de vertu? Il est des œuvres qu'on croiroit réservées uniquement au sexe dont les occupations plus paisibles et la bonté plus industrieuse s'accordent mieux avec les exercices de la charité. Malgré la justice de cet hommage, et pour accroître ses ressources, Vincent de Paule convoque une assemblée

d'évêques, de guerriers, de magistrats, de courtisans : au lieu de la pompe des sanctuaires, voilà la triste nudité des cabanes ; au lieu de champs de batailles, voilà des salles d'infirmes ; au lieu de lits de justice, voilà des lits de mourans. Tel étoit le fruit de ces regrettables conférences de Saint-Lazare, où, nouvel Esdras, il explique la loi dans des discours pleins de force et d'onction; où s'oubliant lui-même pour ne s'occuper que du retour des pécheurs, et plaidant contre eux en moraliste éclairé au tribunal de leur propre conscience, il les oblige à ratifier en secret le jugement qui les condamne ; où les aspirans à l'épiscopat et au sacerdoce veulent être préparés par ses leçons et conduits par sa longue expérience ; où, dans la confiance et la familiarité, sans cesse attentif à leurs progrès ainsi qu'à leurs besoins, il dirige sans foiblesse et sans rigidité une foule de disciples qui portent jusqu'à l'hommage le respect envers leur maître; où des personnages, chargés d'années et de gloire, accourent pour entendre les oracles de la sagesse ; où, habile dans l'art des négociations spirituelles, il ramène à la foi l'un des hommes les plus habiles de son siècle dans l'art des négociations politiques, le commandeur de Sillery ; où le comte de Rougemont,

du duelliste le plus redouté, devient un anachorète, et le fameux Gondy lui-même le modèle des grands seigneurs ; où les larmes des héros, dont l'amitié avoit fait disparoître le rang, coulèrent plus d'une fois dans les doux épanchemens du zèle et de la confiance.

Une autorité aussi extraordinaire devoit être appuyée sur une considération personnelle aussi rare que les vertus, qui en étoient le fondement. Les acclamations de l'Europe entière importunant chaque jour Saint-Lazare, le commerce intime des souverains, tel que peut-être il n'avoit jamais eu d'exemple, et qui les honoroit encore plus que le missionnaire; (car quel prince oseroit ainsi descendre de sa majesté, si ce n'est celui qui se sent au-dessus d'elle ?) le concours de toutes les grandeurs, de toutes les réputations, de tous les opprimés dans l'asile du plus humble des prêtres; le touchant caractère de religion imprimé dans ses traits, le spectacle sublime d'une constance que rien n'ébranle et d'une douceur que rien n'altère : tout consacroit une vieillesse qui étoit l'appui de l'infortune et une demeure qui en étoit le refuge. Pauvres de toutes les classes, c'est là que vous veniez embrasser ses genoux et implorer sa pitié; c'est là qu'il accueilloit les catholiques d'Irlande qui, pour conserver la foi,

mouroient de faim à Paris ; c'est là que, pendant le blocus de la capitale, il nourrissoit chaque jour quinze mille indigens et neuf cents filles abandonnées; c'est là que les députés des provinces arrivoient, pour solliciter des secours : ce n'est point au Louvre, ce n'est point à la reine, ce n'est point aux ministres qu'ils s'adressent, c'est à Vincent de Paule, qu'ils appellent l'intendant de la Providence sur la terre; c'est là qu'il devient, en quelque sorte, le dépositaire de toutes les aumônes du royaume, et le trésor commun de tous les misérables; c'est là que, par une mission divine qui semble lui avoir été octroyée par un titre spécial et généralement reconnu, il est l'ange consolateur et réparateur de toutes les tribulations et de toutes les injustices.

C'est là que coulent les premières eaux de ce fleuve qui arrosera et fécondera le champ de l'Église, pour disparoître, de nos jours, dans une grande tempête qui a desséché le lit de tant d'autres. Quelle est cette congrégation d'hommes évangéliques, animés de l'esprit de leur fondateur et brûlant de marcher sur ses traces? Les uns traversent les mers et prêchent la charité en Afrique, en Asie, aux îles Hébrides, malgré la vigilance ombrageuse de Cromwel; les autres sont engloutis dans les

flots, et, avant de périr, convertissent l'équipage ; ceux-là, lorsque le feu de la guerre a pénétré jusqu'au centre de l'empire, et que l'avant-garde ennemie presse les murs de la capitale, font de Saint-Lazare une place d'armes qui devient pour les défenseurs de l'État un séminaire de victoires ; ceux-ci, dans l'administration des écoles cléricales que leur chef a établies, l'aident à préparer et à assurer à la France le bienfait de quarante mille pasteurs, la lumière et l'édification des peuples.

Et les saintes filles de la charité! O fondation, conçue par la Providence, exécutée par son représentant, ratifiée par tous les cœurs! Les saintes filles de la Charité! pour cloître, le chevet de la misère ; pour grille, la crainte de Dieu ; et pour voile, l'obéissance ; c'est toute leur règle : voilà cette règle si chère à l'humanité et si honorable à Vincent de Paule. Qu'elles sont dignes de leur père les filles de la Charité qu'on admire depuis deux siècles, et qu'on bénit partout où son esprit les envoie! Que de services rendus, depuis deux siècles, par leur bonté compatissante ! Généreuses filles, aux jours de l'ingratitude, votre courage a remporté le plus beau des triomphes, en forçant l'impiété à regretter votre courage : oh ! qu'elle est petite, auprès de la charité de

J.-C., la bienfaisance *philosophique !* Ne vous fiez pas à son arbre ; il n'a pas de racines. La charité de J.-C. porte des fruits, malgré l'orage.

Ne murmureroit-il pas dans cet auditoire, le reproche d'exagération ? Un seul homme ; et tant d'ouvrages divers ! C'est que sa vie ne fut qu'un travail sans relâche. Le temps, qu'il regardoit comme le trésor du chrétien ; il le ménageoit avec une économie scrupuleuse : chaque portion du temps étoit marquée pour chaque besoin du pauvre ; chaque heure, en fuyant, comptoit une bonne action de plus, chaque moment devoit un tribut à la Providence : les jours qu'il savoit étendre et multiplier par l'usage qu'il en faisoit lui paroissoient encore trop courts et trop rapides pour l'usage qu'il en eût voulu faire. Nous n'avons qu'une foible partie des lettres qu'il écrivoit en France, en Barbarie, jusqu'aux bornes du monde ; et pourtant on s'étonne de leur nombre : c'est un vaste dépôt de science embellie par la charité. Ici, c'est un évêque qui le consulte sur des matières de la plus haute importance ; là, ce sont des princesses qui demandent une mission. Tantôt, c'est la propagande de Rome qui l'invite à envoyer de ses enfans au Grand-Caire ; tantôt, c'est une

mère affligée qui, du fond du royaume, réclame sa protection pour un fils, captif à Alger et menacé de perdre la vie ou la foi. Aujourd'hui, ce sont les nonces du saint-siége qui interrogent sa prudence pour le bien de l'Église universelle; demain, des cénobites qui le choisissent pour médecin de leurs consciences; ou l'illustre maison de Fénélon, à laquelle il prédit qu'il en naîtra un fils qui sera la gloire de sa famille et l'ornement du sanctuaire. Le matin, c'est le chef de la magistrature, pressé d'avoir son avis et son jugement; le soir, c'est un pasteur qu'il faut éclairer dans une circonstance difficile et épineuse : immortelle correspondance où ses conseils ne sont que les conseils de la croix, où ce qu'il dit de la vertu n'est que le tableau ressemblant de ses pensées et l'histoire fidèle de ses actions! Immortelle correspondance, où ce Vincent de Paule, si exact, si austère pour lui-même, semble amollir son style et se livrer à la confiance dont il a le charme, l'abandon et la sincérité!

Et toujours les délassemens de sa plume sont les œuvres et les établissemens de charité : nos places publiques fourmilloient alors de troupes errantes, livrées à tous les excès et à toutes les tentations de l'oisiveté; c'étoit une

pauvreté turbulente et hideuse qui faisoit un trafic de la mendicité et un jeu de tromper la pitié. Pour détruire l'occasion et le prétexte de tant de désordres, il falloit des hospices capables de renfermer cette inquiétante multitude. La sagesse de Vincent de Paule en dispose l'exécution, sa fermeté aplanit les obstacles, sa charité recueille les largesses, et son crédit obtient la sanction de la cour qui voyoit en lui plus qu'un homme. Le succès le plus inattendu couronne une entreprise, vainement tentée par le grand Chrysostôme pour la capitale de l'Orient, et par le grand Henri pour la capitale de la France. Grâces à notre saint, ou plutôt à la Providence dont il étoit l'agent privilégié, la charité a ses palais, que l'étranger surpris croiroit être la demeure de nos rois, lorsque c'est la demeure des plus infortunés et l'ouvrage du plus modeste de leurs sujets. La fainéantise suspecte y trouve le travail et des alimens; la jeunesse coupable une réclusion salutaire; la décrépitude, des jours tranquilles; ces misérables, qui ont perdu le plus noble attribut de notre être, la raison, y jouissent des droits de l'humanité.

D'où partent ces cris innocens? Reparoîtroit-elle au milieu de nous la barbarie des Pharaon et des Hérode? O barbarie plus af-

freuse encore! Ce sont des mères qui sacrifient leurs enfans à la honte ou à la détresse ; ce sont des enfans qui appellent en vain le sein de leurs mères ! Exécrable forfait qui étouffoit dans leur germe les générations naissantes et tarissoit le sang de la patrie! Tous les sentimens, que ces mères inhumaines ont abjurés, passent dans le cœur de Vincent de Paule; et les enfans de la détresse ou de la honte deviennent les enfans adoptifs de sa charité. Longtemps, il est le nourricier des victimes qu'on expose sur le seuil des temples : ne pouvant y suffire, son cœur frappe au cœur de ses miséricordieuses amies ; il rassemble ses coadjutrices fidèles. A sa voix, dont la voix de la religion et de la nature indignées redouble les lamentables accens, on ne répond que par des sanglots ; et le même jour, parmi les serremens de la pitié, les larmes de la reconnoissance et les transports de l'admiration, et le même jour, l'hôpital des Enfans-Trouvés est doté de quarante mille livres de rente. O Vincent de Paule, qui serez jusqu'à la fin des siècles la seconde Providence de l'enfance délaissée, hélas! c'est sur votre tombeau qu'on signera l'acte de cette dotation ; ainsi l'a décrété la Providence, qui veut enfin jouir de son plus bel instrument ; ainsi le demande la

princesse de Conti : *si on rejette ma prière*, dit-elle, *notre ami commun en éprouvera du chagrin, même dans le ciel ;* ô sainte amitié! O triomphe de la charité !

M. F., quelle éloquence seroit en mesure avec tant de merveilles, lorsqu'il lui reste encore à glaner au milieu de toutes ses richesses : missions dans les Cévennes et aux armées, colonie à Rome, prévoyance sans repos contre tous les besoins, les maronites du Liban soutenus, dévouement sans bornes à la gloire de l'ordre de Malte, les filles de la Visitation protégées : (François de Sales lui avoit légué son plus précieux héritage ; ô Vincent de Paule, ô François de Sales, toutes les âmes sensibles confondent vos noms chéris!) deux millions à la Champagne que se disputent tous les fléaux, d'immenses provisions et des sommes immenses à la Picardie où on broute l'herbe des champs et où l'on mange l'écorce des arbres, trente mille livres par mois en aumônes particulières, trente-cinq établissemens dans Paris, tous fondés par lui, et dont aucun ne porte son nom : impies, vous demandez des miracles nouveaux pour croire aux miracles de l'Évangile : la Providence vous a accordé un miracle de quatre-vingts ans, et ce miracle est Vincent de Paule.

Je vous entends m'interrompre et m'adresser la même question que les juifs frappés de l'éclat des actions de J.-C. : mais celui qui opére de si grandes choses n'est-il pas le fils d'un pauvre ouvrier? *Nonne hic est fabri filius?* Où étoient donc ses trésors, ses ressources, ses moyens? Ses trésors? écoutez : un homme n'est-il pas bien riche, lorsque par l'irrésistible ascendant de ses vertus il commande à tout et à tous? est-il des revenus plus solides que ceux dont les fonds sont placés sur la vénération et l'amour! La métropole de Reims ordonne une procession solennelle dont l'objet est de demander à Dieu de prolonger au delà du terme ordinaire les jours de cet homme extraordinaire. Ses ressources? écoutez : un homme en a beaucoup, lorsqu'il n'a jamais sollicité de choses vaines et chimériques; lorsqu'on est sûr qu'il ne pense qu'aux malheureux; lorsque l'envie elle-même n'ose contredire les louanges unanimes qui proclament sa sainteté; lorsqu'il confond la calomnie par ses vertus, qu'il humilie l'envie par ses succès, et qu'il se venge de ses ennemis en ne perdant aucune occasion de les servir; lorsque son estime seule est pour les autres, ce que la pensée de l'Être suprême est pour l'homme juste, un frein contre le mal et un encourage-

ment au bien. Ses moyens? écoutez : un homme en a beaucoup, lorsqu'il paroît d'intelligence avec le ciel; lorsqu'on le regarde comme son premier ministre; lorsque son approbation est le garant infaillible de l'approbation publique, lorsque, dès qu'il attache son nom à une entreprise, les agens et les instrumens viennent s'offrir d'eux-mêmes; lorsqu'il n'est personne qui ne se trouve jaloux d'accélérer ses pieux desseins; écoutez : un homme en a beaucoup, lorsque ses flatteries à la cour ne sont que des plaidoyers pour l'infortune; lorsque, pour terminer une bonne œuvre, Anne d'Autriche lui remet ses diamans et qu'il ose lui dire qu'une reine n'en a pas besoin : un homme en a beaucoup, lorsqu'à la fin de sa carrière, soit qu'il ne fît que céder au besoin qui remplissoit son âme, soit qu'un secret pressentiment l'avertît que la Providence ne lui réservoit que peu de temps encore à passer sur la terre, on le voit précipiter ses jours et ses projets pour accomplir sa vocation; lorsqu'à sa mort un grand cri de douleur s'élève vers la Providence; lorsqu'on pleure Vincent de Paule, comme une mère pleure son fils unique; lorsque les Turenne, les Lamoignon, tous les ordres de l'État assistent à ses obsèques, et que l'Europe, de-

venue française, partage le deuil de la France.

S'étonneroit-on maintenant que l'Église ait mis au rang de ses saints, celui que le paganisme auroit mis au rang de ses dieux, comme le dieu de l'humanité et de la bienfaisance; celui à qui les chanoines de Dax, sa patrie, avoient réservé, de son vivant, une chapelle dans leur cathédrale reconstruite à ses frais, tant ils doutoient peu des honneurs assurés à sa mémoire? S'étonneroit-on maintenant que le roi de France, le roi et la reine d'Angleterre, le duc de Lorraine, le grand duc de Toscane, le doge de Venise ajournent leurs rivalités, pour hâter sa canonisation? S'étonneroit-on maintenant que le clergé de Paris, par l'organe de son archevêque, que Paris tout entier, par l'organe de ses magistrats, que le clergé du royaume par l'organe si pur et si vrai de Fénélon, déclarent qu'en lui érigeant des autels, c'est à la charité elle-même qu'ils en érigent? Enfin, s'étonneroit-on maintenant qu'il se fasse comme une irruption de toute la catholicité à Rome pour le succès de la négociation entamée, et que l'impatience accuse, pour ainsi dire, une cour dont la lente sagesse est soumise aux délais qu'exige nécessairement une discussion vaste et approfondie? On informe : pas une tache dans la plus longue car-

rière. On constate les miracles : pas une voix ne les dément. Ainsi, le ciel s'unit à la terre ; Clément XI cède à l'un et à l'autre ; l'univers invoque le pauvre missionnaire qui avoit tant de fois baisé les pieds des pauvres infirmes. Et son cœur.....

M. F., aux jours du crime, il avoit été enseveli aux terres étrangères dans le secret de la plus incorruptible vigilance.... La Providence nous l'a rendu (1), ce cœur qui savoit si bien faire aimer la religion, diriger dans les voies du salut, rendre à la paix les consciences et le repentir au bonheur ; ce cœur qui se réjouissoit de nos prospérités et s'affligeoit de nos adversités ; ce cœur qui battoit pour tous les peuples, amis et ennemis ; ce cœur qui se dilatoit à la nouvelle d'une bonne action et se serroit au seul nom d'injustice et de violence ; ce cœur, tant de fois percé du glaive de la tristesse, lorsqu'il ne pouvoit réparer le mal ; ce cœur, dont les mouvemens, les sentimens, les épanchemens n'étoient que tendresse ; ce cœur, où habitoit le monde entier ; ce cœur, vrai foyer d'amour, où descendoient du ciel les inspirations généreuses et les hautes pensées, et d'où remontoient vers le ciel les prières suppliantes, les

(1) L'Église primatiale de Lyon le possède.

vœux ardens, les inquiétudes de la charité; ce cœur, que tous les cœurs qui aiment, ou qui pleurent, ou qui souffrent, devroient environner à toutes les heures du jour; ce cœur, qui, à l'exemple du cœur de son divin maître, avoit pour les enfans un amour de préférence; ce cœur qui, s'il pouvoit défendre au tribunal des vôtres la cause de l'âge le plus intéressant de la vie, vous répéteroit que le bonheur des générations futures est attaché à l'éducation de la génération présente; ce cœur qui rappelleroit à votre sensibilité les temps déplorables où l'enfance étoit livrée à toutes les séductions, où le frein de l'obéissance étoit brisé, où toutes les bouches étoient muettes pour la vertu et toutes les oreilles ouvertes au blasphème, où le vice entroit dans les jeunes âmes par tous les sens, et où la société étoit corrompue dans son germe: ce cœur qui confieroit à votre libéralité les courageux instituteurs (1) dont les journées sont si pleines, les services si pénibles, le désintéressement si humble; ce cœur qui s'attendriroit à la douce conviction que des hommes éminemment miséricordieux, parce qu'ils sont éminemment chrétiens, se chargent du sort présent et à venir de ces tendres indigens qui n'ont

(1) Les frères de la doctrine chrétienne

que le sein de la Providence ; ce cœur qui se consoleroit des plaies que nous lui avons faites, à la rassurante pensée que les enfans des pauvres sont encore les premiers orphelins de l'Église et de l'État ; ce cœur que je crois entendre vous dire : ô vous les nobles héritiers de ceux qui m'aidoient dans la carrière du bien, soyez les tuteurs de ces enfans qui se recommandent à vous à des titres si sacrés ; soyez les gardiens de leur innocence, trésor si fragile dans vos nouvelles mœurs ; soyez les protecteurs de ce que la religion a de plus cher ; enfin, ce cœur du meilleur citoyen qui ait honoré la France et du meilleur prêtre qui ait honoré le christianisme !

Ici, M. F., car mon admiration est épuisée, daignez, je vous en conjure, daignez suppléer à ma foiblesse, vous tous, dont Vincent de Paule fut ou le bienfaiteur, ou le réformateur, ou le docteur ; racontez-nous le plus singulier des spectacles que la charité ait donné au monde ; racontez-nous, car ici raconter est louer, cet enchaînement de projets, d'entreprises, d'obstacles, de succès qui distinguent, entre tous les autres, un prêtre né sous le chaume, sans brigue, sans titre, sans éclat ; racontez-nous, quoiqu'ici le vrai ne soit pas vraisemblable, l'héroïsme de tous les héroïs-

mes réunis dans un seul homme, sans moyen qu'un zèle infatigable, sans puissance que l'Évangile, sans amis que les malheureux : parlez à ma place, vous, indigens, que son enfance aidoit de ses privations ; vous, captifs, dont la reconnoissance le disputoit à la surprise, lorsque, captif lui-même, il vous enseignoit la morale de la patience ; vous, Rome, qui pressentîtes d'avance ce qu'il feroit un jour pour l'Église ; vous, Henri, qui aimiez Vincent de Paule, parce qu'il aimoit les pauvres comme vous aimiez vos sujets ; vous, malades, qu'il guérissoit par la vigilance et la résignation ; vous, trop fameux coadjuteur, qui eussiez joui de plus de bonheur et de plus de gloire, si vous aviez mieux gardé le souvenir de ses leçons et de ses exemples ; vous, forçats, dont il adoucit et partagea les souffrances, sur ces lits de douleur et d'infamie, où vous ne connoissiez vos semblables que par la haine, le sentiment que par le désespoir, le ciel que par le blasphème ; vous, prince, auquel on croit l'entendre dire, comme depuis..... ce mot sublime qui retentira dans les siècles : *Fils de saint Louis, montez au ciel.* Parlez à ma place, vous, rebelles, qui l'avez vu choisir, dans la chaleur des partis et l'animosité des intérêts, les intérêts et le parti de Dieu, du roi, des

infortunés; vous, reine des cités, qu'il sauva de l'anarchie des factions; vous, tyran de l'Angleterre, qui pouviez bien empêcher les rois de secourir un roi, mais qui n'eutes pas le pouvoir d'empêcher un missionnaire de secourir les affligés; vous, paroisse si long-temps désolée qu'il arracha à la famine et à l'erreur; vous, chefs du peuple auxquels sa noble franchise disoit la vérité sans blesser la majesté de vos couronnes; et vous, peuple, qu'il n'entretenoit jamais de vos droits, mais toujours de vos devoirs. Parlez à ma place, vous, filles de la Charité, les nobles adjudantes de son ministère; vous, milice sacerdotale, généreux lazaristes, qu'il envoyoit dans toutes les contrées de la terre prier, consoler et instruire; vous aussi, car, jusqu'aux pierres mêmes, il faut que tout prenne une voix pour fortifier la mienne, vous aussi, hospices secourables, dont on ne trouve aucun modèle chez les anciens, maisons de Dieu si dignes de ce beau nom, temples de miséricorde, où les berceaux de l'orphelin seront à jamais les plus glorieux trophées du cœur de Vincent de Paule; enfin, parlez à ma place, vous, univers, qu'il embrassoit dans la charité, comme le soleil vous embrasse dans sa lumière.

O Providence! après tant de prodiges, vous

vous devez encore un prodige. Suscitez à la religion des ministres qui lui ressemblent : quand furent-ils jamais plus nécessaires ? Suscitez au malheur des appuis qui lui ressemblent : sans la charité, que deviendroient les malheureux ? Suscitez à la vertu des modèles qui lui ressemblent : quand en eut-elle jamais un plus grand besoin ? O Providence, veillez sur nous, afin que nous puissions un jour, avec Vincent de Paule, votre ouvrage et votre instrument sur la terre, chanter dans le ciel vos miséricordes et vos grandeurs !

DISCOURS

POUR

LA BÉNÉDICTION DES DRAPEAUX

DONNÉS PAR LE ROI

A LA LÉGION DES BOUCHES DU RHONE.

DANS L'ÉGLISE MAJEURE DE SAINT-MARTIN DE MARSEILLE, LE 12 MAI 1816.

Confortamini, et levate vexillum.

Que la vue de ce drapeau déployé redouble votre confiance.

JÉRÉMIE ... VI... 1.

NON, Messieurs, ce n'est point une vaine cérémonie qui nous réunit en ce jour; c'est le courage et la foi qui viennent renouveler une alliance chère à l'Église et à la patrie. C'est Dieu lui-même qui consacre, par nos

mains, ces signes belliqueux, y applique le sceau indélébile de sa présence, les revêt, en quelque sorte, de sa force, pour être, à leur aspect, reconnu et invoqué au milieu des hasards de la guerre.

Guerriers français, vous avez entendu dire peut-être que la piété est incompatible avec la bravoure, qu'elle refroidit les élans généreux, qu'elle dessèche le germe des grandes actions. Les Moïse, les Josué, les David, les Ézéchias, les Machabées n'ont-ils pas été tout ensemble de grands capitaines à la tête de leurs tribus, et des adorateurs zélés aux pieds de leurs autels? Les Constantin et les Théodose n'étoient-ils pas aussi humbles dans nos sanctuaires que terribles dans les combats? Les uns avoient l'arche pour guide dans le désert, ou étoient précédés du serpent d'airain dans leurs marches; les autres, devenus la conquête de la croix, en avoient gravé l'image sur leurs boucliers. Le grand Maurice, avec ses grands chrétiens, ne la lisoit-il pas sur ses drapeaux?

Est-ce que nos rois n'alloient pas saluer et recevoir, sur le tombeau du premier de nos apôtres, l'oriflamme sacrée, si féconde en prouesses? A sa vue, que de réminiscences embrasoient la magnanimité! On entendoit encore le redoutable cri par lequel le fils de

Pépin gagnoit des batailles. Est-ce que nos preux n'accouroient point dans nos temples y offrir leur personne et leur épée, y jurer de vaincre ou de mourir, y réchauffer, au flambleau du tabernacle, les restes d'un sang qui avoit coulé pour leur roi du ciel et pour leur roi de la terre ? Le cilice de la pénitence gênoit-il saint Louis sous la cuirasse de la vaillance ? Est-ce que du Guesclin ne remercioit pas de ses blessures et de ses trophées, celui qui donne la victoire ou la défaite ? Le connétable de Montmorency ne récitoit-il pas son chapelet au milieu des camps ? L'immortel Condé, qui jetoit son bâton de commandement dans les retranchemens de *Senef*, l'heureux Villars qui finit à *Denain* le deuil de la France et rétablit les affaires désespérées de Louis XIV, rougissoient-ils de fléchir le genou devant le premier des maîtres ? Est-ce que Turenne, dont vous portez les couleurs, Messieurs, ne s'humilioit pas dans l'ivresse du succès, sous la main souveraine qui envoie le triomphe ou le revers, n'ayant jamais mieux senti qu'il y avoit un dieu au-dessus de sa tête, que dans ces occasions éclatantes où tant d'autres l'oublient ? Et dans cette retraite, partout empreinte du grand siècle et du grand roi, sous ces dômes superbes qui semblent apprendre qu'il n'y a rien de trop

magnifique pour l'asile des braves, de vieux guerriers, débris animés qui rêvent encore le bruit des armes, ne courbent-ils pas à toutes les heures du jour, appuyés sur les majestueuses colonnes du temple, leurs corps mutilés dont le tombeau possède la moitié, leurs membres chancelans et leur front tranquille où la foi rayonne parmi les lauriers et les cicatrices? Et quand l'heure de l'éternité sonne pour eux, ne s'endorment-ils pas avec confiance dans le sein de Dieu, ces serviteurs des temps passés, qui semblent rester au milieu de nous comme des monumens du vieil honneur, chargés de rappeler au siècle présent que la gloire, en France, fut de tous les siècles?

Oh! que de tels exemples ont de puissance! et que la mémoire du soldat est riche avec de si beaux modèles! Le soldat qui croit et espère comme eux ne recule jamais devant l'ennemi. Sa vie est au prince, son âme est à J.-C. La religion, Messieurs, anathématise la pusillanimité, exalte la valeur, et purifie la gloire. La gloire n'est qu'un besoin de se survivre : et le chrétien, que de nobles périls menacent à toute heure, peut seul la comprendre. Des biens fragiles acquitteroient-ils le dévouement qui s'immole à son pays? L'immortalité du temps suffit-elle à celui qui

meurt pour l'avenir ? Oui, Messieurs, les efforts de l'impiété conspirent encore moins contre l'ordre que contre la gloire : aussi, dans la fête touchante que nous célébrons, on croit respirer l'odeur religieuse et monarchique de nos ancêtres ; on est tout entier et à cette belle France toujours au premier rang des nations dans les diverses fortunes, et à cette race bien-aimée, toujours à la tête des Français dans les routes du bonheur.

Combien je m'applaudis encore du ministère que j'exerce devant cet administrateur (1) que Louis XVIII a donné à sa ville chérie comme un gage précieux de son estime, et dont une province tout entière bénit la sagesse et la vigilance : devant ce magistrat (2) qui relève par tant de mérites ses fonctions paternelles : devant cette garde citoyenne, supérieure à nos éloges : devant ces ministres des lois, défenseurs de la morale, tuteurs de la foiblesse, protecteurs de l'innocence : devant ce tribunal renommé dans toute l'Europe (3), dont l'intégrité est la balance, la délicatesse le poids, la confiance le salaire :

---

(1) M. le comte de Villeneuve, préfet.

(2) M. le marquis de Montgrand, maire.

(3) Le Tribunal de commerce.

devant ces rigides et affables conservateurs de la santé publique dont l'étranger surpris respecte le désintéressement et les lumières (1) : devant ces juges bienfaisans dont la prudence réalise le titre, médiateurs incorruptibles, dont le code est patriarchal, pacificateurs scrupuleux dont les sentences sont des bonnes actions (2) : devant ces royalistes éprouvés, qu'on a vus se précipitant autour du diadême de saint Louis, retenant le sceptre de clémence qu'on vouloit arracher à son descendant, repoussant l'homme de mensonge de leurs vœux et de leurs armes ; s'isolant de la rébellion par des miracles de persévérance, se groupant autour du jeune prince qui, avec ses intrépides lieutenans, a conquis dans une campagne de quelques jours l'admiration des âges futurs : devant ces hommes francs et probes dont les bras robustes auroient abattu le géant du mal, si la félonie ne les eût pas enchaînés (3) : devant ces femmes fortes de leur indignation qui l'auroient refoulé au flot qui l'apporta, sans l'inconcevable astuce qui arrêta leur essor et dont j'ai été le triste té-

(1) Les officiers de santé.
(2) Les prud'hommes.
(3) Les porte-faix.

moin (1) : devant ce sexe pieux et sensible qui animoit la bravoure elle-même, faisoit violence au ciel par sa douleur, ou accueilloit de ses offrandes hospitalières le soldat resté ferme dans le bon chemin avec le panache du bon roi.

Combien je m'applaudis de pouvoir, sans craindre d'étonner cet auditoire illustre, décerner un hommage public à notre sacerdoce qui a eu dans cette cité ses victimes du devoir, comme votre profession les siennes ! O Marseille, qui les pleures encore, et qui es visiblement soutenue par leur médiation, tu n'oublieras jamais ce vénérable *Neyrate*, avec le jeune et modeste compagnon de son sacrifice ; ce *Garagnon*, si utile à l'Église par son infatigable amour du bien ; ce Baudin, qui promettoit de si abondantes récoltes dans le champ du Seigneur : ce Donnadieu qui redoutoit le parjure plus que l'échafaud ; cet Olive, l'ange de la charité chrétienne, qui croyoit avoir perdu le jour où il n'avoit pas soulagé un malheureux, se levant la nuit à la dérobée, épiant les nécessiteux et les couvrant de ses propres vêtemens dans la saison la plus ri-

(1) Les dames de la Halle.

goureuse. Guerriers français, la foi a donc ses martyrs comme la valeur; la religion a donc ses palmes comme la victoire; et s'il est beau de mourir pour son roi, en mourant pour son Dieu on est plus sûr encore de remporter le prix de la véritable immortalité.

Combien je m'applaudis de tous les genres de souvenirs qui m'environnent : une légion, fière d'avoir Marseille pour berceau : un chef d'élite, comme sa légion (1) : des guerriers dont on connoît la brillante valeur : un général (2) qui honoroit sa patrie chez les nations étrangères, et dont la modestie est surprise de tout ce qu'il ne doit qu'à lui-même. Et ces vétérans de l'exil et du malheur; et ces anciens compagnons de l'infortune couronnée; et ces généreux représentans des phalanges vraiment françaises qui veillent autour du trône et répondent à la monarchie, de sa fortune, à l'Europe, de sa stabilité, à la royauté, de son modèle; et cet ambassadeur de famille (3),

(1) M. de Colbert, marquis de Seignelay.

(2) M. le lieutenant général baron de Damas.

(3) M. le duc d'Havré, chargé par le Roi de recevoir madame la duchesse de Berry, princesse des Deux-Siciles.

messager aimable de la joie commune, qui trouve dans la mission dont il est chargé, la récompense la plus douce de ses douces vertus; la petite-fille de Louis XIV (car l'impatience de nos vœux la rend présente à cette solennité) qui va unir ses destinées au petit-fils de Henri IV, assurer de nouveaux rejetons à l'arbre majestueux qui, depuis si long-temps ombrage le monde; cimenter notre bonheur du sang le plus pur et le plus beau de l'univers... O Providence, soyez bénie! Louange à Dieu et au Roi!

Dieu et le *Roi!* Guerriers français, voilà désormais votre mot d'ordre. Premiers enfans de l'Église, nos princes n'en sont-ils pas les plus dociles? Premiers sujets du Roi, n'en sont-ils pas les plus fidèles? Docilité aux lois divines, fidélité aux lois humaines, amour de Dieu, qui vous rendra faciles tous les dévouemens: amour du Roi, qui ne fera de tous les Français qu'une seule famille, comme il n'y a qu'un soleil qui nous éclaire et un seul Dieu qui nous aime. Obéissance au Dieu à qui tout obéit dans la nature, par lequel on triomphe, ou l'on succombe. Obéissance à l'auguste descendant du meilleur ami de son peuple, et du meilleur soldat de son armée. Guerriers français, voilà vos sentimens et vos obligations.

Oui, armée française, tu donneras l'exemple de la loyauté, comme tu as donné l'exemple du courage.

Dieu et le *Roi!* Soldats, à l'aspect de la bannière de la *rédemption*, et de la bannière de la *restauration*, que vos instrumens d'allégresse célèbrent la puissance de Dieu, la confiance du Roi : c'est Dieu et le Roi qui vous remettent ce drapeau que vous défendrez de toute la force de votre âme, de toute l'énergie de votre cœur, de toute la franchise de votre profession. Déchiré par le feu ou le fer ennemi, ses lambeaux vous suffiront avec la gloire, la seconde religion du soldat français; la gloire, Messieurs, qui porte des fruits si semblables à ceux de la vertu : sans doute, il est plus pur, cet héroïsme qui se montre supérieur à l'éloge même et n'écoute point le retentissement de ses actions dans l'opinion publique; cependant on pardonne d'aimer la louange à qui sait la mériter, et si la gloire est une erreur, ne blâmons point avec trop de sévérité une erreur à laquelle on doit tant de grands hommes.

Dieu et le *Roi!* voilà toute la législation du christianisme. Voilà les simples et éloquentes paroles qui doivent se redire dans les temples et dans les camps. Voilà l'instructive et ineffaçable inscription qui doit être écrite sous la

tente, comme dans les palais et dans les chaumières. Voilà la sainte devise qui doit exciter notre zèle dans les conquêtes spirituelles que nous avons à faire sur le vice, et qui doit signaler votre audace dans la périlleuse carrière où vous couvrirez de votre corps les barrières de l'autel et du trône : ô accord merveilleux entre la force et la piété, entre l'épée et l'encensoir, entre le soldat qui donne son sang pour son roi et pour son pays, et le prêtre qui offre le sang de son Dieu pour l'un et l'autre !

Dieu et le *Roi!* Dieu, principe de l'honneur comme de la foi, de la ferveur comme de l'estime; Dieu, rémunérateur des belles comme des bonnes actions; qui punit l'hésitation comme le crime, l'indiscipline comme l'anarchie ; qui tient compte du sang versé pour la justice, comme il venge celui versé par l'ambition. Le Roi! ce nom, Messieurs, retrace des siècles de grandeur. Tout est là, la majesté, la paix, les traditions de notre France; entre le roi et les sujets, ou plutôt entre le père et les enfans, mêmes croyances, mêmes mœurs, même langage : on vit, on meurt ensemble; c'est une famille qui ne se divise que pour rencontrer le malheur, et ne se retrouve que pour goûter ensemble le bonheur de l'union et de la concorde.

Dieu et le *Roi!* Dieu de Charlemagne, ils sont tous votre ouvrage les guerriers qui m'écoutent, et, jose vous le promettre, l'ouvrage sera digne de l'ouvrier. Ils n'ignorent point ces temps fortunés où la piété se confondoit avec la vaillance; où l'on disputoit de simplicité et de candeur; où l'on venoit prendre sur la table de propitiation le casque de l'intrépidité ; où les vétérans de nos légions avec les néophytes de la gloire, jaloux de suivre leurs traces, vouloient être aussi sans tache devant Dieu ; où des héros, sans peur dans les combats, alloient, chargés de palmes, avouer leurs foiblesses à un prêtre chargé de leur salut ; où le Scipion de notre pays, la fleur des chrétiens, le modèle des chevaliers, Bayard enfin, mourant comme il devoit mourir, se confessoit à son gentilhomme, baisoit son épée en forme de crucifix, et recommandoit son *âme* à ses *bons* amis, qu'il se flattoit de revoir dans une meilleure vie.

Le Roi! guerriers français, ouvrez-lui vos rangs, à ce roi pour lequel un soldat malheureux seroit le premier orphelin de la patrie; à ce roi qui, dans le choc de nos divisions, n'a vu que des Français ; à ce roi dont la haute et profonde sagesse, après vingt-cinq ans d'orages, a mis le vaisseau de l'État à l'abri de leurs

coups ; à ce roi qui se console du passé par l'avenir, ferme les plaies qu'il n'a point faites, et ne goûte de son pouvoir que le bonheur de tarir la source de toutes les larmes ; à ce roi qui, par ses vastes connoissances et sa modération éclairée, devroit être l'arbitre universel de l'Europe comme il est le bienfaiteur de son peuple. Guerriers français, voilà votre roi, sans exagération et sans flatterie, tel que le ciel nous l'a rendu et tel qu'il le conservera à nos vœux.

Dieu et le *Roi!* Armée française, aime Dieu comme le Roi : embrasse le sceptre de ton Roi, et la croix de ton Dieu. Tu as besoin de J.-C. comme des Bourbons; des mœurs pures comme des hauts faits, et du christianisme comme de la monarchie. Prends garde qu'un des stratagèmes les plus familiers à la malveillance est de passionner tes souvenirs ; de te montrer la paix comme une oisiveté honteuse, et la guerre comme un droit ; de ramper entre tes lauriers et de les souiller de son venin. Vous vous étonnez peut-être qu'un homme, qui tenoit vingt peuples enchaînés à sa domination, se soit tout à coup trouvé abandonné à lui-même ; que ses tributaires se soient en un instant changés en implacables ennemis ; qu'une nation, qui avoit épuisé pour lui toutes les for-

mules de l'adulation, se soit jetée dans les bras de ses véritables maîtres ! Écoutez, Messieurs, pour l'intérêt de la morale et pour l'acquit de la justice : ce que la force a donné, la force peut le reprendre, et celui qui ne place son appui que dans la force, manque rarement d'en être lui-même tôt ou tard la victime. La légitimité qui conserve, met l'armée dans l'État et non l'État dans l'armée : mais elle voit plus loin que le présent ; elle récompense le passé. Sont-ils frustrés des éloges de la patrie, ces braves qui ont retrouvé, après le long exil où les condamna la victoire, et les champs paternels, et les affections domestiques, et un repos acheté par de pénibles travaux ? Est-ce donc une calamité que la France ne soit plus dépeuplée par des invasions, ou ruinée par des disgrâces ; que les royaumes ne soient plus jetés à des *parvenus*, comme une proie, et que nous subissions la plus désirable prospérité sous les Bourbons qui ne nous gouvernent que depuis huit cents ans ? Toutefois nous ne balancerons jamais à reconnoître la gloire que vous avez acquise ; cette gloire est un patrimoine commun ; elle nous est nécessaire pour nous sauver de l'opprobre de nos égaremens.

Dieu et le *Roi !* J'ajoute la *patrie*, cette mère que la Providence donne aux nations. Inutile-

ment voudroit-on concentrer son influence dans les seules républiques : protestons contre cette assertion si bien démentie par nos annales. Disons avec confiance qu'on peut être citoyen dans une monarchie; que c'est son pays que l'on aime dans le chef de l'État, et gardons-nous de nous croire au-dessous de ce noble instinct qui produit les idées généreuses, les dévouemens utiles, tous ces prodiges que l'histoire a notés dans ses véridiques registres. L'amour de la patrie agrandit les pensées, il est la charité des belles âmes.

Le vrai citoyen et le vrai chrétien se touchent : et leur qualité distinctive, c'est le détachement de soi-même, pour ne s'attacher qu'à Dieu fondateur de la société, au roi défenseur de la société, à ses frères qui sont les membres de la société. La patrie ! ce mot a quelque chose d'antique qui remue. Un soldat, qui ne respire que pour elle, pour son roi et pour son Dieu, on ne peut arrêter sur lui ses regards sans éprouver, en quelque sorte, un sentiment religieux. Qu'il est impérieux le langage de ses blessures ! la patrie qu'il a vengée, le couvre, si j'ose ainsi dire, de sa reconnoissance. Oui, Messieurs, c'est par l'amour de Dieu, du roi et de la patrie que tout se rapproche et s'enchaîne. C'est lui qui donne à tous les ressorts

de l'État une action uniforme et féconde. Aimer son pays, c'est n'avoir d'autre vœu, d'autre intérêt que le sien; c'est ne s'apprécier que par les sacrifices qu'on lui fait. Avec l'amour de Dieu, du roi et de la patrie, guerriers français, on lègue aux siens des couronnes qui ne se flétrissent jamais, et dont la fraîcheur s'accroît de leur ancienneté même.

La patrie! O vous qui croyiez la servir en servant l'homme extraordinaire qui gagnoit, par vous, des batailles, qui idolâtroit le fracas de la dévastation, dont tous les échos, séduits comme vous, répétoient le nom fabuleux: hélas! à cette époque où des voix fortes gourmandoient la léthargie des chefs; où le zèle crioit en vain à l'oreille des bons, endormis sur l'abîme; où s'ouvrit le siècle des Cent Jours; où le 20 mars tomba sur la France assoupie dans un scepticisme fatal, pour ne se réveiller qu'au bruit de la foudre; où une invasion perfide et lamentable remua la France à une si grande profondeur et souleva les passions turbulentes, ainsi qu'on voit le limon monter à la surface d'un fleuve troublé par un violent orage: hélas! que seroit devenue notre triste patrie, si le ciel n'eût pas frappé, dans sa clémence, l'ennemi du genre humain? O France, victime de sa mémoire implacable, tu regrette-

rois peut-être aujourd'hui le tyran d'autrefois. Je crois te voir te débattre dans le sang et dans les larmes, je crois voir la loyauté traitée comme la miséricorde de notre Roi ne traite point la félonie ; je crois voir l'honneur lui-même inscrit sur les tables de la vengeance ; je crois voir les services condamnés à l'oubli, ou poursuivis par la haine ; je crois voir la religion sans culte parce qu'elle prêche la légitimité, l'agriculture sans bras, le commerce sans ailes, la génération sans avenir, tous les malheurs sans remèdes ; je crois te voir enfin la proie des nations étrangères qui se disputent les lambeaux de la princesse des nations. O France, tu supportes sans doute de bien lourds fardeaux : mais il est allégé, le plus pesant de tous ; tu n'auras plus à offrir à la guerre, ni tes enfans, ni les fruits de tes moissons, ni les sueurs de ton industrie ; et avec tes Bourbons, avec ton armée, avec ton Dieu, tu auras bientôt repris ta place entre les plus tranquilles comme les plus florissantes nations de l'univers. Tu auras encore sur elles la supériorité d'un grand exemple, la résignation qui devient de la force à l'école de l'adversité, la résignation, la plus haute vertu du sage, et la vertu la plus facile du chrétien, la résignation, supérieure à la victoire elle-même.

Dieu et le *Roi!* Guerriers français, le ciel et la terre vous entendent. Jurez sur ce drapeau que la religion et le Roi vous confient: jurez le salut du Roi, et le respect de Dieu. Répétez avec moi, la main sur votre conscience et sur vos armes, *Dieu* et le *Roi*. N'êtes-vous pas les représentans de la vieille fidélité? Montrez aux factieux votre giberne, sur laquelle elle est écrite en traits de feu; n'oubliez jamais que la gloire est dans la discipline du courage qui, livré à lui-même, ne seroit plus qu'un redoutable fléau; que le courage, sans l'obéissance, n'est que l'instinct de la destruction; qu'il y a autant de mérite à servir le Roi au sein de la paix que dans les combats, puisque dans le repos ou dans la guerre, on peut donner d'égales garanties de cette fidélité, lustre immortel de la bravoure. Gloire à Dieu, le maître des rois, des empires et des légions! c'est lui qui défend de réveiller de fâcheux souvenirs qui blesseroient la charité, ou de rabaisser d'illustres renommées, qui imposent l'admiration. Gloire au Roi qui adopte votre gloire pour l'associer à la gloire de la France, qui ne voit que les services rendus à la patrie, sous les enseignes du prince, ou au prince, sous les enseignes de la patrie! Gloire à l'armée qui a si long-temps étendu le voile de la

sienne sur le tableau de nos malheurs, et dont la vaillante épée servoit de contre-poids à la hache homicide ! Gloire à l'armée qui, désormais, repoussant avec indignation les propositions du parjure et les offres du déshonneur, soutiendroit l'autel comme le trône, se battroit pour son pays comme pour sa famille, et mourroit pour son roi comme pour son Dieu !

Car, Messieurs, et c'est la morale de ce discours, que n'auroit-on pas le droit d'attendre d'un guerrier pieux sans foiblesse, intrépide sans jactance, irréprochable sans orgueil, dont la vie est une habitude de gloire et dont la mort peut-être sera un martyre de dévouement : n'oubliant jamais que dans aucun temps la religion n'a été étrangère à son noble métier ; que les sentinelles sont impuissantes à la garde des forteresses, si le Dieu protecteur ne veille à leur conservation ; que les monarques s'appuieroient en vain sur la prudence de leurs lieutenans et le nombre de leurs soldats, si celui qui fait les monarques, les éclaire ou les aveugle à son gré, ne préside pas à leurs conseils ; que les cabinets les plus fameux par leurs lumières s'égarent et échouent en tâtonnant, si la lumière d'en haut ne dirige pas leurs opérations ; que l'Église, dans le sein de laquelle il naquit, est aussi une armée, que

tous les chrétiens sont aussi des soldats, que leur vie est une milice, leurs demeures des tentes, les passions leurs ennemis, la foi leur égide, la croix leur enseigne, J.-C. leur chef, et le prix de leurs épreuves le diadême de justice; que le ciel est pour eux la place forte qu'il faut emporter d'assaut : mais, qu'il n'y a que les braves qui s'en emparent.

Que n'auroit-on pas le droit d'attendre d'un guerrier, convaincu que la gloire sans la religion ne descend pas avec nous au tombeau, qu'elle n'est qu'un bruit stérile, qui s'éteint avec le stérile enthousiasme qu'il a produit; qu'on doit tendre à une fin plus durable et être sur la terre l'exemple de ses camarades pour appartenir un jour à la société des élus; qu'il existe une liaison étroite entre le service de Dieu et le service du roi; que la patrie impose des devoirs comme la religion; qu'il est des circonstances où les uns l'emportent sur les autres, mais qu'alors le service du roi est préféré en vue du service de Dieu; que lorsqu'on a fait sa paix avec son Dieu, on fait la guerre pour son roi avec une ardeur nouvelle; que lorsqu'on s'est nourri du pain céleste, on subit les besoins avec plus de constance; que, lorsqu'on possède Dieu dans son cœur, le roi y est en même temps; que toutes les vertus

se le disputent, la décence dans les paroles, la sagesse dans la conduite, la subordination aux supérieurs, l'humanité dans les succès et la longanimité dans les revers ; que la vie du soldat est dans la volonté du Créateur, qu'il lui en doit le sacrifice, s'il l'ordonne, que la lâcheté qui déshonore au tribunal des hommes est un délit au tribunal de Dieu ; enfin que la foi exhausse le guerrier par la grandeur des motifs qui l'animent et la grandeur des récompenses qu'il espère.

En effet, Messieurs, un tel guerrier n'a-t-il pas aussi le droit de tout attendre à son tour ? Oh ! que ses destinées sont belles, lorsqu'il tombe enseveli dans un glorieux trépas ! N'est-il pas sûr qu'elle est prête, sa couronne, tressée par les anges, les martyrs et les vierges ? Est-ce que la réception d'un guerrier dans le ciel n'est pas un jour de fête pour ses habitans ? Comme ils aiment à voir les palmes du courage entrelacées aux palmes de la piété ! Lorsqu'un guerrier, toujours fidèle aux ordonnances de son Dieu et de son roi, monte sous les pavillons de l'éternel repos et de l'éternel bonheur, comme les saintes phalanges du Dieu qu'il a aimé, et les saints prédécesseurs du roi qu'il a servi, et les saints guerriers qu'il a imités s'empressent d'assister à son triomphe, de par-

tager sa joie, de compter ses nobles blessures, de le serrer dans leurs rangs, de reconnoître qu'au guerrier qui a tant de fois vaincu la mort pour son Dieu et pour son roi, appartient l'immortalité, la juste conquête des héros de la royauté et de la religion.

POUR

LA BÉNÉDICTION D'UNE CLOCHE.

Buccinate in insigni die solemnitatis vestræ : quia præceptum in Israël est et judicium Dei Jacob.

Sonnez de vos instrumens aux jours des fêtes solennelles : c'est la loi d'Israël et l'ordonnance du Dieu de Jacob.

Ps. 80.

C'EST au son des instrumens que le peuple de Dieu marchoit à la conquête de la terre promise : c'est au son des instrumens que les tribus rassemblées poussoient le cri des batailles, et que ce cri redoutable, entendu par les deux armées, remplissoit de confiance les enfans d'Israël et jetoit l'épouvante parmi les nations ennemies : c'est au son des instrumens qu'on célébroit à Jérusalem les solennités du Dieu de Jacob. Cependant, M. F., le culte des hébreux qu'étoit-il auprès du culte des

chrétiens, leur sacerdoce auprès de notre sacerdoce, leurs victimes auprès de notre victime, leurs observances auprès de nos sacremens, et leurs figures auprès de nos réalités? La lumière n'a-t-elle pas succédé aux ombres? La synagogue n'a-t-elle pas vu s'évanouir les songes de son ambition trompée? Une loi nouvelle n'est-elle pas venue éclairer les débris de l'ancienne? Enfin, qu'est Moïse comparé à J.-C.?

Devons-nous être maintenant surpris que son Église, mère attentive et vigilante, ait, dès les âges les plus reculés, établi des signaux qui conduiroient ses enfans, par toutes les routes de la piété, à la maison de l'infinie clémence: la voix de l'homme est-elle assez pure pour y convoquer le repentir, l'innocence et le malheur? Il falloit sur les hauts lieux des régulateurs au temps; il falloit que la vieillesse et l'enfance, par la distribution marquée des heures fugitives, entrassent en communauté des richesses de la grâce; il falloit enfin que l'épouse de J.-C. imprimât un caractère particulier au métal sacré qui invite à ses fêtes, et qu'elle épanchât ses bénédictions sur l'instrument des bénédictions divines.

Entrons, M. F., dans l'esprit de cette cérémonie; et avec quel empressement je viens

raconter au milieu de vous les intentions de l'Église, l'utilité de ses établissemens et la continuité de ses prévoyances! Que de rayons de bonheur m'environnent! Souvenirs amers, ne venez point troubler l'allégresse des enfans de la religion. Oh! qu'il doit leur être précieux cet instrument où la reconnoissance a gravé des noms qui l'étoient déjà au fond des cœurs! C'est le nom d'un magistrat paternel (1), assis maintenant au milieu de vous, M. F., et surpris d'entendre un éloge qui ne peut étonner que lui seul : l'hommage qu'il acquitte en ce jour lui est un nouveau garant de la haute confiance dont il jouit à tant de titres. C'est le nom d'une mère (2), d'une épouse qui met ses aumônes à la tête de ses premiers devoirs et de ses premiers plaisirs, dont je ne loue la charité que parce que le pauvre la trahit, et qu'elle est partout empreinte dans les chaumières de l'indigence, dans les réduits de la douleur, dans les sanctuaires de la religion, dans les écoles de l'enfance.

Et vous, Messieurs (3), qui êtes chargés de

---

(1) Le parrain de la cloche.
(2) La marraine.
(3) La cour royale de Lyon.

l'auguste ministère de juger vos semblables, et dont la présence ajoute un nouvel éclat à la cérémonie qui nous rassemble, nous vous remercions d'affermir la considération qui nous environne, en venant dans nos parvis invoquer sur vos nobles travaux les secours du ciel : nous vous remercions de sentir que nos temples, qui sont des asiles de miséricorde et de paix, sont aussi les premiers temples de la justice, puisqu'il y rend ses oracles, celui qui juge les juges de la terre. Puissent, Messieurs, le sacerdoce des lois et le sacerdoce des autels se coaliser en quelque sorte pour assurer l'honneur des principes tutélaires, la stabilité de l'ordre, et la prospérité de la monarchie !

O Marie, protectrice de notre zèle, je vous salue et vous invoque ! Obtenez-moi les lumières du Saint-Esprit.

Qu'il y a de noblesse et de charité dans notre religion ! Tout ce qui est avoué de son Église et pratiqué par ses ministres selon les règles que son infaillibilité a établies, a pour fin la gloire du créateur et la sanctification de la créature. Les détails de notre lithurgie sont des emblêmes de tendresse ; et la bonté suprême respire jusque dans les choses inanimées qui appartiennent au culte. Jetez les yeux sur

cette cloche offerte à la bénédiction de l'Église : la couleur de son vêtement est le symbole de l'innocence des mœurs chrétiennes ; l'eau qui doit la purifier vous annonce que nos cœurs, pour être agréables à Dieu, doivent être sans tache ; et des onctions multipliées avec l'huile des infirmes avertiront votre foiblesse qu'étant les soldats de J.-C., vous devez revêtir les armes de la force et porter le casque de l'héroïsme spirituel. Aux signes répétés de la croix, l'Église nous rappelle que ce n'est qu'aux épines sanglantes dont elle est entourée que pendent les couronnes de la fidélité à notre vocation.

Que l'ignorant ou l'impie ne voient dans nos rites qu'un assemblage minutieux de formules et de pratiques dont un long usage est tout le mérite : ce seroit déjà beaucoup aux yeux de la foi que de conserver et de perpétuer le souvenir vénérable de nos saintes coutumes, qui, faisant partie de la tradition, remontent aux premiers âges du christianisme. Mais nos rites sont encore le mémorial des pasteurs et le tableau par excellence de nos communes obligations : c'est un code de bienveillance et d'instruction, où est écrite la preuve journalière de l'amour du créateur pour la créature : c'est le *baptême* qui rend à l'homme ses titres

au bonheur : c'est la *confirmation* qui l'arme d'un bouclier impénétrable contre toutes les séductions : c'est la *pénitence* qui le réconcilie avec Dieu et avec lui-même : c'est *l'eucharistie* où il puise dans son union intime avec l'auteur de tout don parfait, cette sagesse et cette constance qui le maintiennent dans les sentiers de la vertu : c'est *l'extrême-onction* qui verse le courage dans l'âme du malade enchaîné sur un lit de douleur : c'est *l'ordre* qui assure des consolateurs et des amis à l'infortune et à la fragilité, sanctionne les vœux des ministres des autels, reçoit leurs sermens, et y attache le sceau de la divinité : c'est le *mariage* où la société conjugale vient réclamer la protection du ciel et implorer ses faveurs ; en sorte que les disciples de J.-C. sont depuis le berceau jusqu'au tombeau sous la tutelle bienfaisante de sa religion. Sans doute tous nos rites ne sont pas également augustes. Cependant, M. F., que de hautes pensées, que de maximes réprimantes jaillissent de ce métal, lorsque l'Église l'a consacré. Alors tout est leçon et encouragement : l'encens qu'on va brûler, que ne nous dit-il pas ? C'est la bonne odeur de l'innocence, c'est le feu de l'amour divin qui doit embraser les âmes, c'est la prière qui monte, humble suppliante, jusqu'au trône de

l'Éternel, sur les ailes de l'espérance. Elle est bien plus à plaindre encore qu'à blâmer, la fatale indifférence de nos jours qui dédaigne de si touchans spectacles, ou calomnie de si belles institutions.

Qu'elle écoute et qu'elle soit confondue : partout les bienfaits de l'Église ne se mêlent-ils pas aux sons de la cloche ? N'est-ce pas la cloche qui donne la vie à tous les actes et à toutes les pompes de la religion ? Elle signale dans les airs la naissance de vos enfans et le bonheur de la paternité ; elle vous accompagne aux tristes obsèques de vos proches, à ces regrets suprêmes, à ces derniers adieux de la piété et de la tendresse : majestueux concert qui préside à toutes les scènes de l'ordre présent ! Harpes prophétiques, lyres inspirées, taisez-vous : vous n'étiez que les foibles ébauches des trompettes du christianisme. Hommes frivoles et légers, vous ne m'en croirez pas : pour l'anachorète qui se dévoue à des pénitences sans mesure et sans fin, le balancement de la cloche n'est-il pas, en quelque sorte, la voix de l'éternité, pour le juste mourant la voix de la clémence, et pour le malheureux la voix de la consolation ?

Que j'aime à me représenter un patriarche

des champs dont les mains glacées par l'âge marquent encore de pénibles sillons dans un sol ingrat! Son fils est à ses côtés, plein de respect pour les cheveux blancs de son aïeul. Pourquoi ces fronts découverts? pourquoi le vieillard et l'enfant lèvent-ils leurs yeux au ciel? Avertis par la cloche du hameau, ils invoquent la mère du laboureur, la protectrice de l'indigent: et dans leur humble et courte prière est renfermée toute la science de la religion. Ils saluent avec l'ange la fille de Jacob qui a donné son fils unique pour nous racheter; et l'espérance des fruits de leurs sueurs, et les promesses de l'avenir, et les douceurs de la paix descendent dans leur âme. Merveilleux instrument, qui, placé entre le ciel et la terre, se charge pour le ciel des vœux de la reconnoissance, des soupirs de l'infortune, des besoins de l'homme, et en rapporte sur la terre la résignation aux douleurs, les secours inattendus, et les plaisirs de la bonne conscience!

Transportons-nous sous ces toits délabrés, dans ces maisons de boue, où la lumière semble n'entrer qu'à regret: qu'apercevons-nous? Une mère pâle, consumée par le besoin; un père qui succombe sous le poids du travail, une

famille qui demande du pain et n'est point exaucée. Dans une aussi cruelle détresse, d'où leur vient ce rayon de sérénité? C'est du ciel et du temple : la cloche du temple, qu'ils regardent comme l'organe même du ciel, leur rend le courage et la patience. « Les riches nous délaissent; mais nous avons Dieu pour refuge; il daigne se faire entendre, et, en l'écoutant, nous souffrons moins. » Ainsi la cloche, qui n'a ni paroles dures, ni refus humilians, ni reproches superbes, adoucit leurs peines et endort leur misère. Impies, si avides de tous les métaux, il en est un que vous ne pouvez sans crime disputer à l'indigence, qui le préfère à votre or, à toutes vos richesses. O admirables institutions! Qu'il y a de sagesse répandue dans toute notre économie religieuse! comme cette économie religieuse laisse loin derrière elle ce que l'antiquité prônoit avec tant d'emphase de ses rites, de ses usages et de ses mœurs.

Combien de fois n'a-t-elle pas été frappée de nos tintemens l'oreille de l'athée? Je vois sa plume échapper à sa main sacrilége, et j'entends sa conscience, où Dieu tonne, supputer avec effroi les *glas* lugubres de la mort. N'ont-elles pas aussi leur puissance, et la cloche des moissons qui ébranle les chars de l'abon-

dance, et la cloche du vaisseau suspendu aux abîmes de la mer, et le joyeux carillon, la seule musique du pauvre, et les nobles volées qui célèbrent nos fêtes, et la cloche des incendies qui réveille toutes les craintes, tous les intérêts, toutes les affections, et de tous les habitans de la cité ne fait qu'un peuple de frères; et la cloche de la montagne, qui appelle le voyageur égaré dans l'horreur des ténèbres et le morne silence des précipices, et la cloche du château si connue du nécessiteux qui emporte au moins les miettes de la table, et la cloche du monastère qui annonce le banquet de la charité au pélerin qui a faim et soif: et la cloche natale! qu'il y a de charmes dans son pieux murmure! chaque vibration de l'airain renouvelle les délicieux souvenirs du premier âge; c'est le même instrument qui frémit sur notre berceau, qui publia dans les lieux d'alentour que la milice chrétienne avoit un combattant de plus : amour filial, tendresse maternelle, éducation, tout se trouve dans les réminiscences enchantées de la cloche natale.

Qui de nous, s'il a un cœur chrétien, ne partage encore les saintes joies de nos bons aïeux, lorsqu'ils solennisoient le jour du Seigneur? Dès l'aurore, la cloche, en sons

éclatans, élevoit leur esprit vers le Dieu infiniment bon qui a supporté l'ignominie de la croix pour nous obtenir les biens de l'éternité. Déjà le zèle empressé a chargé les autels de fleurs : des sons nouveaux et plus éclatans encore conduisent la multitude au temple, et la naïve innocence est rangée avec ordre près du sanctuaire. Les cantiques de la foi commencent, les instans mystérieux approchent, le sacrificateur, qui est leur père, leur ami, offre la victime ; tout est prosterné, tout adore ; et chacun retourne à ses foyers modestes couvert des trésors de la grâce. On s'asseoit à une table frugale que la cloche sanctifie, en quelque sorte, vers le milieu du jour ; et on y invite, par la prière, celui qui nourrit les oiseaux du ciel. O champs aimés de Dieu ! Heureux l'homme des champs qui ne connoît de plaisir que ses devoirs, et qui n'a d'autres opinions que le catéchisme. Homme de la foi, il est riche de sa médiocrité, et des souhaits téméraires ne lui coûtent point de regrets. Sans projets chimériques, il ne sollicite que la terre, n'espère qu'en celui qui la féconde, et ne demande à l'auteur de toutes choses que de bénir sa famille, ses moissons et son village. Avec quelle fidélité il sert son roi et acquitte les tributs ! Cultivateur pieux, pour peindre

ton bonheur, il faudroit avoir l'âme de ce prince magnanime, de cet immortel Henri, qui ne voyoit jamais le peuple des campagnes sans faire des vœux pour lui. Oh! n'oubliez jamais que la félicité est dans l'obéissance aux lois, dans l'amour de l'ordre sans lequel la liberté n'est que la servitude des bons et l'indépendance des méchans, dans le respect des propriétés sans lequel le corps social n'est plus qu'un cadavre.

Et n'avons-nous pas, M. F., les terribles leçons de l'expérience? Non que je veuille rouvrir des plaies cicatrisées : qui plus que la religion condamne les animosités implacables? Mais il appartient au passé d'éclairer l'avenir. Avant de voir ce qu'on n'avoit jamais vu et ce qu'on ne verra jamais, l'instrument nécessaire, substitué dans nos cérémonies aux instrumens d'Israël, n'étoit-il pas déjà en butte à la plus étrange persécution, attaqué dans les livres, dénoncé dans les cercles, poursuivi même devant les tribunaux? A en croire ses accusateurs, on l'entendoit trop matin, on l'entendoit trop tard, on l'entendoit trop souvent : en un mot, nos cloches étoient les perturbatrices de la tranquillité publique! et pourtant que leur reprochoit-on? D'avoir un langage trop expressif, de plaire aux vrais adorateurs, de

fatiguer l'indifférence, d'effrayer jusqu'au stoïcisme, d'interrompre les calculs de l'avarice ou le sommeil de l'oisiveté. Voilà, M. F., les motifs du procès intenté à ces hérauts importuns du culte qu'on vouloit abolir : mais voici ce que nous étions devenus avec notre orgueilleux mépris des choses saintes, et notre aversion aveugle contre les objets de la vénération de nos pères : qui étions-nous, lorsque le vandalisme de l'égalité niveloit toutes les hauteurs, lorsque le marteau de l'anarchie brisoit tous les signaux du culte, lorsque, dans toute l'étendue d'un vaste empire, les instrumens du salut, par une fusion homicide, *mitrailloient* sur les bords de nos fleuves la fidélité et la valeur; enfin lorsque la démence faisoit la guerre à nos cloches, qui étions-nous? Toutes les foudres du ciel frappoient à coups redoublés sur une terre qui se dévouoit à tous les anathêmes, à toutes les vengeances, à toutes les calamités.

Cependant vous l'entendez peut-être encore : de tous nos débris étoit resté un instrument que les oreilles humaines n'avoient jamais entendu et que les enfers seuls devroient connoître, instrument funeste qui a sonné le trépas de tant de victimes : interprète de la haine et de la calomnie, moteur aveugle de tous les excès,

avant-coureur du brigandage et des proscriptions, il glaçoit les veines, déchiroit les fibres, torturoit le cœur. Sa voix étoit toute en hurlemens de massacre et de destruction. A sa voix, l'épouse tremblante ensevelissoit son époux, et la mère son fils, et la sœur son frère : c'est le tocsin des athées. Le tocsin des athées étoit l'écho de la justice de Dieu; la cloche des chrétiens est l'écho de sa miséricorde : le tocsin des athées servoit d'appel à tous les crimes; la cloche des chrétiens sert d'appel à toutes les bonnes actions et prélude aux harmonies du ciel qui les récompense. Ames sensibles, il n'y avoit plus alors de fête de la charité, plus de relations entre la vie et la mort, plus de chant des tombeaux. O solennité que la bonté divine a rétablie, et où l'Église compatissante revêt, pour nos amis et pour nos proches, les noires couleurs de la tristesse; que ne devez-vous pas aux accens plaintifs de nos cloches? Ne réveillent-ils pas toutes les nobles idées? ne pénètrent-ils pas jusque dans nos plus intimes douleurs qu'elles nourrissent, pour les rendre moins amères? Nos cloches rappellent à tous les devoirs, à toutes les œuvres, à tous les sacrifices qui peuvent adoucir le sort des trépassés. Plus fortes que l'oubli, sonores comme la reconnoissance, chargées par

la religion du plus utile des ministères, elles le remplissent à toutes les heures, envers tous les âges et pour toutes les conditions. Aucune oreille n'est sourde à leurs invitations : c'est véritablement le ciel qui les a faites ses messagères. Enfin nos cloches donnent à la religion la puissance de parler à nos cœurs jusque sur la cime de nos temples.

Airain sacré, anime-toi : célébrons ensemble les munificences divines. Airain sacré, anime-toi : sonne la perpétuité de la foi, malgré les puissances ennemies ou jalouses ; sonne le repos des consciences et la réconciliation d'un grand peuple avec la vérité ; sonne les invariables destinées de l'Église catholique que les orages affermissent, et la gloire de l'Église gallicane qui a survécu au naufrage ; sonne le retour des lys, la conservation de la plus noble famille de l'univers, et la sécurité d'une nation qui en a un si grand besoin. Airain sacré, anime-toi : sonne la fécondité de nos pépinières évangéliques qui croissent au milieu de l'ivraie ; sonne les conquêtes pacifiques qui ne font couler que les larmes du repentir ; sonne les sublimes magnificences de la morale, la pompe innocente de nos fêtes et les précieux enseignemens de la croyance ; sonne l'héroïque dévouement de ces vierges, l'admiration du monde et l'hon-

neur de leur sexe, sacrifiant tous les dons de la nature et de la fortune, s'arrachant aux plus séduisantes perspectives pour aller dans les vastes ateliers de la mort, dans les tristes asiles de l'indigence, dans les sombres demeures du repentir, anges consolateurs que le ciel prête à la terre et qui consacrent tous les instans de leur vie au soulagement de l'humanité souffrante; sonne les prodiges du saint ministère, tant de changemens imprévus, tant de ressentimens calmés, tant de chagrins adoucis. Airain sacré, anime-toi : sonne le maintien des lois protectrices, le règne de la justice trop longtemps exilée, le bonheur de tous les chrétiens. Airain sacré, anime-toi : sonne le salut de tous nos frères : il va descendre de la colline où germeront toutes les bonnes semences; tu domineras le nouveau cénacle d'où sortiront les nouveaux apôtres de notre patrie régénérée. Quelle main a jeté ces heureuses espérances? Qui verse et dirige les belles eaux qui arrosent déjà l'une des plus belles portions de l'héritage?

Grâces immortelles soient rendues à la sagesse prudente, forte et expérimentée, qui a vaincu tous les obstacles et posé les fondemens de l'édifice : grâces soient aussi rendues aux

hommes de Dieu (1), modèles de savoir, d'éloquence et d'humilité, travaillant à la félicité de leur pays sous les auspices de la légitimité! O bienfaisantes missions! ô jubilés réparateurs! ô invasions glorieuses! quelle richesse de politique et de morale! Chrétiens vétérans dans la milice de J.-C., j'en atteste votre propre témoignage, la tranquillité de vos familles n'a-t-elle pas été souvent l'ouvrage de ces héros spirituels, dont l'unique ambition est de gagner les âmes à Dieu, les cœurs au Roi, et les esprits à la vérité?

Airain sacré anime-toi: ta voix est une voix d'allégresse et de concorde: *Vox exsultationis et pacis*. Tu n'as que de favorables nouvelles à apprendre aux justes: *Vox exsultationis et pacis*. Elle étoit muette la lyre des Hébreux captifs aux rivages de Babylone; tu charmes nos ennuis aux terres du pélerinage: *Vox exsultationis et pacis*. Lors de notre passage de la nuit du temps au jour de l'éternité, tu adoucis les rigueurs de la mort, tu donnes au chrétien le signal de l'immortalité: *Vox exsultationis et*

(1) Les missionnaires de Lyon.

pacis ; et la dernière heure que tu sonnes pour lui est pour lui la première de la gloire seule solide, seule digne d'envie, seule immuable.

ÉLOGE FUNÈBRE

DE

S. E. Mgr ÉTIENNE BORGIA,

Cardinal de la sainte Église romaine, du titre de saint Clément; Préfet de la congrégation de la *propagande* de la foi; Préfet de la congrégation *économique*; Préfet des études du collége romain, membre de la congrégation du saint office, etc., etc., mort à Lyon, le 23 novembre 1804;

PRONONCÉ LE 25 DU MÊME MOIS DANS L'ÉGLISE PRIMATIALE DE LA MÊME VILLE.

Fuit gratus Deo, eruditus omni sapientiâ.

Il a été agréable à Dieu par l'usage qu'il a fait de la sagesse et de la science.

ACTES DES APOTRES, C. 7.

O déplorable fragilité des grandeurs humaines! O rapidité de la vie, ou plutôt de la mort! Lorsque vous partagiez, il y a quelques jours,

dans ce temple consolé (1), l'allégresse universelle, et que vous assistiez aux fêtes de la religion qu'y célébroit ce pontife auguste, objet touchant de votre amour; ce pontife qui, préludant (2) à la première des dignités par la première des vertus, étoit déjà le refuge de notre exil aux jours d'oppression, avant d'être le chef de notre sacerdoce, rassembloit sous ses ailes les colombes du sanctuaire dispersées par la tempête, ouvroit un asile paternel à tous les Français malheureux; ce pontife que la Providence, par le miracle de son élection, semble avoir suscité dans les temps calamiteux pour en être le remède, dont la politique pèse de toute sa droiture dans la balance des souverains, que l'impie révère comme le chrétien, l'indifférence comme le zèle, et la philosophie comme la sagesse; ce pontife qui vivra dans la mémoire des hommes autant que la ville éternelle...

Qui pouvoit penser que le deuil alloit succéder à la joie, et que votre sensibilité étoit réservée à la plus affligeante des épreuves?

---

(1) S. S. Pie VII a célébré les saints mystères dans l'église primatiale de Lyon, le 20 novembre 1804.

(2) A Imola où il étoit évêque avant le conclave de Venise.

Car, vous ne serez point étrangers, MM., à la douleur profonde de Pie VII, aux vifs regrets du sacré collége, à la perte irréparable que l'Église, la France et toutes les nations chrétiennes viennent de faire dans la personne de *S. E. monseigneur Étienne Borgia, cardinal de la sainte Église romaine, du titre de saint Clément, préfet de la congrégation de la propagande de la foi, préfet de la congrégation économique, préfet des études du collége romain, membre de la congrégation du saint office.* J'en ai pour garant l'intérêt unanime qu'il vous avoit inspiré, la tendre inquiétude que vous avez témoignée pour cet homme recommandable à de si glorieux titres, les craintes de votre piété si flatteuses pour sa mémoire; la consternation générale que le bruit soudain de sa mort a semée jusque dans les classes inférieures; la solennité de cette cérémonie funèbre; le juste tribut que vous payez aux travaux et aux vertus qui ont signalé sa carrière; l'empressement honorable pour lui et pour vous, avec lequel vous venez recueillir les traits épars d'une vie écrite sur son tombeau, sans préparation, et dans le désordre de notre commune tristesse : ma foible voix ne sera donc que l'écho de la renommée qui avoit déjà marqué sa place parmi les

hommes rares de notre siècle : mais elle sera aussi l'interprète de la religion, qui a gravé son nom dans ses pages immortelles.

Je ne parlerai point, MM., des commencemens du cardinal Borgia : le nourrir des sucs vigoureux de cette langue qui asservit le monde, lui faire un jeu des élémens les plus abstraits et les plus redoutables à l'adolescence, entretenir la liberté de son esprit par une méthode sans contrainte, aider en lui l'activité de la nature sans effort et sans violence, tels furent les soins et les moyens qui abrégèrent son éducation. Mûr de bonne heure, si le titre d'auteur l'avoit ébloui, il auroit pu en décorer sa jeunesse, mais il se défendit d'une ambition qui fait avorter plus de talens qu'elle n'en fait éclore. Il se livra de préférence à des lectures choisies, plus encore à la méditation qui les féconde, et en avoit rendu son jugement dépositaire, bien plus encore que sa mémoire ; ajoutez un zèle constant pour tout ce qui est beau, l'admiration de ses maîtres, qui présagent ce qu'il sera un jour pour la religion et le saint siége : voilà les prémices d'une vie consacrée depuis tout entière à la propagation de la foi, à la culture des lettres, au commerce des savans, aux investigations de l'historien, du jurisconsulte

et de l'homme d'état; aux défrichemens numismatiques, à l'agrandissement de ce Muséum que sa généreuse économie, son avarice du temps, l'étendue de ses lumières, la munificence des connoisseurs illustres enrichissoient pour l'Europe reconnoissante : les rois eux-mêmes ne quittoient jamais sa noble retraite, sans le désir de la revoir encore; sans le regret de ne point posséder celui qui ajouteroit à leur propre gloire, et goûtoient au moins d'avance le bonheur de l'aimer toujours et de ne l'oublier jamais. Combien la puissance s'honore elle-même lorsqu'elle ne dédaigne pas de contempler pour ainsi dire les richesses du génie, et d'assister à ses opérations ! Combien cette jouissance réfléchie et ce plaisir éclairé doivent flatter des princes condamnés à la satiété de tous les plaisirs et de toutes les magnificences !

Dès ses tendres années, on avoit percé les voiles dont il se plaisoit à s'envelopper; et à un âge où la plupart de ses pareils ont peine à se gouverner eux-mêmes, la confiance publique le charge d'emplois importans. Elle savoit d'avance sa facilité à vaincre les choses difficiles, son impartiale équité, l'aménité de son air, le bruit de sa capacité, l'aptitude à tout apprendre, le goût nécessaire pour juger

de tout, et la sobriété qui ne se tourmente de rien, la réputation de ces entretiens si aimables qu'il avoit le talent de toujours animer, qu'il égayoit sans qu'ils en devinssent moins purs, et qu'il rendoit instructifs sans qu'ils en parussent plus graves; le soin de cacher ses aumônes qui étoient ses plaisirs, mais aussi un secret entre Dieu et son cœur, sa dextérité qui n'est pas finesse, sa franchise qui n'est point brusquerie; aussi tous les étrangers étoient ses tributaires, et la cour de Naples gardera long-temps le souvenir de la mission qu'il remplit auprès d'elle avec autant de dignité que de prudence : il sembloit un négociateur blanchi dans la diplomatie.

Rendu à la retraite, le cardinal Borgia n'est plus qu'un homme simple, toujours semblable à lui-même, qui, dans les guerres éternelles du monde, sait conserver la neutralité la plus discrète, qui, sourd aux bourdonnemens importuns des oisifs ou des flatteurs, préfère à tout, l'étude, la paix, l'amitié, et s'occupe en silence, non du bien qu'il pouvoit acquérir, mais du bien qu'il pouvoit faire. C'est aux triomphes de la foi que le prélat va se dévouer pour toujours. La théologie, la discipline de l'Église, le droit canon occupent son activité. Pour augmenter le trésor de ses

connoissances, il forme un conseil particulier des hommes les plus distingués par leur expérience et par leur maturité. La décision des questions soumises au jugement de tous, se composoit de l'opinion savante de chacun d'eux ; et l'heureux résultat de ces conférences étoit de répandre le jour sur des matières obscures, depuis long-temps agitées sans être entendues. Voilà, MM., comme il se prépare aux fonctions de secrétaire de la propagande. Il ne dut cette place ni à la cabale, ni à la faveur ; elle étoit la récompense méritée de ses succès et de sa conduite irréprochable, comme la pourpre romaine fut le prix de son désintéressement, du bonheur de ses choix, de l'immensité de ses correspondances auxquelles il ne pouvoit suffire, du sacrifice de ses revenus, et des acclamations de la chrétienté, jalouse de le compter au rang de ses princes.

Préfet de cet établissement, unique dans les fastes de tous les cultes, fondé par la tendresse généreuse des pontifes, protégé par l'intérêt des souverains, accru par les largesses des gouvernemens, le cardinal Borgia, comme épouvanté du fardeau qui est remis à sa vigilance, se replie sur lui-même : puisque le soleil de la foi, dit-il, est obscurci par les nuages des doctrines mensongères, dirigeons

ses rayons consolateurs vers des lieux plus dignes d'elle; marchons à la découverte de nouveaux peuples pour reculer l'héritage de J.-C.; que les arts, s'il est possible, embellissent une vaste contrée où l'homme cesse de l'être; que la sainte liberté de l'Évangile fasse entendre sa voix parmi ces tribus dégradées qui passent et reviennent sans cesse des convulsions de la révolte à la stupeur de l'esclavage : veillons, sentinelles infatigables, pour arracher des victimes à l'erreur; que les accens de la nouvelle loi soient portés aux rivages qui retentirent autrefois des accens prophétiques; que l'imprimerie, qui a fait tant de bien et tant de mal à l'humanité, multiplie nos ressources par les siennes : qu'elle m'apporte les mémorables récits de nos victoires sur le fanatisme, et que des liens plus étroits unissent Rome à Jérusalem.

C'est ainsi, MM., que la religion forme des entreprises, téméraires au premier coup-d'œil, et qu'ensuite elle couronne. Où trouver des expressions pour peindre l'instinct sublime qui devina la création de ce chef-d'œuvre typographique, l'étonnement de la Palestine elle-même? Mais voici un plus grand spectacle : du fond de leurs cellules, des prêtres intrépides volent, dirigés par les leçons du car-

dinal Borgia, courent à travers les dangers jusqu'aux extrémités du globe, se le partagent pour gagner des âmes et civiliser des hommes. Les uns, la croix à la main, et sans autre provision que leur confiance en Dieu, s'enfoncent dans des forêts inaccessibles; les autres trouvent, conservent et expliquent d'anciens manuscrits dépositaires de richesses jusqu'alors enfouies, ou fertilisent des terres arides. Plusieurs expirent au milieu des tourmens, en bénissant Dieu; et leurs compagnons entonnent le joyeux cantique d'actions de grâces sur le tombeau solitaire qui les couvre.

La guerre avoit interrompu les relations du préfet de la propagande; et il attendoit, dans une activité tranquille, le retour de la paix en France. Elle avoit été dévastée la pépinière des héros du christianisme, ses plus beaux arbres avoient péri par le fer: cependant c'étoit la gloire de la religion et de l'Église. Nos missions avoient honoré le règne de Louis-le-Grand, étendu l'empire de son nom, donné des ailes au commerce, établi des communications entre les peuples les plus divisés par le langage, les mœurs et les lois. Nous avions appris que nos missionnaires s'exposoient aux feux des bûchers, parmi les hordes errantes du Canada; que leurs vertus subjuguoient les

barbares, et maintenoient dans ces contrées, qui ont passé sous un autre joug, le respect et l'amour de leur ancienne patrie. Nous savions qu'ailleurs ils plantoient l'étendard de la croix sur la cime des temples des idoles : qu'ils avoient adouci la férocité elle-même ; qu'ils mouroient sans se plaindre que de ne pouvoir plus servir Dieu, leur prince et la France.

La Providence, dans les desseins réparateurs de sa bonté, avoit enfin résolu de rassembler les débris dispersés d'une maison dont il reste tant de monumens qui ne périront jamais, d'une société fameuse (1) que l'on voyoit naguère, le flambeau de la vérité à la main, le secouer sur des côtes homicides, lutter contre l'ignorance, semer la lumière où il n'y a que ténèbres, et la vertu où il n'y a que crimes ; faire des hommes, las d'être seuls lorsqu'ils peuvent être plusieurs, étonnés d'être foibles depuis qu'ils savent ce qu'ils sont, qui s'unissent pour écouter les envoyés de Dieu et s'entendent pour les défendre ; enfin changer des anthropophages en chrétiens, des sauvages en martyrs, et d'horribles ramas en colonies de saints.

Le cardinal Borgia quitte Rome, doublement heureux d'accompagner le meilleur des

(1) Les missions étrangères de Paris.

pontifes, et d'emporter, dans son cœur, le plan de la plus désirable des conquêtes. MM., elles répugneroient à son humanité celles qui foulent les nations et désolent les campagnes. Une conquête pacifique, bienfaisante et religieuse, voilà ce qu'il ambitionne. Ah! il sourioit d'espérance; et s'il nous avoit été donné à ses derniers momens d'avoir le secret de ses sentimens magnanimes, sans doute qu'il regrettoit surtout la vie, parce que la mort lui ravissoit le bonheur de réaliser ses projets de restauration sur nous et l'Église gallicane.

Vous ne serez plus surpris, MM., d'apprendre que le palais du cardinal Borgia étoit, si j'ose ainsi parler, un sanctuaire où l'on accouroit de tous les points de l'Europe pour recueillir les fruits de son génie, interroger son étonnant savoir et son humilité plus étonnante encore; vous ne serez point surpris qu'on regarde, comme un honneur insigne, d'être admis dans sa familiarité : c'est que les qualités de son âme étoient encore supérieures à celles de son esprit. Le défaut ordinaire des grands est de vouloir mettre, dans leur raison, la même hauteur que dans leur naissance, et de chercher à dominer par leurs opinions comme par leur rang. Il éclairoit sa raison pour épurer son cœur, et ne cherchoit dans l'étude que

des moyens de se perfectionner lui-même. Dans un épanchement de l'amitié, il fait part à un confident du résultat imprévu d'une longue recherche ; aussitôt averti par sa modestie, il lui recommande le silence, comme s'il lui avoit confessé quelque vice.

Enfin, je voudrois, car je ne lui rends qu'une partie de ce qui lui est dû, je voudrois que tout ce qui eut avec lui des rapports, pût révéler ici, et tant de mouvemens intimes, et tant de nuances précieuses. Je ne touche à son image qu'en tremblant ; je crains d'affoiblir ce que je connois, et je regrette ce que j'ignore. Que de traits cachés et perdus dans la solitude où il vivoit ! Quelle attention continuelle sur ses défauts qu'il avouoit avec une naïveté charmante ; s'accusant quelquefois d'aimer trop la gloire, et ne laissant deviner cette noble foiblesse que par l'excès des éloges dont il accable ses heureux rivaux ; ne répondant jamais à aucune critique, et s'abaissant encore moins à critiquer les autres ; ne sacrifiant jamais la durée à l'éclat ni la vérité à l'effet ; jamais exigeant, écoutant les autres sans aucune prétention que de s'en faire des amis.

Oui, MM., il eut des amis parce qu'il mérita d'en avoir, parce que personne n'avoit des idées plus hautes de l'amitié, parce que

personne ne lui éleva un plus beau trophée par sa manière de la sentir. L'amitié, dont la perfection suppose tant de qualités, d'épreuves et de sacrifices, il la vouloit héroïque et sublime. Deux amis, selon lui, étoient *à moitié* de tout. Lié par les nœuds sacrés de la reconnoissance et du dévouement au pontife infortuné (1) dont la haute piété, la sagesse consommée, la vieillesse auguste et le beau caractère de religion imprimé sur toute sa personne avec une majesté si imposante et si sainte, recevoient encore un nouveau lustre de la consécration du malheur; il n'étoit occupé que des souffrances de cette grande victime, lorsque l'anarchie, l'athéisme et l'irréligion se la disputoient : telles que deux colonnes rapprochées pour doubler leur force et soutenir un plus vaste fardeau, ces deux grandes âmes, réunies par une confiance réciproque, se communiquoient leurs pensées, leurs vœux, leurs espérances, pour mieux supporter les rigueurs de la mauvaise fortune. Au moins, s'il avoit pu adoucir les rigueurs de son exil! Oh! qui pourroit dire la profondeur de sa plaie, le deuil éternel qu'il s'impose lorsque la mort vient trancher le plus cher des liens? Conjurons ces

(1) Pie VI.

tendres amis d'intercéder pour nous dans une meilleure patrie.

La piété du cardinal Borgia étoit douce comme son caractère ; loin d'être amère et querelleuse, elle étoit officieuse et charitable. Rigide sectateur de l'Évangile, il ne trouvoit, dans son élévation, qu'un motif de plus d'y être fidèle. L'homme peut-il jamais descendre, quand c'est la foi qui l'abaisse ? Que la religion étoit grande à ses yeux ! Le règne des sens resserré pour étendre celui de l'intelligence : de grands leviers offerts sans cesse à de grands obstacles ; de grands mobiles à de grandes immolations ; de grandes compensations à de grandes détresses : telles sont les magnifiques prérogatives sous lesquelles il se plaisoit à l'envisager. Il voyoit en elle la règle de tout, la conseillère de tout, la préceptrice de tout. Sa lumière dirigeoit ses actions, ses démarches et ses veilles. Point de vertu à ses yeux si elle ne les inspire, point de bonheur si elle ne l'assaisonne, point de chagrin méritoire, si elle ne le sanctifie. Dans son intérieur, tout se rapportoit à elle : quelle stricte observance de ses lois ! Quelle simplicité digne des premiers jours de l'Église ! Quelle frugalité pour être plus miséricordieux ! Quel renoncement complet à toutes les vanités !

Aucun faste ne profanoit sa maison ; sa parure, c'étoit des vases dérobés aux siècles dont sa curieuse sagacité interrogeoit les reliefs parlans : des urnes sur lesquelles la douleur versoit autrefois des larmes, et qui ne sont plus aujourd'hui que les témoignages muets de la caducité des choses d'ici-bas : des médailles empreintes des ravages du temps qui emporte tout sur son aile rapide, ou détruit tout avec sa faux tranchante. Le cardinal Borgia n'étoit opulent que de sa réputation, de ses collections et de ses bienfaits ; il épargnoit pour donner, et il ne prodiguoit que la science et les bons exemples. Les pauvres, voilà sa famille : les gens de lettres nécessiteux, il les soulageoit noblement, les encourageoit par ses prévenances et l'affabilité de ses manières. Après avoir été libéral durant la vie envers ceux qui souffrent, il a voulu l'être à sa mort envers la religion. Il laisse à la religion tout ce qu'il avoit amassé pour elle ; et l'acte de ses dernières volontés est un dernier hommage qu'il lui a rendu. Tout à la *Propagande*, c'est-à-dire tout à J.-C. Tout à la *Propagande*, c'est-à-dire tout aux ouvriers évangéliques. Tout à la *Propagande*, c'est-à-dire tout aux nations ensevelies dans les ombres du paganisme. Son testament est son

plus bel ouvrage, et termine heureusement une carrière pleine de bonnes actions.

Eh bien ! grands génies de notre siècle si enflés de votre apostolat, si extasiés de vos systèmes, si prompts à manier l'arme du ridicule ; le sénat auguste du pontife romain sera-t-il encore l'objet de vos sarcasmes ? Avez-vous dans vos rangs beaucoup de sages qui ressemblent à celui dont j'ai tracé la foible esquisse, et dont le tableau appartient à l'histoire de la religion? Quel droit avez-vous de flétrir de vos froides railleries ce collége éminent de personnages vénérables, liés ou à de grandes races, ou à de grands souvenirs, ou à de grands services; la plupart habiles à traiter les affaires les plus délicates, à réussir dans les négociations les plus importantes, à sortir avec l'estime des monarques des conjonctures les plus épineuses, à maintenir la supériorité des anciens temps; qui, à toutes les époques, ont secondé de leur deférence et de leurs conseils les intentions paternelles de leur chef; toujours en mesure avec les obstacles, soit par la fermeté de leurs principes, soit par la modération de leurs exigeances, soit par la dextérité de leur conduite ; toujours les mêmes et lorsqu'ils balançoient les destinées des peuples, et lorsqu'au milieu des feux de la guerre, le retour

de la paix étoit dû à leur médiation, et lorsqu'ils élevoient pour le trône les enfans des rois? Vous en croira-t-on sur parole, lorsque vous représentez les princes de l'Église comme endormis dans les délices de la mollesse, ou égarés dans les détours de l'intrigue, ou emportés dans le tourbillon des vanités, des honneurs et des plaisirs? Et moi j'ai vu leur simplicité, leur frugalité, leur charité qui ne se démentent jamais : j'ai vu leurs palais modestes, entendu leurs douces paroles, compté leurs bonnes œuvres : je les ai vus contens du peu qui leur restoit, pourvu qu'il leur restât le pouvoir de donner; et si la couleur de leurs vêtemens est un engagement au martyre pour la défense de la foi, philosophes, ils vous doivent la gloire d'avoir prouvé qu'ils y seront toujours fidèles.

Qu'un panégyriste respire à l'aise, lorsqu'il peut opposer à la calomnie un homme dont l'esprit, le talent, le savoir ne composent qu'une partie de ce qui l'honore, et dont toutes les vertus achèvent l'éloge! Qu'on aime à se reposer sur la vie sans tache du cardinal Borgia, sur ses mœurs toujours conformes à sa morale; sur ce respect pour l'ordre qui ne dégénéra jamais en servitude, et n'encensa jamais ni les préjugés ni les abus; sur cet

amour de la concorde qui est la vraie philosophie, et qui l'empêcha constamment de s'engager dans aucun parti, ni dans aucune dispute d'opinion! sans doute aussi parce qu'il avoit remarqué que les chocs de partis déroutent le jugement, et que les systèmes soutenus avec éclat finissent toujours par manquer de mesure ou de justesse; regardant en pitié ces petites passions et ces cabales obscures qui forment toute l'activité de nos ressorts modernes : sans envie contre ses émules en science; émettant le vœu d'une fraternité qui uniroit entre eux tous les doctes chrétiens par une noble confédération dans laquelle ils s'éclaireroient, s'apprécieroient, se récompenseroient de leurs propres suffrages, s'affranchiroient par-là des jugemens incertains ou précipités de la foule, et se tiendroient lieu de la postérité.

La postérité! Le cardinal Borgia devoit-il croire qu'elle alloit commencer pour lui? Oui, MM., nous lui devons tous, hélas! le legs inestimable d'un instructif exemple. Venez assister à son heure suprême. Voyez comme meurent les justes. Il mourra dans une terre étrangère, victime de son zèle pour la religion, victime de sa respectueuse affection pour le premier et le plus parfait des prêtres de

cette religion divine. Ah ! c'est qu'il l'aimoit comme un fils aime son père, comme on aime la bonté. La secourable amitié de Pie VII l'avoit souvent prévenu du danger de sa situation, elle l'avoit conjuré, après le passage des monts, de se reposer des longues fatigues de ce mémorable voyage. Sourd au vœu de l'amitié, ou plutôt docile à ses inspirations, il suit les traces de son maître. Il a quitté Rome pour lui et avec lui ; la mort seule peut les séparer. Les déchiremens d'une séparation, son âme ne les supporteroit point, au lieu que les infirmités du corps ne sont point au-dessus de son courage. Enfin il est fixé dans les irrévocables décrets de la Providence, le sort du voyageur, arrêté dans sa course. Le coup est parti d'en haut : ainsi que le saint illustre, protecteur de votre jeunesse, MM., dont le nom est inséparable des noms les plus chers à l'Église, qui fut l'interprète des rois, le docteur des grands, et l'oracle des conciles, que Louis IX admettoit à ses entretiens intimes, et que l'admiration proclama la colonne de la chrétienté, la terreur de l'hérésie, l'honneur de la pourpre romaine, l'ami de ce Thomas dont le génie subtil et profond a étonné le monde, la gloire d'un ordre fameux, disparu dans le naufrage de tant de regrettables institutions ; qui, après

avoir possédé la noblesse des talens utiles et le crédit des plus rares vertus, mourut dans la cité la plus digne de lui; qui a mérité deux fois que l'impiété profanât son tombeau, comme si l'ombre seule des héros de la vérité étoit encore la plus redoutable accusatrice du mensonge: ainsi que Bonaventure qui, il y a cinq siècles, accompagna dans nos murs Grégoire x, il laissera à Lyon sa dépouille mortelle, et édifiera la ville des martyrs par la sainteté de sa mort. Il est donc temps que l'homme irréprochable rejoigne le rémunérateur suprême! Le ciel lui ménage encore le bonheur de serrer dans ses mains glacées la main tremblante de son pontife. Oh! pourquoi n'a-t-il pas été témoin de nos transports? pourquoi ne l'a-t-il pas vu émouvoir toutes les âmes par sa douceur touchante, les attendrir par la joie que la sienne éprouvoit au milieu de ses enfans, et, par son recueillement angélique dans ce temple, paroître à tous les yeux une puissance descendue du ciel pour consoler la terre.

Hélas! le cœur du cardinal Borgia ne palpite plus qu'à force de piété et de résignation. La philosophie a ses hypocrites et ses faux braves, le dernier instant les démasque; alors sont détrompés ceux qui s'abusoient: alors seu-

lement le vrai sage est assuré de ce qu'il vaut, de ce qu'il a valu : c'est ce jour, juge de tous les autres, qui pèse nos années, vérifie nos mérites, et en détermine pour ainsi dire le titre. Il semble que c'étoit là que le cardinal Borgia s'attendoit lui-même, et il se trouva tel qu'il pouvoit le désirer : sa fermeté n'est point effort, il ose contempler la mort en face, instruit de ce qu'elle est par la religion, et rassuré contre elle par la conscience : parfait modèle dans l'art de vivre, il est encore un excellent maître dans l'art de mourir. Admirez ce doux calme dans un moment aussi terrible, aux portes d'un avenir impénétrable. Mais admirez aussi les élans de sa sensibilité profonde ; les larmes qu'il ne craint pas d'accorder à ses compagnons qu'il ne reverra plus, les souhaits qu'il exhale pour leur voyage ; ses tendres appréhensions, ses doutes en quelque sorte prophétiques, l'avenir de la religion, la plus vive de ses inquiétudes, et le ciel avec lequel il est déjà en commerce. Ah ! c'est la victoire du chrétien ; c'est le désir puissant d'un meilleur monde. Est-il, sans Dieu, de vrai courage ? Sans Dieu, soutiendroit-il l'appareil des cérémonies redoutables ? Avec lui et pour lui, sa bouche mourante répète elle-même les paroles de la foi suspendues par l'émotion et la

douleur. Il disoit sans cesse : « Mon Dieu ! ô mon Dieu ! enseignez-moi à souffrir. » Ses yeux s'arrêtent avec amour sur la croix qu'on lui présente, comme l'astre qui doit le guider dans le passage de la vie à l'éternité. Elle rend ses peines moins vives et son sacrifice plus léger : tant que la force et la raison lui restent, sa sérénité est entière ; il s'avance vers sa fin, appuyé sur les idées de rédempteur et de rédemption. Quand ses yeux se voilent, quand ses facultés se troublent, quand il tombe dans ce délire effrayant qui annonce la dissolution de tout : ce délire où l'âme se découvre quelquefois toute nue, où les remords s'emparent si souvent de leur victime, n'est pour lui qu'un songe paisible, la juste récompense de sa vie. Il nomme encore son premier ami qui est le premier ami de tous les chrétiens, et qui emporte avec lui un chagrin de plus. Enfin il meurt comme nous devons tous vouloir mourir.

Prêtres, guerriers, magistrats rassemblés autour de ce cercueil, unissez vos supplications aux supplications de l'Église. L'agneau sans tache va être immolé sur nos autels pour celui qui en a élevé au vrai Dieu, jusqu'aux bornes du monde. Quelle doit être notre confiance ! Le prince que nous pleurons a toujours

gardé l'inviolable dépôt de la foi ; il l'a défendu contre les nouveautés dangereuses et les attaques de l'orgueil, contre les schismes et les hérésies dont il étoit le plus irréconciliable ennemi. Jamais on n'eut à lui reprocher cette scandaleuse opposition entre les principes et les mœurs, entre la doctrine et le devoir dont le monde attriste souvent la religion. O Dieu clément! laissez-vous toucher par le sang de votre fils qui va être offert sur la table de propitiation : le sacrificateur est digne d'être exaucé, pour ses hautes vertus, ses longs travaux et ses éminens services (1). Mais le juste, pour lequel nous implorons votre miséricorde, ne seroit-il pas déjà purifié par tout ce qu'il a fait pour votre nom, par les larmes du chef de votre Église, et les vœux d'une cité qui le pleurera long-temps ? Oui, nous espérons que vous l'avez déjà introduit dans vos tabernacles avec les confesseurs, les docteurs et les bienfaiteurs de votre divin sacerdoce; et que, la leçon d'une si belle mort n'étant jamais perdue pour nous, notre mort sera aussi la vie éternelle.

---

(1) M. Courbon, vicaire général de Lyon.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.